

Raymond Lizop

Le Message de Mistral



C.I.E.L. d'Oc

Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc
3 Place Joffre, 13130 Berre L'Étang
<http://www.lpl.univ-aix.fr/ciel/>

Raymond LIZOP

Docteur ès Lettres - Félibre Majoral

LE MESSAGE DE MISTRAL

Avant-Propos

par

Philadelphe de GERDE

Es messagié l'esperit...

(Frédéric MISTRAL : Lou Poèmo dóu Rose, cant XII, CXIV.)

Raymond Lizop

**Le Message
de Mistral**

**Avant-propos
de
Philadelphe de Garde**

**Edition de l'Escolo deras Pireineos
Toulouse
1941**

Au Lecteur

Bien qu'une grande étude complète et approfondie, sur la personne, la vie, l'œuvre littéraire, l'œuvre morale, sociale, nationale de Mistral soit encore à écrire — et peut-être le recul des temps seul le permettra! - déjà de très nombreux et remarquables travaux en constituent les pierres d'attente. Ce petit livre ne prétend certes pas les refaire ni rivaliser avec quelqu'un d'entre eux. Son auteur n'a pas prétendu faire œuvre d'érudition ni de haute critique. Ne cherchez point ici de commentaires savants, étayés sur un appareil imposant de références.

Mistral a légué à sa Provence, à son pays, à l'Humanité, un grand message de beauté, d'harmonie, de paix, de renouveau dans l'ordre éternel, au sortir d'un siècle où tout a concouru à désorganiser, à dissocier l'individu et la Cité. Peu d'œuvres humaines furent aussi lourdes d'enseignement et d'avenir!

Il a fallu des crises et des désastres sans nom pour que chez nous l'on comprenne la nécessité de ce message! Il a fallu que l'illustre et vénérable chef de l'Etat français n'hésite pas à placer sous son signe sa grande œuvre de reconstruction nationale!

L'auteur a pensé à ceux qui n'ont jamais lu Mistral... même s'ils en parlent beaucoup... et à ceux qui l'ont lu peu, et sans peut-être réfléchir au sens profond de ses poèmes. Il a voulu dégager pour eux de l'œuvre mistralienne les grandes lignes de ce message qu'elle est venue apporter aux hommes. Il a essayé de leur inspirer ainsi le désir de venir boire à cette fontaine de Jouvence, de venir retrouver l'ordre et la paix dans celui qui fut un maître de la vie. On est donc prié de ne voir ici qu'une introduction sommaire à la lecture de Mistral.

L'auteur a pensé que pour exposer ces grandes idées directrices, il ne pouvait faire mieux que de laisser la parole au Maître lui-même. A l'appui de ses exposés, il a glané de nombreuses citations dans l'œuvre du Maillanais.

Ce modeste guide du mistralisme sera donc aussi une véritable petite anthologie commentée. Si quelques textes des plus justement célèbres ne sont cités que par allusions, c'est qu'on les trouvera dans tous les recueils, dans tous les ouvrages. Sauf quelques exceptions, on a donné la préférence à des passages moins universellement connus, ce qui ne veut pas dire moins parfaits, ni moins chargés de sens.

Cet ouvrage ne s'adresse pas seulement aux profanes. Même les fervents de Mistral lui sauront gré de leur présenter dans un panorama d'ensemble les paysages spirituels auxquels ils se sont si souvent attardés avec amour à travers l'univers du poète.

Il s'adresse aussi à la jeunesse, instinctivement attirée, lorsqu'elle n'est pas dévoyée par les destructeurs, vers toutes les idées nobles, simples et grandes. Heureux s'il peut la guider par la voie royale du mistralisme vers la lumière des sommets!

C'est à ce titre qu'il pourra prétendre à quelque indulgence. S'il n'est pas un livre de science, il lui sera beaucoup pardonné parce qu'il est un acte de foi... et aussi un livre de bonne foi.

1941.

R. L.

Mme Philadelphie DE GERDE, la grande muse bigourdane du Félibrige, la fille spirituelle de Mistral, qui a assisté à l'éclosion de cet ouvrage et a prodigué à son auteur les plus précieux encouragements, a bien voulu l'honorer d'un avant-propos en vers bigourdans où éclatent toute la foi félibréenne, tout le vaillant et pur lyrisme de celle qui rima les *Cantos en dò* et les *Crids*.

Puisse ce petit livre paraître digne d'un tel parrainage!

Abant-Perpau

*Hè bé! nous-auts, gràcia à Lizop,
Qu'abem à Mistral tot at còp.*

I

Per santa Estela e ped Mèidia
Qu'ei u bèt dia aquesta dia
E que-s pòd dize: acò's acò!
Senhe Mistral, ed tué mesatye
Ei de tot temps et de tot atye,
E harà pas yames nofratye
Qui-u pòrte escriut en ed sué cò.

II

Que vò, que pòd, qu'ei e qu'amèra
Ed escoulan dóu grand Oumèro,
Aqueste Mesatge ac a dit.
E bohà pòd era tempèsta,
Qu'abem qué hé-u e cap e tèsta.
Aqueste dia ei ùa hèsta.
Mèstre Lizop sié benadit!

III

Amor e Fé, Sens e Patrìa
Son asesats, ò Barbaria!
Qu'ei, èste Mesatge, ùa luts!
Ua luts podereza e sana,
Tala era vots dera Dayana
Quand, en ed cloquè de Malhana,
Truca ed Ave deds anyelus.

IV

Mistral ei Luts, Orde e Mezura.
A tots eds crids dera Natura,
Qu'a responut: Pro e no tròp!
Pro e no tròp en Poezia,
Pro e no tròp en Sonyaria!
E, d'Armonia en armonia,
Que camina e que vòla at còp.

Donc qu'amerita u'slamp de glòria
Et qui a ligat aquesta istòria
Et tornat dize à còrps perdut
E de vots calorenta e fina
Ed crid vivent de Lamartina :
— Aubouro-te raça Latina!
U grand Poèta enz'ei nascut!

Avant-Propos

*Eh! bien, nous, grâce à Lizop,
Nous avons tout Mistral à la fois.*

I

Pour Sainte Estelle et le Midi
C'est un beau jour cet aujourd'hui,
Et l'on peut dire : — acò 's acò!
Seigneur Mistral, votre message
Est de tout âge et de tout temps
Et ne fera jamais naufrage
Qui l'aura gravé dans son cœur.

II

Que veut, que peut, qu'est et qu'enseigne
L'humble écolier du grand Homère,
Le message l'a démontré
Et sévir peut, ores, l'orage,
Nous aurons quoi lui opposer,
Ce jour est donc jour d'allégresse.
Que Maître Lizop soit loué!

III

Amour et Foi, Sens et Patrie
Sont à l'abri, ô Barbarie!
Ce message est une clarté,
Une lueur puissante et saine,
C'est, dans le clocher de Maillane,
La grande voix de la Daillane
Frappant l'Ave des angélus.

IV

Mistral est Lumière, Ordre et Mesure,
A tous les cris de la Nature,
Il répond : — Assez et pas trop!
Assez et pas trop! en Poésie...
Assez et pas trop! en rêverie,
Et, d'harmonie en harmonie,
Il chemine et vole à la fois.

V

Or, il mérite un rais de gloire
Celui qui lia cette gerbe
Et va clamant à corps perdu,
Et la voix chaleureuse et haute,
Le cri vivant de Lamartine :
— Relève-toi, race latine!
Un grand poète nous est né.

Philadelphie DE GERDE.

Gerde, 8 mars 1939.

Introduction

Le message de Mistral! Ma plume tremble en abordant un pareil sujet. Comment les pauvres considérations qu'elle pourra aligner sur le papier seraient-elles dignes de celui qui fut et sera toujours notre *Altissimo poeta* à nous? Comment pourraient-elles interpréter les voix profondes, les voix multipliées à l'infini qui vibrent dans cette œuvre immense? Comment oserai-je parler de Mistral après tant d'écrivains de génie, d'esprits éminents, de critiques avertis ; de Lamartine à Paul de Saint-Victor, de Paul Mariéton et de Gaston Jourdanne à Pierre Dévoluy et à Charles Maurras, de Camille Jullian à Marius André, à Pierre Lasserre, à Charles Brun, à Emile Ripert, à Jean Ajalbert, à Armand Praviel?

Mais, outre que Mistral attend encore une grande étude d'ensemble, étude qui ne saurait constituer elle-même que les propylées grandioses du temple, qui peut se vanter d'avoir tout dit sur le Maître?

Le commentaire du Dante alimente depuis des siècles et alimentera bien longtemps dans les universités italiennes les chaires consacrées par la piété de nos frères latins à la *Lectura Dantis* . Nos universités

françaises posséderont peut-être, un jour que nous souhaitons proche, des chaires Frédéric-Mistral vouées au commentaire et à l'étude de celui qui fut Le Dante de Maillane!

Je m'attacherai surtout dans cette étude qui ne saurait être qu'un schéma, une introduction, à dégager de l'œuvre du Maître le message qu'il nous adresse au sujet des grandes idées directrices de l'Humanité : la Patrie, la Nature, la Beauté, la Volonté ; l'Amour, le Monde invisible et la Divinité ; la Paix dans la conscience, dans la société et dans le monde, à retrouver les chemins par où il nous conduit vers ce qu'Ernest Zyromski appelle Les Sources et Les Sommets et à inviter le lecteur à les parcourir avec lui!

Si humble soit-elle, je ne la crois pas inutile. Alors que Mistral jouit d'une gloire mondiale, qu'il est passionnément étudié par les plus grands esprits des deux mondes, n'est-il pas chez nous trop méconnu du grand public, même dans le Midi et surtout de la critique officielle? Combien ne voient en lui qu'un bon poète du terroir, un patoisant de génie! Combien se doutent que ses poèmes tiennent une des premières places parmi les grands, les très grands livres de l'Humanité? Cette œuvre qui se place sur le même plan que celle d'un Homère, d'un Hésiode, contient un monde, un univers, L'Univers de Mistral, a-t-on dit. N'est-elle pas une des très rares œuvres humaines qui portent La couronne de la nécessité? Comme l'a dit excellemment Joseph Delteil, Mistral seul est Bible et pain.

Mieux que les théoriciens perdus dans les nuages de l'abstraction, Mistral, pareil à Orphée animant les rochers inertes au son de sa lyre, a su construire par ses poèmes, par ses paroles, par son action, par l'exemple de sa vie tout entière, l'harmonieux édifice d'une doctrine de beauté, de lumière et de pacification.

A notre époque désaxée, décérébrée, angoissée, qui cherche dans l'ombre les autels détruits de ses dieux familiers, Mistral propose un message de liberté dans l'ordre et le culte de la Patrie, un message de paix dans la contemplation des vérités éternelles, dans l'accord enfin réalisé du monde spirituel et du monde tangible.

Ce message, nous allons essayer de l'épeler, de l'interpréter pour tous ceux qui l'attendent confusément dans les ténèbres. Puisse-t-il apporter à ces errants, à ces déracinés, à ces révoltés, un rayon de lumière consolatrice comme celui que les Saintes Maries firent descendre sur Mireille, martyre d'amour!

R.L.

PREMIERE PARTIE

Le message de la patrie

La Patrie

*De la patriò amo pïouso,
T'appelle! Incarno te dins mi vers Prouvençau!*

(Calendau. Cant I.)

L'aspect le plus populaire de Mistral, le plus universellement, ce qui ne veut pas dire le mieux connu, n'est-il pas celui du Génie rénovateur qui a ressuscité, rendu à la vie littéraire une langue jadis illustre, maintenant abâtardie, dissociée en dialectes plus ou moins dégénérés et fait revivre avec cette langue une patrie, une civilisation, tout un monde?

Je n'ai pas la place, ni le propos d'étudier ici ce travail immense de reconstruction linguistique et littéraire qu'a justifié la série des chefs-d'œuvre du maître et de ses disciples, qui a laissé un monument immortel avec le *Trésor du Félibrige*. Il me suffira de dire que pour lui la résurrection de la langue est inséparable de celle de la Patrie dont elle est le symbole et l'expression la plus vivante, la plus complète

*Car, de mourre bourdoun, qu'un pople toumbo esclau,
Se tèn se lengo, tèn la clau
Que di cadeno lou deliéuro!*

(Lis Isclo d'Or. Lis Serventés. —I Troubaire Catalan.)

et dans une strophe splendide de Calendal, justement célèbre:

*Lengo d'amour, se i a d'arlèri
E de bastard, ah! per Sant Cèri
Auras dou terradou li mascle a toun coustat,
E tant que lou Mistrau ferouge*

*Bramara dins li roco, aurouge,
T'apararen à boulet rouge
Car es tu la patriò e tu la liberta!*

(Calendau. Cant IV.)

C'est bien à boulets rouges qu'il combat pour cette *lengo maïralo*, jadis langue des rois, des princes et des troubadours, maintenant méprisée par les gros et les bourgeois, par les faux savants, les prétendus intellectuels, déjà vertement apostrophés par Jasmin dans son ode *A M. Dumont*, par les mauvais maîtres qui cherchent à la faire oublier au peuple, à étouffer ses accents sur les lèvres des enfants de la Provence et de tout le Midi. Devant leurs sarcasmes, le Maillanais se départit de sa sérénité d'olympien et lance les strophes brûlantes, vengeresses de l'*Espouscado* (Eclaboussure:

*En vesènt crèisse li boufigo
E s'aflaqui li bon mamèu,
E se nebla li bèlli figo
E s'espoumpi li gargamèu,
En vesènt, lengo prouvençalo,
Que sèmpre mai rognon ti alo,
En vesènt vuèi lou sèn tant rar
E la rasoun bèn tant calugo,
Avès de jour que, la belugo
Gisclo soulèto dóu pèirard.*

*Crésès qu'acò nòu vous enfèto
D'ausi de lengo remena
Qu'eilamout tóuti soun proufèto,
Qu'eicavau sian tóuti mau na!
D'ausi pertout, dins lis escolo,
Regènt, reitour, toute la colo
Que fau paga de nòsti sòu,
Nous reprocha coumo uno taco
Lou paraulis que nous estaco
A nòsti paire, à noste sòu!*

*Eh! ben nàni! despièi Aubagno
Jusqu'au Velai, fin qu'au Medò,
La gardaren riboun ribagno,
Nosto rebello lengo d'O!
La parlaren dans li vanado,
I meissoun, i descoucounado
Entre amoureux, entre vesin:*

*La charraren eme salivo
En banejant nòstis oulivo
En destregnènt nòsti rasin.*

*Sara la lengo de la joio
Emé de la freirejacioun;
La quilaren sus li mounjoio
De pastrihoun a pastrihoun;
Emé li fraire de la targo
Que s'encloutisson la poutargo;
La cantaren sus lou paiòu;
La cridaren dins li bravado;
E l'ourlaren is abrivado,
Quand se fara courre li biòu.*

(Lis Isclo d'Or. Li Serventés. — Espouscado.)

Et sur le déclin de sa vie splendide, l'Olympien termine l'ode pour *Lou Cinquentenàri dou Felibrige*, cette prodigieuse évocation d'un demi-siècle de lutte félibréenne, en lançant la foudre sur les maudits qui ont renié le verbe d'Oc, âme vivante et vibrante de la Patrie:

*Mai li maudi
Que renègon lou verbe,
Que la terre se duerbe
Pèr lis aprefoundi!*

(Lis Oulivado. Lou Cinquentenari dou Félibrige.)

A une époque qui a prétendu instaurer un patriotisme abstrait et verbal, inconsistant comme les nuées et prêt à se dissoudre dans l'internationalisme humanitaire, Mistral a proposé au patriotisme profond et terrien, fondé sur les bases indestructibles du sol des ancêtres et de la tradition, un patriotisme rationnel qui s'élargit harmonieusement de la famille à la cité, de la cité à la province, de la province à la nation.

La Patrie pour lui, c'est tout d'abord la Provence, sa province natale, mais quelle province! Celle que les Romains appelaient déjà la province par excellence, *Provincia provinciarum* ! La terre lumineuse et privilégiée, où, au seuil des temps, la jeune Gauloise Gyptis tendit la coupe symbolique au bel étranger Euxène l'Ionien, la terre couronnée de lauriers qui hérita de l'Orient, de la Grèce et de Rome, où la barque des saintes Maries vint aborder après les galères du Phocéen, la terre qui, dans la nuit du plus sombre Moyen Age, alluma l'étincelle de la Beauté, révélant à l'Occident le message de l'Art, de la Poésie et de l'Amour!

Tous ceux qui ont tant soit peu lu les poèmes de Mistral entendent déjà, en lisant ces lignes, chanter dans leur mémoire les sublimes strophes de l'invocation initiale de *Calendal*, cet éloge de la terre mère, cette exaltation de l'âme de la Patrie fille du sol, de l'histoire et de la race, déterminée elle-même par l'action obscure et séculaire du milieu terrien sur les éléments qui sont venus s'y fusionner, cet hymne au terroir générateur d'une nation qu'aucune poésie n'a jamais chanté et ne chantera jamais avec de pareils accents.

Le Maître nous livre, dans cette extraordinaire envolée lyrique, l'essentiel de son message de la Patrie, de ses conceptions sur les bases profondes terriennes et historiques du patriotisme. Si connue, si redite soit-elle, nous devons la citer ici. C'est la pierre angulaire de tout l'édifice:

*... Amo de moun païs,
Tu que dardaies, manifèsto,
E dins sa lengo e dins sa gèsto;
Quand li baroun picard, alemand, bourguignoun,
Sarravon Toulouso e Bèu-Caire,
Tu qu'empurères de tout caire
Countro li nègri cavaucaire
Lis ome de Marsiho e le fièu d'Avignoun;*

*Per la grandour di remembranço
Tu que nous sauves l'esperanço;
Tu que dans la jouinesso e plus caud e plus bèu,
Maugrat la mort e l'aclapaire,
Fas regreia lou sang di paire;
Tu qu'inspirant li dous troubaire,
Fas pièi mistraleja la voues de Mirabèu;*

*Car lis oundado seculàri
E si tempèsto e sis esglàri
An bèu mescla li pople, escafa li counfin;
La terro maire, la Naturo,
Nourris toujours sa pourtaduro
Dóu meme la; sa pouisso duro
Toujour a l'oulivié dounara l'òli fin;*

*Amo de longo renadivo,
Amo jouiouso e fièro, e vivo,
Qu'endihs dins lou brut dóu Rose e dóu Rousau!
Amo de séuvo armouniouso
E di calanco souleiouso,*

*De la patriò amo piouso,
T'apelle! encarno te dins mi vers prouvençau!*

(Calendau. Cant I.)

La Provence! Mistral l'incarne tout entière. Toute son œuvre, vers et prose, tend à ce but unique: la glorification, l'exaltation de la Provence:

Non nobis — Domine, non nobis, sed nomini tuo et Provinciæ nostræ da gloriam, a-t-il fait inscrire comme épitaphe au fronton de son tombeau de Maillane. Les héroïnes de ses grands poèmes: Mireille, Estérelle, Nerte, la reine Jeanne, l'Anglore, la geste des héros qui les accompagnent: Vincent, Calendal, Rodrigue, le mystérieux prince d'Orange, ne sont que des symboles de la Provence, de sa terre, de son fleuve, de son âme, de sa vie, de son histoire dans leurs aspects et leurs manifestations multiples. Le sujet de ses poèmes n'est qu'un cadre où le Maître sut enchâsser l'immense fresque des travaux et des jours de la Provence, depuis l'aube de son histoire éclairée par la radieuse lumière de l'Hellade jusqu'aux temps fatidiques où la centralisation implacable vint battre en brèche des traditions séculaires.

Tout est prétexte au poète pour évoquer cette prestigieuse histoire, pour décrire, si poétiquement, tous ces costumes, toutes ces fêtes, tout ce décor d'un passé, ces chants, ces danses, ces manifestations multiples de l'âme d'une patrie, que ce soient les gais entretiens des magnanarelles qui font des *châteaux en Provence* et rêvent de cours d'amour, que ce soient une chanson du vannier Ambroi, vieux matelot du bailli de Suffren, ou un récit de Vincent à la veillée, le dialogue de Mireille avec le petit Andreloun, le discours des Saintes à la jeune fille agonisante, l'histoire des princes des Baux racontée par Estérelle, les enseignements du père de Calendal, la description des merveilleuses faïences de Moustier qui ornent le château du Comte Séveran, que ce soient la fantastique histoire de Nerte, la dramatique aventure de la reine Jeanne, la dernière descente du Rhône par le *Caburle* !

Mistral a pu tracer en grande partie, d'après nature ou d'après des témoignages directs, ce prestigieux tableau de la vie provençale d'autrefois. Il eut le privilège d'avoir vécu, dans sa jeunesse, à une époque où la vieille Provence était encore vivante, où les forces niveleuses n'avaient pas encore fait disparaître les antiques coutumes, les vieilles chansons, les vêtements pittoresques si seyants au type de la race, où les très vieilles gens pouvaient se souvenir d'avoir vu le cortège de l'Abbé de la jeunesse défilé sur les places d'Aix et les frégates du bailli de Suffren quitter la rade de Toulon pour cingler, toutes voiles dehors, vers la mer des Indes.

Comme l'a dit avec tant de justesse Camille Jullian, si tous les autres livres, si tous les autres documents étaient anéantis, les poèmes mistraliens suffiraient pour reconstruire une image véridique de la Provence à travers les siècles. Et quand il voit toutes ces traditions s'enfoncer peu à peu dans les limbes du passé, le poète vieilli, un peu désabusé peut-être, exalte encore sa Provence idéale, celle dont il a fixé pour les siècles la physionomie définitive dans le noble et mélancolique poème qui ouvre les Olivades:

Lou Parangoun :

*Ièu en gueirant l'endoulible que mouno,
Descrestiana, rabènt, universau
Pèr la sauva dóu flèu e de sian ounto,
Ai estrema ma fe que rèn nou dounto,
Au miradou d'un castèu prouvençau.*

*Ma fe n'es qu'un pantai; acò lou sabe,
Mai lou pantai me sèmblo embruma d'or:
Me sèmblo un mèu que iéu jamai acabe,
Me sèmblo un gourg d'ounte amourous derrabe
Sus mi dous bras, la bello que ié dor...*

*Mai dins l'azur tout clar que m'encapello,
Aut que noun sai, a mis iue, resplendis
Lou parangoun de ma Prouvènço bello,
Emé soun piés qu'au soulèu reboumbello
E dins sa man la coupo de Gyptis...*

(Lis Oulivado. Lou Parangoun.)

Cette Provence idéale, c'est aussi, par delà le Rhône, toute la Narbonnaise et toute l'Aquitaine, toute cette grande terre où se leva l'aube radieuse de l'art et de la poésie au sortir de siècles barbares, cette terre dont la civilisation, mère de toutes les civilisations de l'Europe moderne, régna sur l'âge d'or des troubadours avant de s'éclipser dans la tempête déchaînée par l'aventure albigeoise. C'est toute cette grande Occitanie que le Maître prétend ressusciter dans sa langue, dans ses traditions, dans toute sa beauté! Les vestiges de la civilisation des troubadours, pareils aux trésors que garde la Chèvre d'or dans les grottes des Alpilles dormaient parmi les solitudes embaumées des garrigues cévenoles et les profondeurs des forêts limousines, sur les sables des plages de la mer latine ou parmi les pierres croulantes des villes mortes, dans les combes de nos Pyrénées ou dans ces plaines garonnaises qu'a rougies le sang des guerriers du roi Don Pèire. A la voix du Maître, les ombres des héros d'autrefois se lèvent et prennent place comme des statues de dieux tutélaires dans les strophes les plus fières de *Mireille* et de *Calendal*.

Les appels héroïques de Bertrand de Born et de Guilhem Figueira vibrent de nouveau dans ces sirventes des *Iles d'Or* qui revendiquent si hautement les antiques libertés: *Ah se me sabien entendre!* — *Ah se me voulien segui!*

En révélant aux générations oublieuses les grandeurs de leur passé, il n'entendait pas leur ouvrir une source de romantiques et stériles mélancolies. Il reliait par une chaîne d'or ces souvenirs d'indépendance et de beauté aux réalités prochaines qui entourent l'homme du terroir, à la chevelure gracile et bruisante des oliviers de la colline, à l'arôme des lourds raisins noirs, à l'or pâli des guérets d'où l'alouette fuse vers l'azur au matin clair.

Il ennoblit les moindres actes, les moindres rites de la vie quotidienne de nos provinces méridionales en les rendant évocateurs de cette âme collective de la patrie régionale que les désastres et l'oubli ont pu obscurcir sans la détruire jamais.

Nous disons *patrie régionale* et non *petite patrie*. Mistral rejetait nettement ce diminutif dont se contente trop souvent le langage courant:

*Noun se fasié la triò
Dóu mendre ni dou mai;
De petito patriò
Se parlavo jamai;
Vers Mount Ventou
Butant nosto bariòto,
Erian di patrioto
Prouvençau avant tout.*

(Lis Oulivado. Lou Cinquentenari dou Félibrige.)

La Patrie provençale est donc tout d'abord pour Mistral la Patrie avant tout. Mais cette patrie il ne la conçoit que fédérée à une plus grande patrie, la Patrie française. Le patriotisme provincial sera la base indestructible du patriotisme français. Des esprits prévenus ou de mauvaise foi ont lancé contre lui l'accusation de séparatisme, surtout après qu'il eut écrit son sirvente enflammé de la *Countesso*.

D'autre part, certains exaltés qui ont déformé étrangement la pensée du Maître en croyant se réclamer de lui ont rêvé d'un état occitan affranchi s'étendant par dessus les Pyrénées, de la Loire et des Alpes jusqu'à Murcie. N'ont-ils pas voulu placer à tout prix le centre moral de l'Occitanie à Barcelone plutôt qu'en Avignon ou à Toulouse?

Il fut et resta toujours le grand ami des Catalans et de la Renaissance catalane, bien qu'il ait été amené à désapprouver certaines de leurs tendances. Combien son cœur eût saigné de voir sa chère Catalogne écartelée par l'atroce guerre civile! Il s'affirma toujours nettement fédéraliste. Il fit de son fédéralisme le point de départ d'une entente avec des peuples frères par delà les frontières. Mais il a non moins nettement réprouvé un séparatisme qui serait insensé s'il n'était criminel. Il a toujours maintenu avec insistance que, dans ce sirvente de la *Countesso*, où l'on a cru prendre en flagrant délit son prétendu séparatisme, l'Abbesse du *grand Couvent* dont il convie les méridionaux à briser les grilles pour délivrer la comtesse captive, ne symbolisait que la centralisation oppressive, stérilisante et niveleuse.

Du reste, lorsque les événements tragiques de 1870 l'eurent conduit à certaines réflexions, lorsque l'expérience de l'âge eut tempéré chez lui les ardeurs exubérantes de la jeunesse, le poète, sans retrancher un iota à ses convictions, sans rien abjurer de ses idées, ajourna la réalisation complète de ses espérances d'une réorganisation de la France et de l'Europe sur la base d'un fédéralisme intégral, après la conclusion de la grande lutte entre Latins et Germains que tout lui faisait entrevoir dans un proche avenir.

C'est ce qu'il proclama expressément dans une lettre prophétique à Jules Boissière, écrite en 1885:

Ma conviction déjà partagée par quelques hommes de pensée est que le Félibrige porte en lui la solution des grandes questions politiques et sociales, qui agitent l'humanité. Comme politique générale, nous devons porter nos visées et nos désirs vers le système fédéral: fédération des peuples, confédération latine et renaissance des provinces dans une libre et nouvelle fraternité.

Mais avant de se vouer ouvertement à cette tâche suprême, il faut attendre le dénouement de la formidable guerre qui, latente ou déclarée, accumule toujours davantage ses nuées entre le germanisme et la latinité. A la France meurtrie, à la France, chevalier de la civilisation latine nous devons fidélité, car c'est elle qui soutient, comme elle a toujours soutenu la bataille.

Certes, il a déploré, et c'était son droit, que la croisade septentrionale ait brutalement étouffé la civilisation du Midi, que l'union de l'Occitanie et de la France, qui étaient dans l'ordre des choses, ne se soit pas réalisée par des voies pacifiques et plus cordialement. Si certains le lui reprochent encore, ce n'est certes pas l'auteur de ces lignes:

*O flour erias trop proumeirencò!
Nacioun en flour, l'espaso trenco
Toun expandido! Tu, clar soulèu dóu Miejour,
Trop dardaiaves! Li trounado
Se coungreièron: destrounado,
Messo à pèd nus, badaïounado
La lengo d'O, pamens, fièro coume toujours,
S'enanè vièure encò di pastre
E di marin...*

(Calendau. Cant IV.)

Mais comment douter du patriotisme français du Maître après le *Tambour d'Arcole*, cet admirable fragment épique, après ce *Psaume de la Pénitence* (*Lou Saume de la Pénitenci*), douloureux examen de conscience de la Patrie en deuil, aussi actuel, hélas! en 1941 qu'en 1871, où notre grand désastre de 1870 inspire au poète ses accents les plus poignants, ce psaume où s'affirme hautement, après le *lamento* tragique, l'espoir du redressement, du renouveau dans le retour à cette tradition latine que la France, héritière de la grande Occitanie d'autrefois, a maintenant la mission et le devoir de défendre.

*Segnour voulèn deveni d'ome;
En liberta
Pos nous bouta!
Sien Gau Rouman e gentillome,
E marchan dre
Dins nouste endré...*

(Lis Isclo d'Or. Li Serventés. — Lou Saume de la Penitènci.)

Comment en douter après avoir lu *Lou Roucas de Sisife* (Le Rocher de Sisyphe), écrit, lui aussi, sous l'impression de la défaite, où Mistral stigmatise l'internationalisme humanitaire qui sévissait déjà à la veille de nos désastres de 1870, l'internationalisme, conséquence directe et châtement de l'esprit centralisateur qui, après avoir anéanti les patries provinciales et livré la grande Patrie en proie aux antipatriotes, se condamne à rouler encore, après la catastrophe, le rocher de Sisyphe du Progrès:

*Acò 's acò Francés, vivo l'umanita!
E lou bèn, noble bèn qu'aven dre d'eireta
Zóu! lou repudian e lou jitan à pourre,
Dôu Crist l'antico lèi que nous servié de tourre
E qui mort, nous durbié soun lusènt Paradis,
Ingrat, la renoucian coume un entrevadis...*

*E de ràbi esclapan la coulouno Vendomo,
De nòsti mounumen espoutissen li domo.
Creman Paris, tuan li prèire, e pièi après
Reprenèn aflanqui, lou roucas dóu Prougrès.*

(Lis Isclo d'Or. Li Serventés. — Lou Roucas de Sisife.)

Mais dans l'ode *I troubaire catalan*, cet admirable raccourci de la pensée mistralienne, le Maître avait déjà concilié et harmonisé de la façon la plus nette, la plus rationnelle, le patriotisme régional et le patriotisme national indissolublement unis dans un culte profond de la terre natale, de toutes ses traditions, de toutes ses gloires, de toutes ses libertés!

Après avoir exalté, en quels termes magnifiques! l'antique fraternité occitane de la Provence libre et de la Catalogne libre du Moyen Age, après avoir évoqué splendidement les cités méridionales du temps jadis et les orages de leur liberté,

*Segur, i avié de chaple à grand cop de destrau,
E la lucho de-longo e pertout plago et trau;
Mai lou fiò caufò, se devoro!...*

il s'écrie:

*Aro pamens se vèi, aro pamens sabèn,
Que dins l'ordre divin tout se fa pèr un bèn!
Li Prouvençau, flamo unanimo,
Sian de la grando Franço e ni court ni coustié;
Li Catalan, bèn voulountié,
Sias de l'Espagno magnanimo...*

*Car es boun d'èstre noumbre, es bèu de s'apela
Lis enfant de la Franço, e quand avés parla,
De vèire courre sur li pople,
De soulèu en soulèu l'esperit renadiéu,
E trelusi la man de Diéu
De Solferino à Sebastople!*

*Ansin arribe l'ouro ounte chasco nacioun,
Countènto de sa part e franco d'óupressioun,
Espigara coume un bel òrdi
Ounte podon, aucéu, parpaioun e mai flour,
Mescla si cant e si coulour,
Sèns vitupèri ni discòrdi.*

(Lis Isclo d'Or. Li Serventés. — I troubaire catalan.)

Ces vers sont lourds d'idées et lourds d'avenir. Unité dans la variété, harmonieuse fédération des patries régionales dans la grande patrie nationale qui aura pour mission de tout protéger sans rien détruire, rien opprimer. Sa force sera faite de la somme de toutes ces énergies vivantes et intactes qui se compléteront et se concilieront sous l'empire d'une grande idée directrice: l'idée latine!

L'admirable message patriotique de Mistral unissant indissolublement le patriotisme régional et le patriotisme national, a été entendu bien loin des frontières de l'Occitanie par les meilleurs esprits d'hier et d'aujourd'hui Sans parler du retentissement qu'il a eu à l'étranger, il a suscité, sur notre sol français, le magnifique essor de littérature d'art et de patriotisme terriens qui s'est continué et développé encore dans les années d'après-guerre.

Maurice Barrès, déraciné et précipité comme tant de jeunes gens de son époque, vers l'anarchie intellectuelle et le dilettantisme stérile par une éducation centralisatrice, inspirée par les nuées de l'abstraction métaphysique, a trouvé dans la doctrine mistralienne le radeau qui lui a permis d'échapper à la tempête cérébrale où ses contemporains allaient sombrer, de prendre pied sur le roc indestructible de sa tradition lorraine pétri de la substance de sa terre et de ses morts.

Mistral a eu pour fils spirituel le provençal Frédéric Amouretti, grand initiateur trop longtemps méconnu du régionalisme français et du nationalisme positif. Ses idées inspirèrent ces deux autres illustres fils de notre Midi méditerranéen, ces deux grands maîtres de la jeunesse contemporaine si différents par leurs tendances intellectuelles et politiques mais rapprochés dans le culte du régionalisme terrien: Charles Maurras, initiateur du nationalisme intégral; Charles Brun, apôtre du régionalisme et fondateur de la *Fédération Régionaliste Française* .

Des combes boisées et des baies lumineuses du pays basque aux granits de la Bretagne, aux brandes du Berry, aux vergers de Normandie, des plaines de Flandre et aux sapinières d'Alsace, quel est le mouvement de réveil provincial, quelle est la forme d'activité régionaliste qui ne doit pas quelque chose à Mistral?

C'est à l'appel de ce message mistralien que la forêt de Brocéliande, l'antique forêt des Celtes, s'est réveillée d'un bout à l'autre de notre territoire, que contre les forces centralistes de plus en plus menaçantes s'est dressé un vivant faisceau d'œuvres de résurrection régionale. Ce mouvement de patriotisme terrien qui anima la magnifique jeunesse de 1914 a sauvé la France dans les champs de la Marne.

Il hâtera son redressement après les heures ténébreuses de notre désastre; et cette grande victoire pacifique sera encore la victoire de Mistral.

La Terre et le Travail

*Lou païsan, ounte que siègue,
Es lou cepoun de la nacioun.*

(Lis Oulivado. La Cansoun dou païsan.)

Mestié vau barounié.

(Calendau. Cant VIII.)

L'idée de patrie dans Mistral a une base essentiellement terrienne. Elle plonge, nous l'avons vu, ses racines profondes dans le sol où d'innombrables générations ont travaillé, ont peiné, ont souffert, ont espéré, dans le sol qu'elles ont fécondé de leurs sueurs et de leur sacrifice, où leur cendre repose sous le décor mouvant et sans cesse renouvelé des saisons. Nul n'est plus éloigné que lui d'un patriotisme idéologique, fondé sur ces mystiques changeantes, fruits des élucubrations individuelles de quelques cerveaux effervescents, qui passionnent et entraînent pour un temps les multitudes. Le paysan, l'homme de la terre, celui dont le travail obscur et acharné arrache au sol natal la nourriture des autres membres de la société humaine, est donc le père, le soutien, l'âme même de la Patrie.

Mistral, fils de la terre, grandi au milieu des pâtres et des gens des mas, à qui il dédie sa Mireille, pour lesquels il a chanté, a célébré, plus magnifiquement que personne, ce rôle providentiel du paysan, cette noblesse du travail et des hommes de la glèbe. Dans la pièce qu'il intitule *Espuscado*, après les strophes qui flagellent de toute leur âpre indignation les mauvais maîtres, les déracineurs professionnels et fanatiques qui proscrivent la langue séculaire du peuple d'Oc, qui prétendent lui arracher avec elle tout le trésor séculaire de ses traditions, toute son âme atavique, le ton s'élève, s'élargit pour exalter le paysan qui reste malgré tout le maître du pays, qui conserve obstinément le vieux langage et voit passer, indifférent, les maîtres du jour et les civilisations:

*Mai, lis einat de la naturo,
Vous àutri, li brun cadelas,
Que dins l'antico parladuro,
Emé li drolo vous parlas,
Agués pas pòu: restarés mèstre!
Tau que li nouguié dóu campestre,
Rufé, gaiard, siau, estadis,
Emai vous dèimon e vaus groumon,
O païsan (coumo vous noumon),
Restarés mèstre dou païs.*

*Environna de l'amplitudo
E dóu silènci di gara,
Tout en fasent vosto batudo,
Au terradou sempre amarra,
Vesès alin, coume un tempèri,
Passa lou trounfle dis empèri,
E l'uiou di revoulucioun;
Atetouni sus la patriò,
Veirés passa li barbariò
Emai li civilisacioun.*

(Lis Isclo d'Or. Li Serventés. — Espuscado.)

Et, bien plus tard, vers le couchant de sa lumineuse carrière, Mistral consacre un poème des *Olivades*: *La Cansoun dóu païsan*, à chanter aussi superbement la noblesse du terrien, support de la nation et nourricier du monde:

*Lou païsan, ounte que siegue,
Es lou cepoun de la nacioun;
Auran bèu faire d'envencioun,
Fau que la terro se boulegue:*

*Tant que lou mounde noun aura pres fin,
Faudra que i'ague de pan e de vin.*

(Lis Oulivado. La Cansoun dou païsan.)

Le Maillanais, fils d'un ménager, d'un de ces grands propriétaires campagnards des mas de Provence, s'il n'a pas été le poète paysan, le pâtre génial que les derniers romantiques furent déçus de ne pas rencontrer en lui lorsqu'il vint à Paris recevoir pour Mireille la consécration de Lamartine, apparaît dans toute son œuvre profondément inspiré par la vieille âme terrienne de la Provence et de la France.

Son premier grand poème, *Li Mèissoun* (Les Moissons), antérieur de dix ans à Mireille, poème juvénile où fleurissent déjà les prémices du génie, magnifie le travail le plus beau, l'acte le plus noble, le plus éclatant du cycle de l'année agricole, la moisson du froment dans l'incandescence, dans la lumière triomphale de la Saint-Jean d'été, Saint Jean le moissonneur!

Pierre Dévoluy a pieusement publié le poème avec des œuvres posthumes, mais le Maître en avait extrait et publié, dans les *Iles d'Or*, un admirable épisode, *La fin dóu Meissounié* (La fin du Moissonneur), les adieux si émouvants, si résignés, du vieux moissonneur, mortellement frappé par la pointe d'une faucille, à ses compagnons, à la terre si amoureusement cultivée, pendant sa longue existence, sa rude vie qu'il quitte en recommandant son âme à Saint Jean le Moissonneur, Saint Jean, l'ami de Dieu! L'admirable vérité des évocations terriennes de Mistral, son culte pour le métier du laboureur, le plus beau de tous, sa conception spiritualiste du travail des champs, sont déjà tout entiers dans ce poème:

*Ligarello, acampas, acampas lis espigo,
Prengués pas gardo à iéu!
Lou blad gounfle e madur s espòusso au vent d'estiéu,
Leissés pas, ligarello, is aucèu, i fournigo,
Lou blad que vèn de Diéu.*

*E lou vièi mèissounié sus la rufo gavello
Èro coucha tout pale e tout ensaunousi,
E levant soun bras nus que la caud a brounzi,
Parlavo ansin i ligarello.*

— *O mounsegne sant Jan, cridé, sant Jan d'estiéu,
Patroun di meissounié, paire de la pauriho,
Dins vostre paradis, souvenès vous de iéu!*

*Ai quàuquis óulivié que dins la roucassiho
Plantère i'a dous an: quand la caud escandiho
Lou terren ounte soun dirias de recalieu...*

*O mounsegne sant Jan, vuei lou soulèu grasiho
De moun tros d'oulivié souvenès vous peréu.*

*Amount, a noste endré, pecaire, ma famiho
Dèu espera li sòu que chasque an i adusièu...
Mai aro, per Nouvé, souparan senso iéu...
O mounsegne sant Jan, agués l'iue sur ma fiho,
Counsoulas ma femeto, enantissès moun fièu.*

*Se me siéu plan de fes, perdounas! La gourbiho,
Quand rescontro un caïau, elo peréu creniho:
O mounsegne sant Jan, sant Jan l'ami de Diéu.
Patroun di meissounié, paire de la pauriho,
Dins voste Paradis souvenès vous de iéu!*

*Lou vièi s'èro teisa, sis iue toujours fissavon,
Mai soun cors coume un mabre èro devengu blanc,
E mut, li meissounié, lou voulame à la man,
A meissouna se despachavon,
Car un mistral à flamo espoussavo lou gran.*

(Lis Isclo d'Or. La fin dou Meissounié.)

Comme tout le stoïcisme fataliste du terrien devant la mort, comme tout l'héroïsme inconscient du travail des champs que nul deuil, nulle catastrophe ne peuvent arrêter quand l'impérieuse tyrannie des éléments le pressent, s'évoquent dans la calme splendeur de ces vers!

Mireille, poème de la jeunesse et de l'amour, *Mireille*, épopée nationale, épopée chrétienne, est aussi la grande épopée de la terre. Ce sont bien là nos véritables *Géorgiques chrétiennes* ! *Le Mas des Falabrègues*, transposition poétique du Mas du Juge où naquit le poète, où il vécut son enfance et sa première jeunesse, avec ses olivettes, ses vignes, ses plantations de mûriers, ses magnaneries, ses bergeries aux brebis innombrables, son peuple de journaliers de toutes sortes: moissonneurs, laboureurs, bouviers, pâtres, vigneron, magnanarelles, etc., vaquant à leur tâche quotidienne sous l'autorité patriarcale de Maître Ramon et le regard de Dieu, voilà le cadre où se déroule l'idylle de Vincent et de Mireille!

A maintes reprises, le poète dresse à nos yeux le tableau le plus vivant, le plus frémissant, le plus vrai, de ce petit monde agricole, véritable résumé de la fertile Provence rhodanienne, de sa vie laborieuse sous le déroulement majestueux des saisons qui apportent chacune son cycle de travaux. Ce tableau constitue la toile de fond, du drame sentimental et mystique, décor étrangement vivant qui participe à l'action comme un personnage muet!

C'est la cueillette des feuilles de mûrier et le dépouillement des cocons, la *descoucounado*, c'est la vie pastorale avec l'imposant spectacle des immenses troupeaux transhumants partant vers la fraîcheur des solitudes alpestres, la rude et passionnante existence des éleveurs de chevaux et des *gardians* de taureaux noirs dans la Camargue aux steppes salines! C'est la fenaison joyeuse sous la lumière déjà chaude des derniers jours du printemps:

*Dins li luserno bèn nourrido
Auto e de blu tóuti flourido,
Entend crussi de luien la daio; a pas egau
Vèi avança li fort segaire,
Sus l'andano plega: de caire,
Davans l'acié desverdegair,
Cabusso la panouio en marro que fan gau.*

(Mirèio. Cant IX.)

C'est le labour:

*Dins la gara, stela d'auriolo,
Vèi, caminant darrié si miolo, —
Le ràfi vigourous courba sus lou doubli;
Vèi, de soun ivernenco dormo,
La terro qu'en mouto disformo
S'eigrejo e dins la rego einorme
Li guigno-co segui l'arair, entrefouli.*

(Mirèio. Cant IX.)

C'est surtout la moisson triomphale avec ses ors vivants croulant sous l'éclair des faucilles. Nous retrouvons ici le poète de la *Fin dóu Meissounié* avec plus de plénitude dans ses accents, plus de maturité dans son génie.

*Quaranto meissounié, quaranto,
Coumo de flamo devouranto,
De soun vièsti fougous, redoulènt, agradièu,
Despuiavon la terro; anavon
Sas la meissoun que meissounavon,
Coumo de loup! Desvierginavon
De soun or, de sa flour, e la terro e l'estièu.*

(Mirèio. Cant IX.)

Et quelle immense, quelle poignante tristesse plane sur le mas lorsque la nouvelle de la fuite de Mireille, portée à tous par un messenger de Maître Ramon, vient figer brusquement toute cette activité frémissante; lorsque laissant en plein champs, fourche, charrue ou faucille, les travailleurs, sentant planer au ciel en feu l'aile sombre d'un malheur prochain, s'en viennent tristement à l'appel du maître:

*Adounc li daio s'arrestèron
E lis araire s'aplantèron...*

(Mirèio. Cant IX.)

Admirable vérité de ces scènes rustiques! Pas d'arrangement théâtral, pas de couleurs conventionnelles, pas de notes fausses! Rien que la splendeur du vrai! C'est la terre racontée et chantée par un de ses plus nobles fils! Mistral, latiniste et humaniste, a certainement subi l'influence de Virgile, mais le disciple a surpassé le Maître! Par leur sincérité ingénue, grave, profonde, ces tableaux évoquent les toiles d'un Millet.

Mais les paysans du peintre septentrional ahanent sous un ciel triste et dur, enchaînés à un labeur de forçats. Fils d'un ciel tout différent, ceux du Maillanais travaillent dans un libre et joyeux élan, même sous l'écrasante ardeur des canicules, même sous l'âpre morsure du mistral!

Nous sommes certes, avec le poète de *Mireille*, bien loin des idylles et des bergeries de convention, des décors de pastorale et d'opérettes, des lieux communs affadis sur le bonheur et la paix des champs où se sont traînés depuis des siècles tant de poètes citadins qui ont prétendu chanter la vie rustique!

Le poète sait que si elle a ses joies, joies le plus souvent austères, dans l'accomplissement des besognes quotidiennes, elle est âpre et dure, elle a ses amertumes, ses souffrances, ses périls, ses déceptions tragiques, même sous le beau ciel de Provence! Quoi d'étonnant si malgré ses belles énergies, ses rudes vertus ataviques qui ont tant de fois sauvé le pays, le paysan demeure étranger à certains de nos raffinements, à certaines de nos délicatesses, à des sentiments, à des idées que nous tenons souvent des livres, de l'éducation, de l'héritage de longs siècles de haute civilisation!

Mais, d'autre part, et précisément parce qu'avant tout il est vrai, Mistral n'est pas moins éloigné de ces autres écrivains bourgeois et citadins qui, sous prétexte de vérité, de réalisme, ont élaboré dans le silence de leur *studio* une peinture de paysan délibérément poussée au noir, chargée des travers, des vices les plus ridicules, les plus odieux, les plus répugnants! Le paysan qu'ils ont prétendu représenter au naturel n'est qu'une sorte d'anthropoïde plus voisin de la bête que de l'homme civilisé. Tel est, trop souvent, le paysan de Flaubert et de Maupassant, tel est le paysan de Zola!

Le paysan provençal, tel qu'il nous l'évoque, est le portrait à peine idéalisé d'un type que le poète a vu dans sa jeunesse réalisé à d'innombrables exemplaires. C'est bien ainsi qu'il était avant d'avoir subi les influences perturbatrices de notre époque unitaire, plus agissantes peut-être, plus complètement nocives chez des populations à l'esprit plus délié et plus mobile qu'ailleurs, à la sensibilité plus affinée et plus réceptive. Sans doute en existe-t-il encore, et malgré tout, quelques représentants isolés.

Il nous apparaît, dans l'œuvre mistralienne, ardemment attaché à la terre, à son dur et noble métier.

Le père du poète, à ses derniers instants, s'enquérât du temps qu'il faisait pour la culture et, comme son fils lui disait qu'il pleuvait, répondait: — Le temps est bon pour les semailles! Ce furent ses dernières paroles. Le moissonneur de l'émouvant poème des *Iles d'Or*, victime de son travail, meurt résigné et presque heureux. Le cultivateur apporte à son métier, qui est pour lui une sorte de sacerdoce, une science empirique faite de l'héritage de cent générations, sans cesse enrichie d'observations de tous les instants, une science qui en remonterait peut-être beaucoup à celle des théoriciens de laboratoire et de cabinet, et surtout à celle des orateurs de comices agricoles.

Il connaît le secret des germinations futures, le rythme mystérieux des saisons et le cours des astres, les influences occultes de la lune et du soleil. Même enrichi et devenu possesseur de la terre, même devenu le chef respecté et obéi d'une grande famille de travailleurs d'une *mesnie*, comme disaient les vieux Français d'Oïl, il conserve la patiente sobriété de sa jeunesse. Parce qu'il est le premier de tous, il sera toujours le premier au travail: tel était le père de Mistral; tel est Mèstre Ramon, le père de Mireille, dont nous aurons l'occasion d'évoquer plus loin, la puissante, l'inoubliable figure:

*Ansin lou mèstre li coumando.
Dedin la sciènci noblo e grando
Que fau pèr menan'n ben, que fau pèr coumenda
Que faut pèr faire espeli, souto
La tressusour que ié degouto,
L'espigau blound i négri mouto,
De n'en saupre coume éu res poudié se vanta.*

*Sa vido èro paciento e sobro.
Es verai que sis lònquis obro,
Emé lou pes dis an l'avien un pau gibla;
Mai au tèms dis iero, à la caro
Souvènti fes di jouine miarro,
Fièr e galoi, pourtavo encaro
Sus la paumo di man dous plen sestié de blad.*

*Couneissié i' aflat de la luno,
Quouro es bouno, quouro impourtuno,
Quouro buto la sabo, et quouro l'entussis..*

(Mirèio. Cant VII.)

Dans son domaine et parmi ces travailleurs qu'il dirige de toute son expérience, de toute la force impérieuse de son exemple, Maître Ramon apparaît tel qu'un Roi:

*Ansin anavo
Lou tenemen que semenavo
Mèste Ramoun, e que menavo,
Ufanous, coumo un rèi dins soun governamen.*

(Mirèio. Cant VII.)

Comme ces vers expriment splendidement la noblesse de la terre et de l'homme de la terre! La noblesse du travailleur dont une longue vie de labeur a fait un chef! Le paysan provençal a conscience de cette noblesse. Il la porte en lui. Il est *Gau-rouman e gentilome*. Ainsi que ses pareils de bien d'autres régions de notre Midi, de ce Midi qui, des garrigues de Provence aux vallons du pays Basque, a si peu connu la véritable féodalité; il n'a rien des façons serviles, de l'allure sournoisement cauteleuse de certains paysans du Nord, dressés à plier l'échine par des siècles de servitude. Cette fierté, cette noble indépendance éclate aussi vive, aussi entière chez des humbles, des déshérités, chez Ambroi, le pauvre vannier, chez son fils Vincent, que chez le riche berger Alari, que chez Véran le propriétaire de cavales que chez Maître Ramon lui-même.

Dans l'admirable dialogue des deux vieillards, le maître du Mas repousse avec une hautaine dureté la requête de l'humble *paniéraire* qui s'enhardit jusqu'à lui demander pour son fils la main de Mireille. Mestre Ambroi lui répond respectueusement certes, mais avec la liberté d'un chef homérique discutant avec le roi des rois, Agamemnon, sous les murs de Troie. Son front ne ploie pas sous le dédain orgueilleux qui prétend l'écraser. Mais le vieillard se lève, prend son manteau et son bâton, et, pour toute réponse aux dures invectives, lance cet adieu sombrement prophétique:

*E l'autre vièi, s'aussant de taulo,
Prenguè sa jargo emé sa gaulo
E n'apoundè que dous paraulo:
A Diéu-sias! Quauque jour, noun fugué regretous!*

(Mirèio. Cant VII.)

Cette fois, la majesté de Maître Ramon est vaincue par la grandeur d'âme du pauvre! Cette dignité, cette indépendance n'est point révolte ou indiscipline. L'esprit révolutionnaire et anarchique, la défiance, la haine envieuse à l'égard des maîtres et des riches qui, déjà en ce temps-là agitaient les ouvriers des grandes villes et les débardeurs des ports, dont les rancunes trouvaient leur Homère et leur Pindare chez un Victor Gély, chanteur truculent des *fenat*, de *Rivonovo*, n'avaient point encore pénétré dans les campagnes de Provence.

Le maître est respecté et obéi, d'une obéissance affectueuse et librement consentie, obéi comme un père plutôt que comme un chef.

On participe à ses joies, on souffre, on pleure de ses inquiétudes et de ses deuils. Nous avons vu comme l'effervescence joyeuse de la besogne quotidienne cesse brusquement, comment chacun, laissant travail et outil, vole à son appel quand l'ombre du malheur passe sur le *Mas di Falabrego*.

Ce paysan provençal ne serait pas le fils du plus ensoleillé, du plus chaud des Midis s'il n'aimait pas avec passion les danses des jours de *voto*, les joyeuses assemblées, les longues veillées où l'on chante de vieilles chansons, où l'on conte intarissablement de bonnes histoires, où l'on *galèje* à perdre haleine, où les vieux narrent avec force exagérations les exploits de leur jeunesse tandis que les garçons courtisent les *chatouno* dans les coins sombres. Sobre comme les ancêtres hellènes, ne dînant quelquefois que de quelques olives, d'anchois et de pain frotté d'ail, il ne se laisse presque jamais aller à l'ivresse dégradante, plaie de certaines campagnes du - Nord, mais il sait lamper à l'occasion un bon verre de Château-Neuf ou de Tavel, et s'assied joyeusement aux bons repas des jours de fête.

Tout n'est pas certes idyllique ni édifiant dans cette vie rurale. Moins tyrannique qu'ailleurs, l'âpre passion du gain, l'amour et l'orgueil de l'argent égarent parfois les meilleurs.

Ils inspirent à Maître Ramon son fatal refus. Et puis dans ce pays du grand soleil et du grand vent, le sang est chaud et les cervelles sont promptes. Les passions, les tempêtes des sens, s'y déchaînent parfois avec une violence sauvage et précipitent de rapides, de sombres tragédies: le dépit et la haine font du gardian Ourrias un criminel. En dehors de cet épisode, Mistral, l'Olympien, l'Apollinien, a peu montré ce côté trouble de l'âme provençale qui a inspiré, par contre, le drame poignant et si humain d'Alphonse Daudet: *L'Arlésienne*, et aussi l'admirable théâtre d'Aubanel: *Lou Pan dóu Pécat*, *Lou Raubatori*, *Lou Pastre*, où la brutalité des instincts trouve son expression la plus dramatiquement réaliste.

De telles crises sont heureusement exceptionnelles. D'ordinaire, la véhémence de la passion se calme vite comme les orages de la Méditerranée. Nous ne sommes pas dans le rude et fanatique Languedoc, ni dans la batailleuse Gascogne, encore moins dans la Corse vindicative, malgré sa proximité. Les rapports sociaux sont, en général, empreints d'une affabilité souriante, d'une cordialité fraternelle un peu loquace, qui rapproche les conditions et les classes, d'une tendance à la sympathie générale, à l'entraide entre voisins, à l'oubli facile des injures.

Tout cela contraste avec l'âpre et surnoise méfiance, avec l'égoïsme féroce recuit et calculateur, la dureté parfois sauvage qui font trop souvent la loi chez les masses rurales de notre pays. On fraternise joyeusement au jeu de boule, sur la place publique, au café, comme dans les palestres ou sur l'agora d'une cité d'Ionie.

Il règne dans ces gros villages méditerranéens qui semblent de véritables villes, un esprit de solidarité, de sociabilité, une véritable *urbanité* au sens littéral du mot, profondément étrangers à ces paysans qui, sous d'autres cieux, vivent confinés dans la solitude de fermes ou de hameaux perdus sous la brume au milieu de l'immensité des plaines fangeuses: *Les campagnes hallucinées* de Verhaëren . Et avec cela, une sorte de bohème joyeuse, une aimable insouciance fille du bon soleil et aussi, peut-être, d'un certain fatalisme:

... *Respoundiè: — Quand finissèn,
Naùtri, mourèn en risèn,
Car sian raço d'innoucènt!*

(Lis Oulivado. La Risouletto.)

Certes, le Provençal a la langue prompte, et son vieux langage, fertile en jurons et expressions truculentes, brave souvent l'honnêteté comme son père le latin. L'homme du Nord trouve un prétexte d'inépuisables et faciles railleries dans cet *assent* qui n'est que le vieil accent des contrées méditerranéennes, celui qui retentissait au siège de Troie et sous la cabane de Romulus. Mais notre paysan possède une aisance de manières, une distinction naturelle, une élégance d'allure et de geste qui le différencient profondément de celui d'autres régions. Cette finesse se manifeste même chez les plus humbles. Vincent, le petit vannier, sous ses haillons et dans sa bohème, demeure digne en tous points de la belle et riche héritière du Mas qui porte une croix d'or sur sa chapelle de fine dentelle.

Au temps où écrivait Mistral, le paysan de Provence était profondément religieux. Certes, il ne fallait peut-être pas lui demander une religion d'ascète ou d'intellectuel, pas plus celle des Exercices de Loyola que celle de Port-Royal. On ne peut non plus s'attendre à trouver chez lui le mysticisme un peu sombre du Breton.

Cette religion, accompagnée parfois de superstitions, d'idées et de pratiques remontant à l'ancien paganisme mais parfaitement assimilées par le christianisme était franche et sincère.

Elle savait parfois s'armer pour défendre ses croyances; Alphonse Daudet a trop raillé dans son *Port-Tarascon* le siège de l'Abbaye de Frigolet où les campagnards des plaines de Saint-Rémy, de Maillane, de Graveson, la Vendée provençale, vinrent s'enfermer pour défendre leurs *Pères blancs* .

En vrais fils des Latins fervents du *Genius loci*, les paysans de la Provence avaient une dévotion profonde pour les vieux saints de leur pays, familiers, indulgents et secourables à la pauvre humanité: Saint Jean le Moissonneur, Saint Trophime, Saint Gent, Saint Siffrein, et surtout les trois Saintes Maries. Ils l'avaient plus vive encore pour la Vierge, la bonne Mère. Les foules enthousiastes et bruyantes emplissaient aux jours consacrés les lieux de pèlerinage: les Saintes-Maries, la Sainte-Baume, Notre-Dame de la Garde. Partout les chapelles votives, les Montjoies ont remplacé les sanctuaires rustiques des dieux indigènes. Ces convictions religieuses, Mistral les a mises en scène, les a exprimées dans toute leur noble simplicité, dans toute leur si humaine et si profonde catholicité. Nous le verrons au dernier chapitre de cet ouvrage. Qu'il nous suffise de dire ici que si les offices étaient d'ordinaire un peu négligés, l'église se remplissait pour les grandes fêtes: Pâques, la Pentecôte, fête d'azur et de soleil, la Saint-Jean où les feux solsticiaux s'allumaient sur toutes les collines, l'Assomption de la Vierge, la Toussaint et la Fête des trépassés. La plus grande fête, la fête familiale et poétique par excellence, était la Noël: *Calendo*. Ce n'est pas pour rien que Mistral a donné à son héros mystique de la Provence le nom de *Calendau* (Noël en français). Alors, dans tous les foyers, les enfants disposaient, avec la collaboration des parents, la crèche de Noël accompagnée de son peuple de santons en plâtre, peints de vives couleurs, représentant tous les types populaires de la Provence. On jouait dans les villages la *Pastorale de Noël*. Dans certains endroits, aux Baux par exemple, la messe de minuit, accompagnée par les vieux chants que rythmaient le fifre et le tambourin, s'ornait de toutes sortes de rites pittoresques et ingénus. Mais, au retour de la messe, se déroulait dans la nuit de Noël le rite si émouvant de la bénédiction de la bûche par l'aïeul redevenu pour une fois prêtre du foyer comme aux anciens âges, le rite et la tradition les plus vénérables puisque, plongeant leurs racines au passé le plus lointain du paganisme, ils fleurissaient dans la plus pure lumière de la foi nouvelle.

Ah! Calèndo, Calèndo, ounte èi ta douço pas?...

... E dins sa joio lou bou rèire

Aubouro en l'èr lou got de vèire

O fiò, dis, fiò sacra, fai qu'aguen de bèu tem!

E que ma fedo bèn agnelle,

E que ma trueio bèn poucelle,

E que ma vaco bèn vedelle,

Que mi chato e mi noro enfanton tóuti ben!

Cacho fiò, bouto fiò! tout d'uno

Prenènt lou trounc dins si man bruno,

Dins lou vaste fougau lou jiten tout entié.

Veirias alor fougasso à l'òli,

E cacaluso dins l'aiòli,

Turto dins aquéu béu regòli,

Vin cue, nougat d'amelo e frucho dóu plantié.

*D'uno vertu divinarello,
Veiras lusi li trés candèlo:
Veiras d'Esperitou giscla dou fiò ramu.
Dou mou veirias penja la branco
Vers aquéu que sera de manco;
Veiras la napo resta blanco
Souto un carboun ardént, e li cat resta mut!*

(Mirèio. Notes du chant VII, p. 281.) (7)

Mistral a magnifiquement chanté la noblesse du travail des champs nourriciers des sociétés humaines Il nous a fait voir dans l'idée terrienne un des principes fondamentaux de l'idée de patrie et dans le paysan le plus ferme soutien de la nation. Il nous montre aussi dans l'artisan, dans l'homme du métier une autre force primordiale de la nationalité provençale et de la grande nation. Cela peut sembler étrange à cette heure où rien ne paraît plus antinomique avec l'idée de patrie terrienne que les masses ouvrières toujours nomades, errantes de chantier en chantier, de ville en ville, déracinées du reste par leurs mauvais bergers de tous les principes moraux qui les rattacheraient à une nation, à une société organisée. Mais c'est là un état de choses transitoire, pathologique, anarchique, dû à des phénomènes révolutionnaires, à une marche inégale du progrès matériel et du progrès social. De vieux cadres ont été brisés, de nouvelles disciplines s'ébauchent confusément au milieu d'un chaos.

Pendant des siècles, le *Métier* a constitué une véritable noblesse, une chevalerie populaire. Les corporations, où maîtres et ouvriers étaient fraternellement unis sous l'égide de la religion, formaient une des pièces maîtresses de l'armature sociale. De ces *jurandes* d'artisans, de ces *guildes* de marchands sont sorties en plein Moyen Age ces libertés communales si florissantes, si vivantes en terre d'Occitanie!

Mistral a fait de Calendal, non seulement le héros de la Provence, mais un héros du travail. Si Mireille est le poème de la Provence agricole, Calendal est celui de la Provence des marins et des pêcheurs. La Provence n'est-elle pas, avec la Bretagne, la province de France où la vie maritime est la plus intense? Avec la profession agricole, le métier par excellence de la vieille Provence était celui de pêcheur. Calendal est un petit pêcheur de Cassis, un simple *pescaïre d'anchoïo*. Il est orgueilleux de sa ville natale et fier par dessus tout de son humble, de sa périlleuse profession:

*Siéu de Cassis, vilo marino
E clau de Franço...*

*En fâci de la mar lusènto.
Davant sis iue toujours presènto,
De la mar, aqui dintre, un pichot pople viéu,
Sèmpre galoi de si bounaço,*

*Esmougu sempre à si menaço,
E, quand s'eirisso blanquinasso,
Luchant gaiardament, à la gàrdi de Diéu.*

*Vourriéu que veguessias quand parton
Li Cassiden! Coume s'esvarton
Li darriéri calau de la journado, cènt
Dous cènt barquet o barqueirolo,
Talo qu'un fum de pesqueirolo
Que de la ribo alin s'envolo,
Alargon, amudi, plan plan, sus li risènt.*

(Calendau. Cant III.)

Son père est prud'homme des pêcheurs de Cassis. Nous verrons au chapitre suivant la fierté que lui inspire cette dignité corporative où l'a élevé la confiance de ses camarades pêcheurs. Les conseils qu'il donne à son fils nous montreront la noblesse morale de ces travailleurs du temps passé.

Calendal fait devant Séveran et sa triste compagnie une peinture prestigieuse des risques et des beautés de sa dure profession que lui et ses pareils aiment avec une passion d'amants! Il décrit le départ des pêcheurs, les longues nuits d'attente sur les flots baignés de lune ou constellés de reflets d'étoiles, la vie confuse et formidable de ce monde silencieux qui grouille au fond des abîmes marins, la poursuite des bancs d'anchois pailletés d'argent au grand soleil! Descriptions animées, illuminées d'une vie singulière et frémissante!

*Basto! sus l'oundo que boundello
La niue jito un bourgin d'estello
Per vèire lou trelus d'aquéu divin palais,
Alor eigrefant l'augo grèvo,
Lou pèis, raço innoumbrable trèvo
Entre li pouncho; alor se lèvo,
Di founsour de la mar, de moustre de tout biais.*

*Mai li patroun au founs de barco
E dins li ple dou sauto en barco,
Li patroun pescadou, sus lou tèume acouida.
Coumo li rèi d'un tal empèri,
Abimo d'aigo et de mistèri,
Ténon d'à ment lou treboulèri
Que souto éli se móu e vihon sèns muta.*

(Calendau. Cant III.)

Calendal croit conquérir Esterelle par la richesse, par des présents merveilleux. Pour obtenir la fortune, il veut capturer une bande de thons dont tout annonce les approches. Il faut construire une *madrague* .

La pêche du superbe poisson azur et argent sera un de ses plus pittoresques exploits. Son évocation fournit au poète l'occasion d'un chant prestigieux d'épopée naturaliste, d'un hymne somptueux à la vie universelle, à cette vie qui pullule dans ces gouffres azurés d'où jaillit Vénus Aphrodite!

Li toun, mascle e femèu calignon...

*Van au bonur, van à la noço:
Quento prèisso! Que flamo! En foço
I espelis sus lou cors, dins l'amourouso umour
De bèlli taco vermeialo.
Un belaguié: cherpo reialo,
Lieurèio d'or raubo nouvialo
Que desten e s'amosso emé li fiò d'amour.*

*Pesco valènto e magnifico!
L'un fichouirejo, e l'autre fico
Dins l'esquino di toun lou foume, dard alu
Que volo au bout d'uno courdeto:
Trepoun dins sa grasso bardeto,
Lou pèis cabusso e dis oundeto
Pèr un draïdu de sang raïo lou mirau blu.*

*Plan e cafi, mouto lou corpo,
Mouto, esclatant coumo uno gorbo
Ounto l'or e l'argènt à bèl èime, e l'azur,
E lou roubin e l'esmeraudo,
Bouion, espouscant si brihaudo.*

(Calendau. Cant V)

Ainsi Mistral a su immortaliser par la plus flamboyante poésie cette pêche superbe, sanglante et dramatique, la plus noble, la plus belle pêche de nos mers latines!

S'il y a dans *Calendal* un poème de la vie maritime; le *Poème du Rhône* est l'épopée de la batellerie rhodanienne. Il y a certes bien d'autres choses dans cette œuvre un peu mystérieuse, un peu étrange. S'il y a des symboles dont le sens ésotérique nous retiendra, nous trouvons là aussi une magnifique glorification du travail et de sa noblesse.

Les bateliers du vieux Rhône, les rudes gars de Condrieu exercent leur dur métier comme un véritable sacerdoce sous la protection du bon Saint Nicolas qui préside à l'arcade géante du Pont-Saint-Esprit. Leurs robustes compagnes, leurs familles fortes et saines sont légendaires de la Croix-Rousse à la Camargue.

*Van parti de Lioun à la primo aubo
Li veiturin que règnon sus lou Rose,
Es uno raço d'ome caloussudo,
Galoio e bravo li Coundriéulen. Sèmpre
Planta sus le radèu e le sapino,
L'uscle dou jour e lou rebat de l'aigo
Li dauron lour carage coume un brounze,
Mai d'aquéu temps encaro mai vous dise,
Li vesias d'oumenas a barbo espesso,
Grand, courpourènt, clapu tau que de chaine
Boulegant un saumié coumo uno busco...*

*De long dou flume èro uno bramadisso
Que d'auro en auro entendias de countùni
— Pro vers la baisso, hòu! reiaumo! empèri!
Amount la pro! daut! fa tira la maio.*

(Lou Pouèmo dóu Rose. Cant I-I.)

*Ero Coundriéu soun nis, ounte s'amodon
De noste vènt terrau li proumie boufe.
Saint Micoulau, patroun de la marino
A dins Coundriéu, soun autar, sa capello...*

(Lou Pouèmo dóu Rose. Cant I-II.)

Le patron du *Caburle*, patron Apian est une figure superbe d'énergie, de franchise, de vigueur physique et morale digne, en tous points, de Mestre Ramon et du père de Calendal le vieux prud'homme des pêcheurs de Cassis.

*Patroun Apian éu meme sus la poupo
Es au gouvèr que douno l'endrechièro.
A de long péu en cadeneto griso
Que sus li tempe entrana ié retoumbon
Emé dous grand tourtis d'or que ié pènjon
A sis auriho. Es aut de fourcaduro
E de sis iue lusent sus chaco barco,
Dou tèms que vèi se tout marche dins l'ordre,*

*De l'uno à l'autro, estacado à la filo,
Pèr la calaumo unenco e loungarudo,
Es escatant dins lou gourgouè de l'aigo,
Tóuti li barco à-de-rèng s'entrahinon.*

(Lou Pouèmo dou Rose. Cant I-VIII.)

Fermement attaché à sa foi ancestrale, il donne à ses hommes le signal de la prière.

*A dounc patroun Apian em'un grand signe
De crous, à z'auto voues, qu'ausisson tóuti,
Lou capèu a la man, éu entameno
La prègo dóu matin: — O noste paire
Que siés au cèu, toun noum se santifique!*

(Lou Pouèmo dou Rose. Cant I-IX.)

Comme ils l'aiment leur vieux Rhône et son antique batellerie! Comme ils connaissent les moindres remous du fleuve; comme ils savent éviter les tourbillons les plus perfides, les bancs de sable et les bas-fonds les plus traîtres! Comme ils savent, appuyés sur leur longue barre, sonder le flot glauque et rapide! C'est que le Rhône, tout comme la mer, est parfois tyrannique et meurtrier. Combien de camarades ont disparu dans les gouffres, combien de bateaux, frères de *Caburle*, se sont brisés sur les piles des ponts! Mais quelles beuveries, quelle franche et saine gaîté quand ils oublient leurs périls et leurs peines aux escales joyeuses d'Avignon ou de la Foire de Beaucaire! Quelles craintes, quelles vagues tristesses lorsque les allusions prophétiques de l'Anglore au mystérieux génie du fleuve, au bas-relief fatidique de la fontaine de Tourne où est inscrit le destin du Rhône et de ses bateliers, leur donnent dans une obscure intuition le frisson de la catastrophe prochaine!

Quelle colère, quel désespoir farouche quand le monstre de fer créé par la science moderne vient anéantir avec le *Caburle* disparu dans un naufrage symbolique, cette batellerie du Rhône, but et passion unique de leur vie!

Mais, après ce court désespoir, quelle virile résolution de continuer quand même chez ces vaillants!

Il nous faudra encore revenir à Calendal pour retrouver, en conclusion de tout ceci, l'hymne le plus splendide à la noblesse du travail et à la dignité du métier, les strophes qui expriment sur ce sujet une des pensées les plus profondes du poète.

Calendal rencontre dans la forêt de Sainte-Baume deux troupes de *Compagnons du devoir* faisant leur tour de France, appartenant aux deux factions rivales des enfants de *Maître Jacques* et des enfants du *Père Soubise*, en lutte depuis les temps de la construction du Temple de Salomon, origine mystique du compagnonnage.

Les deux troupes sont engagées dans une lutte affreuse et fratricide. Déjà des morts et des blessés jonchent le sol. Calendal impose son arbitrage. Après avoir écouté les raisons des deux partis, il adresse aux compagnons un discours admirable où il évoque la beauté de leur union première, la grandeur de la mission des travailleurs en ce monde, de leur rôle de constructeurs des cités, des pionniers de la civilisation, grandeur et noblesse qu'ils retrouveront en renouant les liens de l'antique fraternité.

*Oubrié, fustié, massoun et fabre,
Enarquiha oume de gabre!
Vaqui lou bastimen oun lou rèi Salamoun
Vouguè vous jougne à la manobro,
Touti d'acord, mèstre et manobro,
Cadun paga segound soun obro...
Qu'èro bèu! E tamben avès fa mar e mount!*

*Qu'ero bèu, enfant de lumiero,
Quand dins li cor l'union proumiero
Encaro nourrissié lou vivènt cremadou!
Li conquistaire, rèi destrussi
E chivau fèr d'Apoucalùssi,
Passavon, sour coume d'esclùssi,
Embrenigant lou pople, aproufoundissènt tout...*

*Vautre venias: tourna mai jouino,
Li vilo sourtien de si rouino,
Libro noun, es vrai, ni piéucello noun plus,
Mai femo facho, mai matrouno,
De bàrri nòu pourtant oburouno,
E dins soun sen, dins si androuno
De l'Empèri rouman reçauvènt lou trelus...*

*O Coumpagnoun! que meravaho
De vòsti man noun èro fiho,
Quand l'amour e la fe vous tenien lou calèu!
Alor en l'èr la pèiro drudo,
Coumo uno séuvo brancarudo,
Anavo ardent e loungarudo,
Espandi flour e flamo i clarta dóu soulèu!*

*Ansin la nau de Sant Trefume
(Que longo-mai l'encèns parfume!)
Amount se bandiguè, Cenacle espritau
Di primat d'Arle e di council;*

*Ansin la glèiso de Sant Gile,
Emé li Sant de l'Evangile,
Que vihon aplanta souto li tres pourtau...*

*Erias li Franc Massoun! La tiblo
Aplanarello, irresistiblo,
Coumo un lume de niue brihavo, e deveniè
Simbole; aussavo, clandestino,
Di frai Templié de Palestino
Li castelar; e, de routino,
Peréu disien ti gènt: — Mestié vau barounié!*

(Calendau. Cant VIII.)

Et de cet éloge splendide de la dignité, de la splendeur du travail, Calendal s'élèvera à la conception d'un idéal sublime de paix, de concorde et de justice sous le signe duquel se renouera la fraternité des compagnons.

Ainsi Mistral nous montre dans le travail des champs et le travail sous toutes ses formes, avec l'attachement au sol natal des bases indestructibles de la Patrie. La fière et grande leçon qu'il nous donne à ce propos est plus nécessaire que jamais à une époque où la centralisation, les doctrines, les forces de déracinement dans tous les domaines tendent à inspirer un dégoût universel de la vie des champs, à accélérer le dépeuplement de nos villages, l'exode des masses rurales vers les cités de plaisir, de fièvre et de misère, vers les villes tentaculaires et dévorantes, l'exode de ces masses aveuglées qui vont grossir l'armée des déclassés, des miséreux, des sans-patrie, tandis que l'encombrement des carrières dites libérales crée le plus grave des déséquilibres sociaux. Elle est plus nécessaire que jamais à une époque où des maîtres de la jeunesse ont osé dire à de jeunes enfants: — Si tu ne travailles pas, tu seras laboureur comme ton père!

La noble et forte doctrine qui intègre profondément le travailleur dans la Patrie, qui en fait avec le paysan le plus ferme soutien, s'impose à l'heure où l'ouvrier, unité amorphe dans la foule nomade des grandes usines, semble *l'heimathlos* par excellence. Tels l'ont fait, comme nous le constatons plus haut, la marche inharmonique et inégale du progrès matériel et du progrès moral et social, les fausses philosophies individualistes qui ont brisé les cadres sociaux, famille, métier, province, pour laisser l'individu nu et désarmé devant le capital tyrannique et l'Etat Léviathan! Nous ne maudissons pas avec certains la machine et le progrès scientifique qui sont appelés à soulager la peine des hommes.

Mais il s'agit d'adapter à des modalités nouvelles dans le travail des champs et celui de l'atelier, les principes éternels que Mistral proclame. Il serait puéril de proposer comme remède du malaise social des temps modernes un impossible retour aux procédés des temps primitifs, à la culture à la bêche, à la lente besogne de l'artisan oriental ciselant son plat de cuivre au fond du souk ombreux en marmonnant de monotones psalmodies coraniques.

On ne fait pas remonter le cours d'un torrent vers sa source, mais on peut le canaliser, le capter, l'utiliser, de dévastateur le rendre fécondant ou générateur de force et de lumière. On peut prévoir le moment où, après la douloureuse gestation des temps présents, l'homme et la société auront retrouvé la santé, l'équilibre, le mieux-être dans l'harmonie de l'outillage moderne avec les idées directrices de l'Ordre éternel. Le progrès dans l'individu, la Patrie et la société reposera de nouveau sur l'entente du travailleur des champs, du travailleur de l'usine et du travailleur de l'esprit.

Nous allons voir dans le chapitre qui suit comment Mistral, apôtre de la tradition, nous conduit vers le chemin du vrai progrès et nous enseignera à l'organiser.

La cité

Autorité et tradition - Progrès et liberté

Siegués umble emé l'umblé e mai fièr que lou fièr.

(Frédéric MISTRAL: Calendau. Cant IV.)

Ounour a nòstis àvi tant sàvi! tant sàvi!

(Lis Oulivado. La Cansoun dis Avi.)

*Dóu passat la remembranço
E la fe dins l'an gue vèn!*

(Lis Isclo d'Or. La Coupo.)

Aux victimes de l'anarchie, du désordre intellectuel, moral et social, Mistral montre une terre ferme, un point fixe, un havre de salut, Mistral est ancré. C'est l'attachement profond à la terre natale, à la patrie régionale qui prolonge notre individualité dans un passé immense et s'élargit en un patriotisme national profond et rationnel parce qu'à base terrienne.

Les exemples de nos ancêtres, la volonté de nos morts, les dogmes que nous dicte notre terre seront pour notre volonté des raisons d'agir, des soutiens inébranlables. Ce patriotisme implique donc une autorité, celle de nos morts; une tradition, celle de leurs idées et de leurs exemples. Mistral, maître du patriotisme, sera donc le Maître de l'autorité et de la tradition.

Tout d'abord, l'autorité dans la famille, base de toute autorité dans la société. Le Maître n'avait qu'à regarder dans les souvenirs de son enfance et de son éducation. Dans sa première préface des *Iles d'Or*, dans ses *Memòri e raconte*, il a tracé un magnifique portrait de son père François Mistral, véritable patriarche des temps antiques, gouvernant d'une main forte mais bienfaisante, sa femme, ses enfants, ses serviteurs, présidant, le soir, la prière de tous en véritable prêtre du foyer.

La mort de son père fut, pour le jeune Mistral, un deuil profond qui a son écho dans ce vers de *Mireille* :

Coume au Mas, coume au tèms de moun paire. Ai! Ai! Ai!

Ce portrait de François Mistral, il l'a repris sous une forme épique en campant dans ce poème la haute et saisissante figure de Mestre Ramoun, patriarche, prêtre et roi du *Mas di Falabrego*, comme le père du poète au Mas du Juge.

Dans les strophes du dramatique dialogue de Mestre Ramoun avec Mèstre Ambroi, le père de Vincent, au chant VII de *Mireille*, le majestueux vieillard définit lui-même, en termes magnifiques, l'autorité paternelle comme il la comprenait, comme la comprenait le père de Mistral:

*Li famiho tambèn,
Li vesien forto, unido, sano,
E resistènto a la chavano,
Coume un brancage de platano!
Avien proun si garrouio, acoto lou sabèn.*

*Mai quand lou vèspre de Celèndo
Souto soun estelado tèndo,
Acampavo lou rèire e sa generacioun,
Devans la taulo benesido,
Davans la taulo ounte presido,
Lou rèire de sa man frouncido,
Negavo tout acò dins sa benedicioun!*

(Mirèio. Cant VII.)

Calendal narre sa vie, ses aventures, son amour pour Estérelle devant le Comte Séveran et toute sa bande. Ses premiers mots sont pour honorer son père, un autre patriarche, et ses prédécesseurs dans la vie. Nous trouvons ici un autre admirable tableau de la vie de famille dans la vieille Provence:

*Dóu Vaquiériéiu quand li rounflado
Bourroulon pièi l'oundo salado,
Que subre lou dougan retira, li barquet*

*Se desglesisson, que rèn aurre
Noun rèsto faire qu'a s'enclaire,
D'aqui-que lou bèu tems s'enaure,
Jouine e vièi, à l'entour dóu fougau beluguet,
Tenian la vihado...*

*Entremitan de sa linèio,
Au caire de la cheminèio,
Moun paire, d'enterin, campa dins l'archibanc,
Piousamen durbié li fueio
D'un libre antique; De la plueio,
Dis, la leituro desanueio,
Legissen! Em' acò boufavo lou riban...*

(Calendau. Cant IV.)

Dans un épisode saisissant du même poème, surgit, aux noces de Séveran avec la malheureuse Estérelle, l'apparition dramatique du vieux paysan que stigmatise à la face de ses compagnons de brigandage son mauvais fils:

*Auras bèu courre, miserable!
Disié lou paire venerable,
La venjanço de Diéu quauque jour t'aura proun!*

(Calendau. Cant II.)

Cette famille antique, régie par une autorité patriarcale, ferme, prévoyante mais non tyrannique, par une autorité bienfaitrice et constructrice, sera pour Mistral le modèle de la Cité. Ici se pose la question de ses opinions et de ses tendances politiques. Elle est trop complexe pour être discutée ici. D'autres l'ont fait et sont arrivés à des conclusions très divergentes. Ce qui nous importe surtout, ce sont les idées du poète sur l'autorité et l'ordre dans l'Etat.

Qu'il ait été comme l'ont affirmé beaucoup de ses disciples et de ses amis, un blanc de Provence, un monarchiste fidèle aux traditions légitimistes du pays de Saint-Rémy, dans tous les cas un monarchiste singulièrement indépendant qui ne s'est laissé embrigader pas plus à droite qu'à gauche, qu'il ait gardé toute sa vie des sympathies plus ou moins avouées pour les idées libérales et républicaines qui avaient séduit sa première jeunesse en 1848; qu'il ait eu, ce qui est plus certain, pour objectif suprême les libertés provinciales et linguistiques, le fédéralisme organisateur, et qu'il ait jugé les divers régimes en fonction de ce qu'ils avaient de compatible avec cet idéal, un fait demeure: il a eu horreur de tout ce qui détruit, de tout ce qui divise les hommes, les sociétés, les états.

Il a détesté également l'anarchie et le jacobinisme niveleur auquel elle conduit inmanquablement, les ambitions mesquines, l'égalitarisme stupide, les querelles de la vaine politiccaille. Il abhorre l'insurrection du sens propre aussi bien que la tyrannie, que ce soit celle d'un homme ou d'une classe. Il serait facile de multiplier les citations cueillies dans toute l'œuvre du poète.

Dans la jolie chanson des *Iles d'Or*, *Li bon Prouvençau*, le Maître semble exprimer sa vraie pensée sous une forme familière et plaisante. La résurrection de la Provence et de sa langue passe avant toutes les contingences de la politique. Peu importent les querelles de parti, de classe ou de coterie: *Unum est necesarium* :

*Boufo au siècle mouate sian,
Uno auro superbo
Que vòu faire rèn qu'un tian
De touto lis erbo:
Nàutri li bon Prouvençau,
Aparan lou vièi casau
Ounte fan l'aletto
Nòsti dindouletto...*

*Aro quau vanto Boustoun
Quau la Macedòni;
Aquéu bramo per Catoun,
Aquéu per Antòni:
Nàutri, li bon Prouvençau,
Au sufrage universau
Voutaren pèr l'òli
E faren l'aiòli.*

*L'un a pòu di Clericau
Mai que de la Prùssi;
L'autre cren li Radicau
Ben mai que li Rùssi;
Nàutri, li bon Prouvençau,
Couchen aquéli mouissau,
E souto la triho
Canten la patriò!*

(Li Isclo d'Or. Li Cansoun. — Li bon Prouvençau.)

Au chant VII du poème de Nerte, en décrivant le fantastique château de Laurade, le palais des Sept péchés capitaux, édifié dans une nuit par le souffle du démon, le poète symbolise le péché d'orgueil et le péché d'envie par une saisissante évocation des doctrines et des violences révolutionnaires de tous les temps, du nôtre surtout.

Dans ces vers prophétiques comme tant d'autres vers du Maître, il nous semble voir surgir une vision anticipée de notre siècle de fer avec ces vagues d'anarchie et ses gouvernements sans Dieu.

Dans chacune des sept salles du château règne un des péchés capitaux. L'Orgueil règne dans la première. Un troubadour y chante la gloire de Rodrigue de Luna, l'inquiétant neveu du pape Benoît, et aussi bien d'autres choses:

*Canto li pople desmama
Que s'auson peralin brama;
Canto l'umanita futuro
Que mestressejo la naturo
E davans l'ome soubeiran
Diéu a cha pas se retiran.*

Les conséquences de cet orgueil sacrilège se déchaînent dans la salle de l'Envie.

*Dins la secoundo i'a l'Envejo,
Aqui la politico vejo,
Aqui li cabalaire ardènt
Ourle e fan crussi li dènt:
Dins ti palais, eterno Roumo,
En soulevant touto la brumo,
Veiren jamai Catilina
L'entorcho en man se permèna?
Oh! que chalun se tout crebavo!
Se d'aboussoun lou ciéu toumbavo!
Viro l'infèr! Vivo Satan!
Vivo lou grand Leviatan!*

(Nerto. Cant VII.)

Toute l'œuvre mistralienne est un hymne à l'ordre souverain, à l'autorité protectrice et génératrice de l'ordre, de l'ordre voulu par le Créateur, de l'ordre que l'homme ne peut troubler sans se vouer aux ultimes déchéances et à la mort.

Mistral est le poète de l'ordre et de l'autorité parce qu'il est le poète de la vie.

L'autorité, pour mériter son nom, pour justifier son étymologie: *Auctoritas de augere*; (augmenter, ce qui augmente, ce qui enrichit) doit s'exercer en faveur de l'ordre et suivant l'ordre. C'est dire que le Maître condamne toutes les tyrannies, tous les abus et toutes les déviations de l'autorité qui répudient le droit et ne se réclament que de la force, de l'arbitraire. Ce sont là, tout comme l'anarchie, des formes du désordre. Elles ne peuvent engendrer que la mort. C'est à ce titre qu'il réprovoque les violences et les massacres de Simon de Montfort. C'est à ce titre qu'il condamne une centralisation tyrannique, destructive de tous les pouvoirs intermédiaires.

La doctrine mistralienne affirme la nécessité de toute une hiérarchie d'autorités secondaires et autonomes, entre celle du père de famille, prototype de toutes les autres, et le pouvoir souverain.

Les moindres de ces fonctions sociales ont leur noblesse. Le père de Calendal, que les gens de Cassis ont élu prud'homme des pêcheurs, est justement fier de l'autorité sociale que lui confère ce poste modeste. Il s'enorgueillit comme du plus beau titre de noblesse de ce qu'un de ses aïeux ait été consul des Martigues. La récompense suprême de Calendal, après ses exploits herculéens, est d'être élu par ses concitoyens consul perpétuel de Cassis!

Dans les veillées d'hiver, son père lui expose la plus belle conception de chef et de son rôle parmi les hommes:

*Un de mi grand (davant Diéu siegue!)
Ero esta Conse dóu Martegue...
Encaro vous pourrian moustra soun capeiroun
De lano roujo: sus ma tèsto
Proun fe moun paire, i jour de fèsto,
Lou bandejant: Dins li genèsto,
Me disié: — Se cade an retournon li garroun,*

*E 'n tu peréu se pòu revèire
Moun fiéu, la glòri de toun rèire!
Dins touti li travai que toun age requièr
Obro de man o de cabesso,
Que res te passe: l'ardidesso
Porto bonur à la jouinesso...*

... Siégues umble emé l'umple e mai fièr que lou fièr.

(Calendau. Cant IV.)

Laissons ici la parole à Charles Maurras:

— Telle est la doctrine de ce bon père, dit le poète comme s'il parlait de lui-même. Mais pour qualifier une doctrine si humaine et cependant supérieure aux vaines revendications de l'individu qui passe et qui meurt, fugace foliole sur un arbre immortel, il faudrait se rendre compte qu'à force d'être nationale, c'est une doctrine royale. Ainsi pensent, ainsi disent sentir les rois. Ce poète rustique est aussi un poète aulique et curial, son auditoire naturel est formé des maîtres des hommes. Il est prédestiné à faire réfléchir ceux qui vont en tête des foules, les vaillants, les chefs du peuple. On ne peut donner une appréciation plus magistrale sur le Message de l'autorité dans l'œuvre mistralienne.

Cette autorité a sa source et son appui dans la tradition, total des expériences lentement accumulées par nos aïeux, par les innombrables générations qui nous ont précédés, qui nous ont fait ce que nous sommes, résultante d'un empirisme organisateur plus que séculaire.

Le désordre, qu'il s'appelle anarchie ou tyrannie, brise ce fil conducteur de la tradition. A l'appui de sa magnifique leçon d'autorité, le père de Calendal retrace devant son fils l'émouvante, la poétique, l'admirable fresque de tous les fastes de la Provence et de sa langue d'or. L'œuvre mistralienne tout entière n'est-elle pas l'immense et merveilleuse épopée de toutes les traditions provençales? On a dit que Dieu était le personnage principal et invisible de la tragédie d'Athalie.

De même, la Provence, avec toute sa tradition, est le personnage essentiel de tous les poèmes mistraliens. Tout le reste n'est que prétextes.

Ce culte de la tradition organisatrice et des aïeux, Mistral l'a résumé tout entier avant d'aller les rejoindre aux Alyscamps de Dieu, dans l'admirable *Cansoun dis àvi* (la chanson des aïeux), un de ces poèmes où, comme dans les chants bibliques et certaines proses religieuses du Moyen Age, chaque strophe contient un prodigieux raccourci d'idées, chaque mot est lourd de sens:

*Ounour à nòstis àvi
Tant sàvi, tant sàvi,
Ounour à nòstis àvi
Qu'avèn pas couneigu!*

Refrin.

*An viscu,
An tengu
Nosto lengo vivo;
An viscu,
An tengu
Tant coume en pouscu!*

*Soungen qu'avan courrèire
Li rèire, li rèire,
Soungen qu'avan courrèire
Per nautre an courregu.*

*S'avèn aquest terraire,
O fraire, o fraire,
S'avèn aquest terraire,
Es qu'éli l'an agu.*

*Tout ço qu'avèn de voio
Revoio, revoio,
Tout ço qu'avèn de voio
D'éli nous es vengu...*

(Lis Oulivado. La Cansoun dis Avi.)

Mistral nous prêche l'acceptation sereine et joyeuse des manières d'être, de penser et de vivre qui constituent l'imprescriptible héritage de la grande geste des aïeux. Par-là, il n'a pas prétendu toutefois nous enclore dans une morne et stérilisante immobilité.

Dans une strophe du chant de la *Coupo*, il s'écrie:

*Vuejo nous lis esperanço
E li raive dóu jouvènt,
Dóu passat la remembreço
E la fe dins l'an que vèn.*

Et dans le refrain:

*Coupo santo,
E versanto,
Vuejo a plen bord,
Vuejoàbord
Lis estrambord
E l'enavans di fort!*

(Lis Isclo d'Or. Li Cansoun. La Coupo.)

La tradition ne s'oppose pas au progrès. Elle le dirige et l'oriente suivant les normes de l'expérience séculaire. Tradition et progrès, bien loin de s'exclure, ne font que s'unir pour une courbe harmonieuse. Le progrès est une tradition en marche!

Par là le poète vient rejoindre les conclusions des philosophes de l'Ordre, des Taine, des Auguste Comte, des Le Play.

Ce que le Maillanais exclut et condamne dans des pièces telles que le *Roucas de Sisifo*, dans tant d'autres vers d'une amère éloquence, c'est le faux progrès: le progrès tel que l'ont conçu les philosophes du XVIIIe siècle et tous les penseurs révolutionnaires, le progrès qui entend faire table rase de tout le passé, de toutes les traditions. Le progrès ainsi entendu tarit ses sources et coupe ses racines. Il ressemble à ces fleurs que les gens de Byblos plantaient le matin dans le sable aux fêtes d'Adonis, et qui, le soir, penchaient tristement leurs corolles flétries par un soleil implacable. C'est aussi le progrès que l'on fait exclusivement résider dans celui des inventions mécaniques et de la vie matérielle. C'est le progrès naïvement imaginé comme une ligne ascendante continue.

Ayant ainsi déblayé le terrain, le Maître s'affirme comme un poète du progrès humain, du vrai progrès. Son œuvre, en même temps qu'un hymne à la tradition est un hymne au progrès. Non seulement cela n'est pas contradictoire, mais c'est tout simplement logique.

C'est ce que l'on a appelé l'en avant de Mistral.

Son magnifique optimisme, sa confiance joyeuse dans la vie sur lesquels nous reviendrons plus loin impliquent cette croyance au vrai progrès, à un avenir meilleur de l'humanité. Dans son culte, passionné de la *Maire Prouvènço* entre pour une large part la fierté d'être le fils de cette terre privilégiée qui fut en Occident la messagère de tous les progrès.

S'il exalte la langue d'Oc, s'il veut la défendre à << boulets rouges >>, s'il veut rendre à sa dignité première ce parler qui fut celui des princes et des rois, c'est sans doute tout d'abord parce qu'elle fut la langue de ses pères, mais aussi parce qu'à ses accents le culte de la Beauté et de la Poésie s'éveilleront dans une société encore à demi barbare, parce qu'elle transmet à l'Italie le flambeau divin qui allait animer l'aube de la Renaissance! Cette Provence, cette Occitanie, cette langue d'Oc reprendront leur mission glorieuse d'initiatrices des peuples à la Beauté, à l'Harmonie, à la Paix, en tête des nations latines héritières de la lumière d'Hellas et de la force romaine fédérées sous les rayons de la Sainte Etoile!

*Aubouro te, raço latino,
Souto la capo dóu soulèu!
Lou rasin brun boui dins la tino,
Lou vin de Diéu gisclara lèu!*

*Emé toun péu que se desnouso
A l'auro santo dóu Tabor,
Tu siés la raço lumenouso
Que viéu de joio e d'estrambord.
Tu siés la raço apoustoulico
Que souno li campano a brand:
Tu siés la troumpo que publico
E siés la man que trais lou gran.*

(Lis Isclo d'Or. Lis Serventès. — A la raço latino.)

L'harmonieux équilibre que Mistral veut instaurer dans la cité, par la fédération des petites nationalités provinciales, n'a-t-il pas pour but la réalisation d'un idéal de paix intérieure, de paix sociale? Ce fédéralisme s'étendra donc hors des frontières à tous les peuples latins, à tous les peuples de la race apostolique qui, peut-être un jour, fédèreront autour d'eux une humanité pacifiée!

C'est ce grand rêve qu'exalte, à la scène III de l'acte III de la *Reine Jeanne*, la gente souveraine des terres de poésie et de soleil lorsque, se faisant la prophétesse de temps nouveaux, elle s'écrie devant son mari, André de Hongrie, devant ses troubadours et ses courtisans assemblés en un festin:

*Oh! leissas me pensa que vuei tout s'apasimo
E que vuei lou malan pèr toujour s'abasimo!
Oh! leissas me pensa que foro dóu neblun,
Lou Tabor à la fin mounstro soun camelun!
Vèire lou mounde en pas, li terro labourado;
La fedo e l'agneloun tranquile dins la prado;*

*L'oulivie palinèu acatant lis enclin
De sa broundo, la mar que bluiejo eitalin.
Cuberto de tartano e de velo e de gumo;
Li vilo gaubejant libramen si coustumo;
Li pople, enfestouli pèr un acord leiau,
Dansant la roumanesco au pèd dóu troune réiau:
Que pantai de bounur à te rendre jalouso,
Reino Berto, qu'aviés pèr scètre uno fielouso!*

(La Reino Jano. Ate III. scene III.)

A la fin du banquet, lorsque chacun a bu à sa patrie, à la Provence, à l'Italie, à la Hongrie, Bertrand des Baux résumant la pensée de la belle reine et lui faisant écho, s'écrie dans un vers splendide:

A la santo counçòrdi, à tóuti li patriò.

Oui, à toutes les patries! non pas mêlées, broyées par un nivellement égalitaire et humanitaire, fauteur de désordre, de guerre intérieure et de mort, mais unies dans l'harmonie, dans le respect des libertés, de l'indépendance et des droits de chacun! Cette espérance dans la réalisation d'un idéal de paix et de bonheur universel, Mistral l'avait déjà chantée sous une forme mystique et saisissante dans la mystérieuse vaticination de la sorcière Taven à la fin du chant VI de *Mireille*. Après l'annonce symbolique d'une nouvelle passion du Christ crucifié une seconde fois par une humanité apostate, après la prophétie d'une ère affreuse de guerres et de calamités sans nom, le poète s'écrie:

*O divin arc de sedo! immènso
Eterno e sublimo clemènço!
Vese uno terro novo, un soulèu qua fai gau,*

*D'oulivarello en farandoulo,
Davans li frucho que pendoulo,
E sur li garbo de paumoulo,
Li meissounié jasènt que teton lou barrau!*

(Mirèio. Cant VI.)

La foi dans le vrai progrès de l'humanité, dans sa réalisation finale par le travail et l'harmonie universelle, Mistral l'affirme plus hardiment et plus nettement encore au chant VIII de *Calendal*, dans le magnifique épisode où le jeune héros provençal impose la paix aux deux factions des *Compagnons du Devoir* .

Le chef d'une des deux troupes ennemies qui ont suspendu le combat avant d'accepter l'arbitrage de Calendal, raconte la fondation légendaire du Compagnonnage par le roi Salomon après la construction du Temple, en des paroles hermétiques, lourdes de sens profond.

*I fiéu de l'Art, lou fiéu de Dàvi...
Qu'èro savènt entre li sàvi,
Dounè, souto, lou porge, un digne pagamen:
— De l'univers, dis, enfant libre,
Que sias li letre dóu grand libre
E construsès miéus que lou vibre
A l'ome de palais, à Diéu de mounumen.*

*Dins l'aveni qu'à mis iue greio
La drudo terro alin coungreio,
Bramo sei, bramo fam, mile pople divers:
Regardés pas s'es d'adversàri,
De mescrèsent o de coursàri...
La ciéuta libre es necessàri,
Bastisses à l'Adré, bastisses à l'Avers.*

*Ounte lis ome s'atroupellon,
Anas pertout se vous apellon,
Mai un mot que vai dire oublidés jamai noun:
Change la lengo o lou terraire,
I'a un soulet Diéu! Sias touti fraire!
Restas fidèu sis adouraire
E de cor et de bras demouras Coumpagnoun.*

*Mai pèr que l'Art noun se proufane
E pèr qu'en van degun s'afane,
E qui iague jamai mens d'erbo que d'avé*

*Coume lou brèu que l'on courduro
Entre li ple de sa centuro,
De la sublimo Architeituro
Gardas ben lou Secrèt: vous laise aquéu Devé!*

(Calendau. Cant VIII.)

Et lorsque Calendal par ses paroles émouvantes, eut ramené la paix, et repris, pour sceller la réconciliation, en élargissant encore leur sens mystique, les mystérieuses paroles du roi Salomon.

*... Mai d'aut! travaiaire.
Embrassen nous senso mau-traire!
I'a un soulet Diéu! sian touti fraire:
Vaqui lou grand Secrèt! Vaqui lou grand Devé!*

(Calendau. Cant VIII.)

La paix et l'harmonie dans la société, l'union des peuples par la solidarité des travailleurs de tous les pays, la fraternité universelle... ce rêve n'égalé-t-il pas en hardiesse les doctrines sociales les plus avancées de notre temps? Mais ce sera suivant la ligne de la tradition et sous le regard de Dieu.

De longues années plus tard, dans son *Chant du Cinquentenaire*, Mistral s'adressant aux jeunes du Félibrige, évoque de nouveau ce mystique Secret:

*Vous àutri li gent jouine
Que sabès lou Secrèt,
Fasès que noun s'arrouine
Lou mounument escrèt...*

(Lis Oulivado. Lou Cinquentenàri dóu Felibrige.)

On a beaucoup discuté sur ce *Secret* de Mistral, mais dans ces strophes de *Calendal*, le Maître n'a-t-il pas révélé par avance le sens de ce mot quelque peu mystérieux?

Le développement harmonieux de toutes les énergies de l'individu, de la province, de la patrie par la continuité des forces occultes de la terre et de la race, le progrès par la tradition aboutissant à la fédération des peuples, au bonheur universel, voilà peut-être le dernier mot du *Secret*. S'il affirme hautement une doctrine de progrès moral et social, le Maître s'est quelque peu défié du progrès purement matériel et mécanique, mais c'est uniquement lorsque ce progrès matériel n'est pas vivifié, ennobli par la présence de l'Esprit.

Sans doute, dans quelques vers du *Poème du Rhône*, prophétiques comme tant d'autres vers de son œuvre, il prédit le morne ennui, la lassitude de vivre des générations modernes blasées de confort, de facilités nouvelles et de fausse science, des générations qui ne sauront plus regarder vers les étoiles:

*Un tèms vendra que vèn bessai trop vite!
Ount auran tout, li gènt, souto la toco,
Ount auran tout, saubran tout, a la tasto
E, regretous di farfantello vièio,
Quan vous dis pas que vendran las de viéure!*

(Lou Pouèmo dóu Rose. Cant VIII, LXXI.)

Est-il bien vrai, cependant, que ce *Poème du Rhône* soit comme on l'a dit, comme un lecteur superficiel pourrait le croire un pur réquisitoire contre la civilisation nouvelle prophétisée par le bas-relief mithriaque de la *fontaine de Tourne*, dont l'Anglore, l'étrange et jeune fée du grand fleuve explique le sens mystérieux aux mariniers angoissés du *Caburle* ? Mithra, le jeune dieu triomphant, qui immole le taureau: *Lou Rouan*, n'est-il pas le symbole de ces temps nouveaux chargés d'inquiétants mystères qui vont tuer avec leurs engins mécaniques une civilisation séculaire? Certes, le poète célèbre, avec un lyrisme parfois mélancolique et toujours émouvant cette vie du vieux Rhône tout vibrant des bateliers et du hennissement des vigoureux chevaux de halage, de ce vieux Rhône dont les flots moirés reflétaient les foules pittoresques de la Cité papale et toute la bohème bariolée, bruyante, de la foire de Beaucaire, de ce vieux Rhône qui avait vu passer les cortèges des Souverains pontifes et des empereurs-rois d'Arles! Mais prenons-y garde! Ce ne sont point là les accents d'un défaitiste de la vie, d'un pessimiste chagrin qui crie à la faillite de la science moderne, d'un désespéré frappé d'horreur par toute vision de l'Avenir, qui se réfugie dans une stérile, dans une navrante contemplation des siècles morts.

Le dieu Mithra n'est point une divinité infernale, un dieu des ténèbres et du Néant. C'est un dieu solaire au visage radieux, et le soleil est roi de la Provence!

Ce progrès victorieux, les fils du Midi le reconnaissent fils de leur ciel et de leur tradition. Joyeusement ils l'adoptent. Il leur donnera de nouvelles armes pour faire triompher le grand *Secret*! Quand le *Caburle* s'est brisé sur la pile du Pont Saint-Esprit, entraînant dans le gouffre l'Anglore et le jeune prince mystérieux, Maître Apian, et ses compagnons, après avoir lancé leurs malédictions au monstre de fer vainqueur de la vieille batellerie du fleuve, ne se croisent pas les bras, tristement affalés sur la rive déserte, se consumant en des lamentations vaines. Ainsi nous les eût montrés un poète romantique! Mais les rudes bateliers du Rhône, après leur premier désespoir, roulent leurs vieux cordages autour de leurs torsos robustes et remontent à pied vers Condrieu:

*E 'm' acò de l'espalo à la centuro
S'estènt envertouia li tourtouiero*

*E li restan d'arnés que ié soubravon,
Dà ped sus lou dougan touto la chourmo
Remountè ves Coundriéu sènso mai dire.*

(Lou Poèmo dóu Rose. Cant XII, CXIV.)

Que cette fin est émouvante et pleine de sens! Le cœur gonflé de tristesse devant la fin de leur vieux Rhône, ces vaillants marchent silencieux vers de nouvelles luttes et de nouveaux travaux. Ils n'abdiquent pas devant l'avenir. Ces durs athlètes sont de taille à le conquérir. Le vieux Rhône transformé, mais toujours seigneur de la Provence, les verra redescendre, toujours ardents à la besogne, debout sur le tillac des nouveaux bateaux de fer, et s'engouffrer sous l'arche géante du Pont Saint-Esprit, la proue vers le soleil!

Le Drac et l'Anglore transfigurés dans un rayon de flamme, guideront vers la lumière la nef des temps nouveaux!

Si Mistral, poète de la tradition, est aussi le poète du progrès, il est en même temps le poète de la liberté. Le despotisme n'est-il pas un désordre au même titre que la licence anarchique? L'autorité, telle qu'il la conçoit, n'est-elle pas une autorité librement consentie? Elle a pour rôle d'étayer, de proroger toutes les libertés positives des individus et des collectivités, ces libertés réelles et concrètes qui n'ont rien à voir avec une liberté idéologique. Des libres vallées du pays basque aux municipes de la Provence, le Midi fut, pendant de longs siècles, la terre classique des libertés. Les cieus et les terroirs de l'Occitanie sont divers et variés, mais, que ce soit l'immuable azur de la Provence ou l'azur plus changeant de la Gascogne, le littoral embaumé de l'Estérel ou les vallons capricieux de l'Armagnac, tous sont conseillers de libre activité.

Les fiers paysans de *Mireille*, Mestre Ramoun et Mestre Ambroi à leur tête, ont tous des âmes d'hommes libres, fils d'une race dont le front n'a pas été ployé pendant des siècles sous le joug pesant de la féodalité du Nord. Tous s'en vont comme Calendal:

*Emé la vèsto sus l'espalo
E fièr coumo un Gascoun!...*

(Calendau. Cant III.)

Calendal lui-même, le jeune héros qui parle si haut devant les bandits et les tyrans, n'est-il pas le prototype de la liberté humaine?

Mistral a magnifiquement chanté les vieilles libertés municipales de la Provence, dans les strophes de l'ode I: *Troubaire Catalan* :

*Alor i'avié de pitre e d'aspre nouvelun:
La republico d'Arle au founs de si palun
Arresounavo l'empeiraire;*

*Aquelo de Marsiho en plen age féudau
Moustravo escri sus soun lindau:
Touti lis ome soun de fraire...*

*Alor avian de Conse e de grand ciéutadin
Que quand sentien lou dre dedin,
Sabien leissa lou rèi deforo...*

(Lis Isclo d'Or. Li Serventès. — I Trobair Catalan.)

Il faudrait pouvoir citer bien d'autres vers de ses poèmes où il les a chantées avec la même éloquence: au chant IV de

Nerte, le Lion d'Arles symbolise les vieilles libertés de la ville impériale que le roi Louis a juré une fois de plus de respecter. Lorsqu'il succombe dans les arènes sous l'épée de Rodrigue de Luna, la République d'Arles va mourir. La reine Jeanne, elle aussi, en abordant en sa terre de Provence, jure entre les mains des consuls de maintenir toutes les libertés de son peuple de Marseille .

Les fonctions municipales de ces libres républiques se paraient d'un prestige magnifique, d'une souveraine noblesse qui faisait le juste orgueil de Calendal et de son père.

Au-dessus de ces libertés municipales, Mistral exalte celles de la Provence, ces libres états de la vieille Provence dans les assemblées de leurs trois ordres dont le grand Pascalis revendiquait si hautement les droits au début de la Révolution, ces libertés que le roi de France, comte de Provence, s'engageait par serment à respecter.

Si la langue d'Oc est chère plus que tout au cœur du poète, c'est sans doute et, tout d'abord, parce qu'elle est la langue de ses pères, mais aussi parce qu'elle est la langue de la liberté:

Car es tu la patriò e tu la Liberta!

(Calendau. Cant IV.)

Mistral a éloquemment regretté ces vigoureuses libertés que l'uniformité et l'égalitarisme du régime moderne ont impitoyablement fauchées, réduisant les citoyens à un morne troupeau d'administrés. Cependant, même lorsqu'il eut perdu ces illusions de 1848, il n'a jamais été le traditionaliste étroit et borné, et fermé à toutes les aspirations de l'âme moderne.

Il n'est pas de ceux qui voudraient pouvoir rayer de l'histoire l'immense sursaut d'idéalisme généreux qui dressa la France de la Révolution contre les rois coalisés. Mestre Ramoun et Mestre Ambroi, ces deux patriarches de la tradition, ne gardent-ils pas une grande fierté d'avoir servi dans les armées de la grande République?

La Provence n'était-elle pas préparée, par l'exercice même des vieilles libertés d'autrefois, à écouter *mistralej*, la grande voix de Mirabeau et à la suivre vers l'avenir?

La plume qui a écrit *Lou Roucas de Sisifo* avait rimé les strophes vibrantes du *Tambour d'Arcole*, ailées comme la *Marseillaise* de Rude. Leur envol nerveux et comme scandé par des tambours héroïques, leur allure de pas de charge, expriment mieux encore peut-être que les rythmes sonores de Victor Hugo l'élan prodigieux des soldats de l'an II, croisés de la Liberté:

*Anen, enfant de la Patriò!
Cantavon li bèu regiment:
Prouvençau, Champagnòu, e Bretoun, e Flamen,
Souto li Tres Coulour au pas, tóuti coutriò,
Poussejavon terriblamen
E marchavon countro l'Austrìo.*

*Eslùci fourmidable estrassant lou tèms sour!
De la Franço li pople, aguènt de sa susour
Trempa, qu mai, qu mens, li vigno dóu terraire,*

*S'eron di: — Lou raisin es madur: isso, fraire!
Au meme boulidou fasen bouie! Sara
Lou vin nouvèu mai encre e se counservara!*

*E zóu lou fiò! que tout s'embrande!
Zóu la vendèmi a plen barrau!
Avien pièi à-de-reng begu lou vin de Crau
A la Coucourdo unenco, e pièi se dounan d'ande,
Autour de l'Aubre liberau,
Avien, ebri, dansa lou brande...*

(Lis Isclo d'Or. Lou Tambour d'Arcolo.)

Comme partout, dans la poésie mistralienne un sens profond se cache sous l'éclat du verbe poétique, sous le tintement des rimes d'or. La volonté héroïque des soldats de la Liberté, des volontaires de la jeune République, prend ses racines dans le lointain de la tradition, dans les veines profondes du vieux terroir de nos provinces toujours vivantes. C'est quinze siècles de vertus patriales accumulées qui ont fait explosion sous la menace ennemie, qui ont lancé vers les frontières d'invincibles torrents humains.

Ainsi le Maillanais, aède du passé et chantre de l'avenir, poète de la tradition et poète du progrès, poète de l'autorité et poète de la Liberté, harmonise tout dans une atmosphère lumineuse, sereine et apaisée. Il nous montre les libertés du passé préparant celles des temps modernes. Tout s'ordonne, s'explique, se réconcilie, sous l'arc-en-ciel de cet optimisme souverain, sous les regards de ce génie pacificateur.

Mistral le conciliateur, Mistral le constructeur, Mistral le poète et le prophète de l'auguste continuité, nous apparaît au seuil de nos temps si troubles comme un nouvel Amphion appelé à reconstruire la Cité aux sons divins de sa lyre d'or. Puissent les générations qui montent entendre son message dans la nuit; puissent les pierres qui jonchent notre sol, vestiges de destructions séculaires, s'ordonner de nouveau à ses accents et reformer l'édifice d'harmonie, de lumière et de paix dont l'œuvre du Maître nous propose l'archétype!

DEUXIÈME PARTIE

Le message de la nature et de la beauté

La Nature

*Vuejo nous la Pouësio
Pèr canta tout ço que viéu...*

(Les Iles d'Or. Li Cansoun. — La Coupo.)

Regarde! la Naturo brulo
A noste entour, e se barrulo
Dins li bras de l'Estiéu e chulo
Lou devourant alen de soun nòvi roussèu.

(Calendau. Cant I.)

Mistral est le poète de l'ordre parce qu'il est le poète de la vie. Le but et le rôle suprême de la poésie est pour lui de chanter tout ce qui vit: *Vuejo nous la Pouèsio — pèr canta tout ço que viéu...*

Mistral est un grand, très grand poète de la nature, le plus grand peut-être de son époque. Il réalise une harmonie, une conciliation entre la poésie du monde sensible et celle du monde des âmes que d'autres ont voulu opposer dans un duel à mort et sans issue. N'est-il pas le pacificateur suprême?

Le Maître se charge lui-même de nous définir son attitude en face de la nature:

... e la naturo

Mirau de Diéu e creaturo..

(Calendau. Cant IX.)

Elle ne sera pour lui ni proscrire, ni déesse, ni tyran. Comme toute chose, il la met à sa vraie place. Créature de dieu et miroir de sa toute puissance, miroir de sa splendeur, elle sera filialement associée à l'hommage d'adoration et d'amour que l'humanité doit à son Créateur.

Le poète l'élira comme médiatrice entre la Source de toute poésie, sa propre inspiration et l'Humanité. Elle lui fournira des symboles pour exprimer et faire vivre ses lumineuses conceptions.

C'est dire que nous ne pouvons accepter de voir avec certains dans le Maillanais un fils spirituel de Rousseau, un continuateur, un disciple méditerranéen du philosophe genevois. Sans doute Mistral n'eût peut-être pas été possible sans Rousseau (et encore cela est-il discutable) Mais le naturisme de Mistral, génie d'ordre, d'équilibre, de santé intellectuelle et morale peut-il s'expliquer par l'influence de ce malade, de ce déséquilibré tout enténébré de brumes nordiques?

S'il est un poète auquel puisse s'appliquer sans trop d'approximations la célèbre théorie de Taine sur l'éclosion du génie littéraire: *la race, le milieu, le moment*, c'est bien assurément lui. Son atavisme et la nature provençale parmi laquelle il naquit et vécut toute sa vie expliquent en grande partie les caractères de son naturisme. Mistral est la fleur suprême d'une antique race où se sont amalgamées la sensibilité rêveuse des Celtes, l'intelligence lumineuse, la mesure, l'harmonieuse logique des Hellènes, la solidité latine et l'ardente flamme orientale; d'une race de laboureurs, de vigneron, de marins, qui est aussi une race d'artistes et de poètes. Sa vision de la nature ne pouvait être celle du solitaire de Genève hanté par les brouillards du Léman ou les ténèbres de la forêt alpestre, ni celle d'un Maurice de Guérin, âme inquiète dans un corps maladif, transplantée d'un Midi tout différent, d'un Midi ombreux et vert, sur les rivages orageux de l'Océan breton.

Mistral a communiqué avec le paysage provençal dès les premiers regards de ses yeux d'enfant. Un des passages les plus souvent cités de ses *Memòri e raconte*, n'est-il pas ce délicieux épisode enfantin des fleurs de *Glaujo*?

Que d'impressions toutes fraîches cette sensibilité d'enfant génial dut-elle rapporter de ces *plantié*, de ces folles escapades à travers les buissons et les chemins ensoleillés, des escalades et des jeux sur les pentes de la Montagnette toute embaumée de lavande et bruissante d'abeilles pendant les longues, très longues, récréations à l'étrange école du bon M. Donnat dans la vieille abbaye de Frigolet!

Il connut, dès ses plus jeunes ans, et reçut des lèvres de ses parents et des travailleurs du mas paternel, les noms si pittoresques, si évocateurs des plantes, des fruits, des légumes, des arbres, des insectes des animaux, et aussi des étoiles et des constellations dans la langue du terroir. N'offre-t-elle pas à l'écrivain naturaliste des ressources incomparables? Il possédait à fond tout ce vocabulaire provençal des choses de la nature qu'il enrichissait sans cesse auprès des pâtres et de gens des mas. Il disposa ainsi, dès ses débuts, d'une palette infiniment riche.

Cette nature provençale qu'il a sublimisée dans son paysage intérieur est comme celle de l'Hellade, la terre sœur, une nature essentiellement humaine et faite à la mesure de l'homme, une nature toute imprégnée, toute baignée de lumière, du contour azuré des Alpilles, limpide et pur comme la ligne d'un corps de déesse, jusqu'à la roche d'Avignon toute claire dans la profondeur des horizons calmes; une nature qui reproduit tous les aspects de la terre avec son Ventoux et ses Alpes neigeuses, avec ses collines d'or toutes embaumées de thym et de lavande, avec son désert de la Crau, ses steppes salines de la Camargue où se déchaîne le galop des chevaux sauvages et l'ardeur farouche des taureaux noirs, avec le littoral de sa mer éternellement bleue, frangé de calanques soleilleuses, une mer non point hostile comme l'océan du Nord, mais accueillante et souriante à l'homme, *Mare nostrum*. Cette nature est empreinte de je ne sais quelle allégresse, de je ne sais quelle joie de vivre, quand on parcourt les plaines de Saint-Rémy et de Maillane au grand soleil, à travers la mosaïque des champs de primeurs, des blés et des vignes, entre les oliviers à la bruissante chevelure d'argent et les lances rigides des cyprès! Une nature dont la grâce suprême n'exclut pas la force ni la majesté. N'a-t-elle pas les colères fougueuses de son mistral? le flot irrésistible et glauque de son Rhône géant? l'ombre profonde et presque nordique des forêts de la Sainte-Baume, les roches colossales des gorges du Verdon et des gorges du Var? Mais cette grandeur n'est nulle part écrasante ni démesurée.

Elle s'adoucit et s'harmonise dans l'ambiance générale de joie, de clarté calme et de sereine splendeur. Et partout dans la solitude des campagnes, comme sur les places désertes des vieilles cités calcinées de soleil, les ruines des temples aux pierres d'or, des arcs de triomphe, des amphithéâtres et des tombeaux, érigent encore le témoignage des grandeurs d'un immense et magnifique passé, toujours vivant sur ce sol privilégié.

La vision de la terre provençale dans l'infinie variété de ses aspects est partout présente dans l'œuvre mistralienne. Elle en est toute pénétrée, toute animée, toute baignée. On pourrait présenter toute une anthologie de paysages provençaux extraits de la poésie mistralienne. Pourra-t-on jamais évoquer en traits plus lumineux, en termes plus solennels, que dans ces quelques vers du *Poème du Rhône* le visage radieux de la Provence tel qu'il apparaît, dès le Pont Saint-Esprit, à celui qui, venu des brumes lyonnaises, descend le cours du grand fleuve:

*La Prouvènço aparèis: es soun intrado,
Lou Pount Sant-Esperit emé si pielo
Et si vint arc superbe que se courbon
En guiso de courouno sus lou Rose.
Acò's la porto santo e courounello
De la terro d'amour. L'aubre d'ouливо
Lou miougranié tout fier de si papàri
E li grandi mihiero capeludo
Oundron déjà li cremen e la costo.
Lou plan se relargis, li bro verdejon,
Dins lou clarun lou cèu s'emparadiso,
Lis Uba dóu Ventour se laisson vèire...*

(Lou Pouèmo dóu Rose. — Cant VII, LVII.)

Cette lumière de la Provence, cette clarté qui pénètre et fait vibrer tout le paysage, combien de fois Mistral l'a fait flamber tout entière dans ses vers! Il est vraiment un des rares, très rares poètes de la lumière:

*O bello caro d'or! Lugano
Que de Cassis, Bandòu, e Cano,
Fas rire la mar bloundo, expandi li rousié,
Enrasina lis ouliveto,
Canta dins l'èr lis alauveto
E ploura li figo blaveto,
Ounte siés? Que te vegue o lume roucassié!*

(Calendau. Cant IX.)

Dans les ardeurs de la canicule provençale, cette lumière si radieuse devient tyrannique. A travers les déserts de la Crau et de la Camargue, elle allume des mirages à l'horizon de flamme, elle écrase, elle tue:

*E la calour sèmpre mai vivo,
Sèmpre que mai se recalivo;
E dóu soulèu que mounto, à l'afrèst dóu cèu-sin,
Dou souleias li rai e l'usclo
Plovon à jabo coume un ruscle:
Sèmblo un lioun que dins soun ruscle,
Devouris dóu regard li desert abissin!*

(Mirèio. Cant X.)

Mais cet aspect farouche et africain de la nature, cette tyrannie du soleil est quelque chose de passager, d'anormal, de dramatique comme la course de Mireille vers les Saintes à travers ces espaces embrasés. La lumière de Provence est enchanteresse, elle est bienfaisante, elle est nuptiale. Elle auréole d'un nimbe triomphal l'amour héroïque de Calendal et d'Estérelle:

*Regardo! la Naturo brulo
A noste entour, e se barrulo
Dins li bras de l'Estiéu, e chulo
Lou devourant alen de soun nòvi roussèu.*

*Li serre clar e blu, li colo
Palo de la clarou e molo
Boulegon trefouli si mourre... Ve la mar:
Courouso e lindo coume un vèire
Dóu grand soulèu i rai bevèire,
Enjusqu'au founs se laisso vèire;
Se laisso coutiga pèr lou Rose e lou Var.*

(Calendau. Cant I.)

La mer! la mer latine, la mer hellénique, la mer qui porta les galères de Protis et la barque des Saintes, la mer d'azur sombre et taché de blanc par les voiles latines des brigantins qui reviennent de Majorque, *emé d'arange un cargamen*, n'est-elle pas la grande amie des Provençaux? Mistral s'affirme un des plus beaux poètes de la mer. Dans la fin du chant III et tout le chant IV de *Calendal*, il chante la mer et les êtres innombrables qui l'habitent en des vers d'un coloris éclatant, d'une vibration intense et profonde. Il chante l'existence si dure, mais si prenante, de ceux qui ne vivent que par elle et pour elle, de ces pêcheurs provençaux aussi épris de la grande bleue que leurs frères armoricains de la sombre mer océane. Certes la Méditerranée a parfois, elle aussi, ses fureurs et ses traîtrises. Elle est, elle aussi, la maîtresse perfide qui enlace ses amants en de mortelles étreintes au fond des nuits d'angoisse où les mères et les épouses attendent sous la bourrasque et sous l'embrun.

*Li femo rèston assetado
Contro li porto: sus l'oundado,
M'ai que d'uno long tèms acoumpagno d'amour
La velo gounflo..., E se lamo
Un tant-sié-pau moutouno e bramo,
Ié tèn, plus que d'un fiéu, soun amo
Car sabon coumo es traite e de crudèlo umour.*

*Aquelo superbo mestresso
Que d'esplendour e de caresso
Atiro, afogo, emmasco, enébrio si marit;
E que di fiho de la terro
Jalouso mai qu'uno pantèro,
Raubo si calignaire e, fèro,
Li nègo e lis esfato em' un orre chaurit.*

(Calendau. Cant III.)

Mais ces fureurs sont rares et passagères, nous sommes loin de la houle éternelle qui se brise avec de lugubres hurlements sur le roc de la baie des Trépassés, encore plus loin des sinistres brumes d'Islande d'où tant de beaux gars ne sont jamais revenus. Le mistral a vite fait de déchirer les nues L'azur éternel à peine constellé d'écume blanche, scintille de nouveau sous le soleil. La mer est une enchanteresse, la mer est si belle, elle est amoureuse et pure dans sa gloire; la mer est une reine heureuse:

*La mar es uno encantarello.
Despièi qu'a mes lou pèd sus l'oundo riserello,
Ieu me sènte envahi d'un soulas delicious,
Tout fugis; lou ribas, li ressoun malicious
De la terro, la lagno e li dòu de la vido...*

*Davans lou gourg seren me chale embalauvido.
La velo s'emblanquis dins l'en rour dóu cèu blu.
Danson li marejòn, en gisclè de belu
Diamantin...
Voudrièu dins lou clarun me foundre se poudiéu.
Un vague sentimen de l'infini de Diéu
Me pivello... la mar es bello, es amourouso,
Es lindo dins sa glòri, es uno rèino urouso!*

(La Reino Jano. Ate IV, scèno III.)

La nature telle que la voit Mistral — ces rapides citations suffiraient à le démontrer — est une nature humanisée, une nature intelligente, si l'on peut s'exprimer ainsi. Le poète fait plus que l'aimer, il la vit intensément. C'est une nature qui participe intimement à la vie, aux travaux, aux souffrances, aux joies de l'humanité. Le paysage a une âme. Il est un personnage intimement mêlé à l'action des grands poèmes mistraliens. Ainsi la Crau et la Camargue embrasées dans *Mireille*, les rochers d'Aiglun, la forêt du Ventoux, le mont Gibal et tout le prestigieux littoral de la Provence dans *Calendal*, le sésaphique vallon de Saint-Gabriel dans *Nerte*.

Le Rhône tout entier, avec son flot rapide et moiré, ses gouffres mystérieux, ses sables dorés, ses îles hérissées de peupliers bruissants, ses *ségonnoux* et les hautes collines couronnées de châteaux et d'histoire sur ses rives merveilleuses, dans le *Poème du Rhône*. Ah! sans doute cette nature, multiforme et palpitante de vie comme un grand Etre, se rit dans sa majesté immuable des générations qui naissent, s'agitent et meurent à ses pieds:

*Car à soun tour li castèu fort s'aclapon
E tout degruno, e tout se renouvello...
Mai sus te piue, immadablo Naturo
Espelisson toujour li farigoulo.
E sèmpre li pastour e pastoureto
Ié recoumençaran si vióoutoulado.*

(Lou Pouèmo dóu Rose. Cant II, XVI.)

Le poète va-t-il pour cela sur les traces des grands romantiques, du Vigny de la *Maison du Berger*, du Victor Hugo de la *Tristesse d'Olympio*, accuser, maudire l'indifférence de la nature à la souffrance humaine? Son optimisme magnifique, fondé sur un abandon confiant et filial aux desseins de la Providence, s'y oppose. La nature reste pour lui une sœur, une amie, une consolatrice de tous les instants. Mais c'est une amie dont il faut savoir mériter l'amitié. Elle ne devient hostile que lorsque le cruel, le fol orgueil de l'homme viole, transgresse ses lois qui sont les lois même du Créateur. Estérelle le proclame en reprochant amèrement à Calendal la destruction des mélèzes centenaires du Mont Ventoux:

*La grande clusso! Ah! la Naturo,
S'escoutavias sa parladuro,
E la calignavias en liogo malamen,
De i ana contro, de si pouosso
Dos mousto de la, mai que douço,
Rajarien sèmpre, e dins la brouosso
Regoularié lou mèu pèr voste abalimen...*

*Oh! mai se ié fasès d'outrage,
Se i esplouras soun bèu carage,
En ié desverdegant, e cepant, e roumpènt
Sa bouscarasso vierginello,
A la terrible reganello
De soun implacable prunello,
Oh! noun, cresegues pas d'escapa! Dis apènd*

*E di deliéure de si colo,
Fara boumbi lis aigo folo,
E crebaran li flume, e sabes que veirés?
De brès d'enfant flouta sus l'oundo,
Li mas blanc, li terrado bloundo
Souto lis avalanco broundo
S'aclapant, e pertout un orre coumpeirés!*

Calendau. Cant VII.)

Lire dans la nature les normes d'une loi divine, accepter cette loi, s'y soumettre. Telle est la suprême sagesse. En abdiquant son orgueil, impie, son orgueil destructeur devant cette loi, l'homme se rend digne de recouvrer la royauté première dont sa révolte l'a fait déchoir. Il redevient digne de commander à son tour fraternellement à la Nature. Mistral évolue en vrai roi de la Création à travers l'Eden somptueux qu'il a su composer au centre de son Univers. Il fait de toutes les créatures, des plus humbles aux plus grandes, de l'insecte de la prairie aux astres de l'Empyrée, aux soleils des voies lactées, des personnages de ses épopées, des participants, des hérauts de ses exaltations lyriques. La lune, le nuage, l'oiseau des genêts, le ver luisant, sont les témoins, d'abord curieux, puis terrifiés de l'idylle infernale de Margai de Vau-Meirano, la *Bello d'Avoust* (la Belle d'Août). L'eau du ruisseau, la lune et les oiseaux de la garrigue, la chouette et la chauve-souris sont dans *Lou Blad de Luno*, ceux du nocturne larcin d'amour tandis que là-haut, ironique ou cruelle, que sais-je?

*La luno barbano
Debano
De lano.*

(Lis Isclo d'Or. Li Pantai.— Lou Blad de Luno.)

Dans l'étrange *Founfoni de l'oustau* (La Chantepleure du logis), Mistral fait parler avec une singulière et combien prenante intensité l'âme des pauvres choses, des objets familiers qui entourent notre vie, cette âme des choses dont certaines âmes mélancoliques perçoivent seules le mystérieux langage.

Dans sa course éperdue à travers la Crau, Mireille quittant le mas paternel, est accompagnée par la lumière des constellations, *lis ensigne*:

*Ero l'ouro que lis Ensigne
I barquejaire fan bèu signe.
De l'Aiglo de San Jean que se vèn d'àjouca
I pèd de soun Evangelisto,
Sus li tres astre mounte elo isto,*

*Se vesié trantaia la visto;
Lou tems ero seren, e sol, e sperluca.*

(Mirèio. Cant VIII.)

Les brebis, les chiens du troupeau la regardent passer et la reconnaissent. Les courlis réveillés par sa course s'envolent à grands cris. Et quand l'Astre dévorant s'est levé sur le désert de pierres, les grands lézards gris de Provence, *li rassado*, disent entre eux, la voyant courir sous le soleil meurtrier:

*Fau èstre folo
Per barrula la clapeirola,
En un soulèu que sus la colo
Fai dansa le mourven e li code à la Crau!*

(Mirèio. Cant VIII.)

Et la Mante religieuse, *lou Prègo-Dièu*, lui crie, pitoyable:

*... O pelerino
Entourno te! Entourno te!... lou bon Dièu
A mes i font d'aigo clareto
Au front dis aubre a mes d'oumbreto
Per apara ti couloureto,
E tu rimes ta caro a l'uscle de l'estiéu!*

(Mirèio. Cant VIII.)

Et vainement aussi l'avertissent les papillons qui la voient passer:

*En van peréu l'avertiguèron
Li parpaioun que la veguèron.*

(Mirèio. (Cant VIII.)

Et là-bas, au mas paternel, qu'a quitté la Martyre d'Amour:

*Li grand falabreguié plourèron;
Adoulentido s'embarrèron
Dins si brusc lis abiho, óublidant lou pasquié
Plen de la lachusclo e de sadrèio.
— Avés rén vist mounte èi Mirèio?*

*Ié demandavon li ninfèio
I gèntis argno bluio adounado au pesquié.*

(Mirèio. Cant IX.)

Et jusqu'au terme de sa course mortelle à travers la Camargue dévorée des feux du solstice, l'obscur sympathie des plus humbles créatures l'accompagne jusqu'à ce qu'elle tombe mourante au pied des Saintes. Les moustiques eux-mêmes, fléau de la plaine salée, deviennent charitables et bienfaisants. Ils la raniment de leurs dards acérés lorsqu'elle s'effondre évanouie sur la dune brûlante pour lui permettre d'arriver au but de son douloureux pèlerinage!

Au moment où Calendal et Estérelle, prêts à affronter le combat suprême se lient à la face du ciel par le plus solennel des serments, la jeune princesse de légende prend la Nature entière dans toute sa splendeur estivale pour témoin de cet hymne sublime:

*Aubre dóu Mount Gibau! Pinedo
Eusiéro, nerto et mourvenedo!
E tu soulèu tremount! E tu campèstre siau!
E tu mar superbo! à l'angòni,
Vous prene ièu pèr testimòni
De moun eterne matrimòni!
Aucèu de la fourèst, cantas lou cant nouviau!*

(Calendau. Cant XII.)

Si d'autres ont profané la matière en la faisant conseillère des plus bas instincts, Mistral l'a sublimisée en l'associant aux plus divines exaltations de l'âme humaine. Il l'entraîne tout entière dans une prestigieuse ascension. Par cette emprise magnifique ... *homo additus naturæ*, il organise les réalités les plus familières en symboles des plus hautes conceptions de l'esprit.

En contemplant un rocher des Alpilles qui silhouette à l'horizon de la plaine de Maillane un mufle léonin, il en fait le *Lion d'Arles*, le monstre héraldique et fabuleux qui personnifie les plus hautes gloires de la Provence à travers une histoire immense. A la voix du poète, le vieux sphinx de pierre s'anime et annonce, après les fastes du passé, le destin sublime de la Terre de beauté:

*Desempièi que Diéu me gardo
Sus la terro di vivènt,
I'a 'n lioun que me regardo
Emé li dos narro au vènt.*

*Asseta subre la glòri
De Cesar, de Coustantin,*

*Pèr noblesso e pèr belòri
Ai regna sus li Latin.
Li marin, fièr de ma caro
Que mascaro
D'Arle li vièi pavaïoun,
Me saludon vuei encaro
Dins lou Goufre dóu Lioun!
Quand ma tufo mourrejavo
Sus li erso de la mar,
Qu'emé iéu consinejavo
Lou lioun dóu grand Sen Marc,
Iéu ai vist dins San Trefumo
Plen de lume,
Li rèi d'Arle courouna,
Le veissèu curbi moun flume
E tout Arle tresana...*

(Lis Isclo d'Or. Li Pantai. — Lou Lioun d'Arle.)

Au chant VIII de *Calendal*, le jeune héros prêche la fraternité et la paix aux compagnons du devoir en évoquant la vie puissante, l'austère majesté de la forêt de la Sainte-Baume, théâtre de leur lutte, de la forêt qui garde dans ses sèves l'épargne des années et non leur écorce vermoulue, de la forêt qui abrita sous ses ombrages les premiers témoins du Christianisme et dont les feuillages frémissent encore sous le souffle de la Divinité, semblent, dans leurs bruissement, dicter le message de concorde et d'amour.

De quelle sublime mission le poète et son porte-parole chargent-ils la nature spiritualisée, la nature devenue l'interprète de Dieu lui-même et de ses apôtres!

*Garden l'espargno dis annado,
E noun sa rusco artisounado,
Coumo fas tu, fourèst annado
Que vese verdeja dóu nouvelun pascau...*

*Alacas la! Qu'es aboundouso,
Fresco, enraçado, verturouso!...
L'on sent qu'a vist prega la santo Pecairis...
Dirias qu'anan, dins uno raro,
Vèire lusi sa bello caro...
Glèiso d'amour, beves encaro
Li plour de Madaleno, amarello dóu Crist...*

*Alucas la! Souto li domo
De sa fougouso e verdo como.
Trèvo uno orrou sacrado; em 'un pious fremin
Li fueio amagon de mistèri;
Li broundo semblon de sautèri;
L'amo illumino la matèri:
De Santo Madaleno e de Sant Meissimin.*

*Lis aubro parlon; l'auceliho
Douçamenet en l'èr bresiho;
Avau meme au secant flourisson li blavet...
E vautre...*

(Calendau. Cant VIII.)

Une des plus humbles créatures, l'insecte étrange que la langue d'oc a paré d'un nom si évocateur, *lou Prègo-Diéu* (La Mante religieuse) devient, dans un des plus nobles poèmes des Iles d'Or, le plus religieux, le plus mystique des symboles. De son geste muet, la bestiole, humble sphinx caché dans le chaume, répond à la question du poète, l'éternelle question de l'humanité insatisfaite, lasse des réalités du monde matériel, tourmentée par la soif du divin:

*Lou mau es orre, e me sourris;
La car es bello, e se pourris;
L'oundo es amaro, e vole béure;
Alangouri,
Vole mouri
E viéure.*

*Siéu descamba, siéu desglesi...
O prégo-diéu, fai me lusi
Uno esperanço un pau veraio
De quicoumet:
Ensegno me
La draio.*

*E tout d'un tèms, veguère iéu,
Que vers lou Cèu, dóu prègo-diéu
Lou maigre bras se desplegavo:
Misterious,
Mut, serious,
Pregavo.*

(Les Iles d'Or. Li Pantai. — Lou Prègo-Diéu.)

La plume s'arrête, impuissante devant cette strophe qui projette au fond de notre âme un rayon de clarté surnaturelle. Ici Mistral rejoint l'auteur des *Pensées* ... Inclignons-nous,

admirons en silence la pensée vraiment franciscaine qui convie la plus frêle des bestioles à donner le mot de l'éternelle énigme!

Au terme de l'ascension où il l'entraîne, le poète a conduit la nature jusqu'aux portes de:

La ville de cristal où dort la vérité.

Mieux que son maître Lamartine, il l'a spiritualisée tout entière. Il l'a spiritualisée sans la fausser, ni l'affadir, sans voiler son majestueux visage de je ne sais quelles brumes. Il lui a fait exprimer le divin, il l'a associée au divin. Dans tout le sublime chant X de *Mireille*, la nature est intimement mêlée au monde de l'âme. Elle s'illumine de surnaturelles clartés jusqu'à la mystique conclusion du drame au pied des Saintes. Cette lumineuse floraison s'épanouit dans les métaphores délicieusement ingénues dont se sert Mireille pour fléchir les Saintes en sa prière ardente:

*Iéu l'ame! iéu l'ame
Coumo lou valat
Amo de coula,
Coumo l'aucèu flame
Amo de voula.*

*E volon qu'amosse
Aquéu fiò nourri
Que vòu pas mourri!
E volon que trosse
L'amelié flouri!*

*Emai fugué duro
L'ouливо, lou vènt
Que boufo is Avènt,
Pamens l'amaduro
Au pount que counvèn.*

*La nèspo, l'esperbo,
Tant aspro au culi
Que fan tressali,
I'a proun qu'un pau d'erbo
Pèr li remouli!*

(Mirèio. Cant X.)

La jeune fille en extase, exsangue, déjà à demi morte sur les dalles, inspire au poète cette métaphore splendide:

*... dins l'aubo
Que cencho d'or lou front dis aubo
Palis de meme e se derraube
Lou lume qui vihavo un ome en perdicioun.*

(Mirèio. Cant X.)

Les Saintes apparaissent... Dans leur discours sublime, dans cet appel de l'Au-delà à l'âme frémissante de Mireille, la nature se fait tout simplement l'interprète des choses divines.

Et quand les Saintes se taisent avant de reprendre le récit de leurs tribulations, de la divine épopée de leur vie terrestre, la nature tout entière salue et adore dans une immense extase:

*E se teisèron li tres santo.
E lis oundado caressanto,
Pèr escouta, courrien de long dóu ribeirés,
A troupelado. Li pinedo
Faguèron signe à la vernedo;
E li gabian e lis anedo
Veguèron s'amata l'immènse Vacarés.*

*E lou soulèu emé la luno,
Dins la liunchour que s'empaluno,
Adourèron clinant si frountas cremesin;
E la Camargo salabrouso
Trefouliguè. ..*

(Mirèio. Cant X.)

Cette nature de la Provence christianisée, baptisée par les Saintes, cette terre élue du Rédempteur, la première de l'Occident où se posèrent les pieds des apôtres de la Bonne Nouvelle, est partout présente dans le récit évangélique des Bienheureuses Elle accueille frémissante les messagères de son roi. Elle gardera fraternellement leur dépouille mortelle:

*Colo Baussenco, Aupiho bluio
Vòsti calan, vòstis aguïo,*

*Di nosto predicanço a toustèms gardaran
La gravaduro peirounenco.
Ei soulitudo palunenco,
Au founs de l'isclo Camarguenco,
La mort nous alougè de nòsti jour oubrant.*

(Mirèio. Cant XI.)

Les Saintes ont regagné l'Empyrée. Leurs paroles, pareilles à un écho de cantique se sont éteintes peu à peu de nuées d'or en nuées d'or. Mireille agonise, Mireille se meurt. Les vieux parents en larmes l'ont enfin retrouvée au pied du sanctuaire.

La foule des Saintins l'entoure. Vincent vient lui aussi, fou de douleur. On l'a montée à la chapelle haute où sont les châsses des Saintes. Le portail ouvert de la chapelle regarde vers la mer, la mer immense qui semble tisser une auréole d'azur et de lumière autour de la mourante:

*... D'aqui se vèi la blanco raro
Que joun ensèn e desseparo
Lou cèu redoun e l'aigo amaro;
Se vèi de la grand mar l'eterne remoulin.*

*De longo lis erso foullasso
Que s'encavaucon, jamai lasso
De s'esperdre en bramant dins li mouloun sablous;
De vers la terro uno planuro
Qu'a gens de fin; pas uno auturo
Qu'à soun entour fagué centuro;
Un cèu immense e clar sus d'erme espectacularous.*

(Mirèio. Cant XII.)

Interrompant les exclamations désespérées de Vincent, la mourante fait signe vers la mer. Ses yeux, déjà fermés aux choses de la terre, y voient la barque des Saintes. La mer provençale, avec toute sa lumière, avec ses oiseaux aux ailes immaculées, est associée à son dernier rêve mystique. La mer est la route azurée qui conduit Mireille au paradis:

*Si! si! regardas bèn!
Soun s'uno barco senso velo,
Cridè Mirèio. Davans elo,
Vesès pas coumo l'oundo aplano si revòu?
Ah! qu'es bèn éli! l'èr clarejo,*

*E l'alén siau que li carrejo
Lou mai plan que pòu voulastrejo...
Lis aucéu de la mar li saludon à vòu.*

*Non! more pas! léu d'un pèd prounte
Sur la barqueto deja mounte...
Adiéu! Adiéu!... Déja nous emplanan sus mar!
La mar, bello plano esmougudo,
Dou Paradis èi l'avengudo,
Car la bluiour de l'estendudo
Tout à l'entour se toco emé lou toumple amar.*

(Mirèio. Cant XII.)

Tout commentaire est superflu devant une telle poésie. Dans cet épilogue mystique, le poète a fait de la nature

l'expression lumineuse et vibrante des plus hautes exaltations de l'âme humaine. Il a réconcilié l'esprit et la matière. Il les a unis par un lien aussi fort que l'amour de Vincent et de Mireille. Prestigieux miracle d'une poésie qui plane sur les plus hautes cimes, la plus noble, la plus vraie, la plus pure dont les accents aient retenti sous la voûte des cieux.

Ce miracle, Mistral l'a renouvelé au chant VI de *Nerte* ; halte mystique, oasis embaumée d'encens et baignée d'aurore au milieu d'une épopée à la fois infernale et divine. Aux chants VIII, IX, X, XI et XII de Mireille, l'action à laquelle le poète fait collaborer la nature est dramatique. La nature auréole les derniers moments de Mireille, martyre d'amour. Elle est l'interprète du grand message des Saintes. Elle aide au dénouement de la plus douloureuse des crises. Elle prépare cette âme meurtrie de jeune fille à quitter la terre, à laisser ici-bas l'amour de Vincent pour les réalités bienheureuses de là-haut. Elle lui offre un pont lumineux vers l'Au-delà. Elle participe à ce dénouement dans un dynamisme poignant.

Au chant VI de *Nerte* , tout est repos, lumière, paix divine dans ce bois de Saint-Gabriel où Nerte, échappée à ses ravisseurs, fuyant la passion trouble de Rodrigue et le pacte infernal où elle fut enchaînée, se réfugie auprès du saint ermite qui vit parmi l'intimité des archanges au milieu d'une solitude paradisiaque!

Ici le poète se montre le disciple de Saint François et l'émule de Fra Angelico!

Ce ne sont certes pas des nuages roses vibrants de harpes sérapiques dans quelque fade évocation plus ou moins imitée de Lamartine.

C'est un coin de nature provençale très délicatement observée, mais exprimée avec ces couleurs célestes, ces tons d'une idéale pureté, cette lumière édénique, irréelle, surnaturelle, qui vibre sur les fonds du peintre angélique de Fiesole:

*La mounjo Nerto, à la primo aubo,
Coustejo un bos, un grand bos d'aubo.
Fugènt lou mounde loubatiéu,
S'envai à la gàrdi de Diéu...*

*Veici qu'amount, dins lou matin,
Uno campano fai dindin
Nerto s'aubouro esperlucado:
E dins lou bos, à la frescado,
Intro, seguènt lou dindamen.
Lis auceloun alegramen
Dins lou brancun s'esparpaiavon;
Li pendoulino bresihavon,
E li tourtouro e tourtourèu
Rouncant d'amour fasièn parèu.
Nerto s'avanço pavourouso,
Mai trefoulido, mai urouso,
Souto les aubre blanc e dous
Que la reçaupon, amistous.
Es tant souleto dins lou mounde
E dóu plouran à tant l'abounde
Que ié fai gau de vèire enfin
Li coulounado à front divin
D'aquelo séuvo que l'embaumo
E l'enmantelo de calaumo.*

*Lou sant soulèu, lou souleiet
Sus la mountagno pareissié;
De l'eigagnolo li perleto
Eron i fueio-pendouletto;
E, lou dégout sus si boutoun,
L'agoulencié, lou genestoun,
L'entrevadis, li flour souvajo
Que dins lou gres vènon arrajo,
Tout se chalavo, renadiéu,
Dins la lumiéro dóu bon Diéu.*

(Nerto. Cant VI.)

Que le lecteur nous pardonne si nous l'avons conduit avec quelque insistance et peut-être avec quelques longueurs à travers les paysages mistraliens. Il est difficile de s'arracher au charme de cette lumière intellectuelle, de cette lumière pleine d'amour: *luce intellectual piena d'amore*, comme disait l'autre Altissime.

Qu'il nous pardonne d'autant plus que lorsqu'il fera sur nos traces et beaucoup plus complètement ce pèlerinage naturaliste et mystique à la fois, il y trouvera l'oasis la plus délicieuse, la plus reposante pour s'arracher au tumulte de la brûlante et factice existence d'aujourd'hui, au fracas des intérêts, des passions, des luttes sans gloire où nous consumons nos forces et usons nos pauvres nerfs. Mistral leur enseignera le chemin oublié qui mènera vers l'éternelle Consolatrice ceux qui souffrent et meurent d'avoir enfreint ou méconnu ces lois. Par lui, elle leur révélera la leçon de l'ordre créateur. Par lui, elle sera la Grande Amie de toujours, l'amie qui ne les décevra jamais, l'amie dont les bras immenses accueilleront tous les meurtris, car il la leur révélera divinisée, transfigurée par le souffle de l'Esprit sans lequel elle ne sera jamais que morne et fugitive apparence, poussière et mort. Grâce à lui, elle leur ouvrira l'avenue lumineuse et fleurie qui les conduira vers le Monde spirituel, vers les

... Auti jouissènço

Que se trufon dóu toubèu.

(Lis Isclo d'Or. Li Cansoun. — La Coupo.)

La Beauté

Vuejo nous la couneissènço

Dóu verai emai dóu bèu...

(Lis Isclo d'Or. Li Serventés. — La Coupo.)

O sènso la bèuta, de que sarié lou mounde?

Luse tout ço qu'es bèu, tout ço qu'es laid, s'escounde.

(Théodore Aubanel. Li Fiho d'Avignoun.— La Venus d'Arle.)

... La glòri la proumiero

Que dèu ambiciouna lou mounde es la lumiero

Car la joio e l'amour soun li fiéu dóu soulèu,

E lis art e li letro, acò 's lou grand calèu!...

(MISTRAL: La Rèino Jano. Ate I, scèno I.)

Un de nos jeunes auteurs d'il y a quelques années prétendait, dans une conversation privée, justifier ses hardiesses et ses truculences excessives en s'autorisant de ces deux vers du *Chant de la Coupe* :

Vueio nous la Pouèsio
Per canta tout ce que viéu...

(Lis Isclo d'Or. Li Cansoun. — La Coupo.)

Il y voyait une affirmation nouvelle de la doctrine romantique d'après laquelle toutes les réalités, même le laid, même l'horrible, même les pires déformations physiques et morales, ont droit de cité dans la littérature et dans l'art au même titre que le beau. Malgré la belle défense que son auteur apportait à l'appui de son paradoxe, cette interprétation nous paraît tout à fait abusive. Toute la personnalité, toute l'œuvre de Mistral la démentent. Héritier de l'Hellade, humaniste et platonicien, fils d'une terre de soleil toute jonchée des vestiges de l'art antique, il n'a pas voulu reprendre pour son compte une conception venue de l'Orient lointain et monstrueux à travers le Moyen Age nordique.

Pour lui, comme pour les Grecs, l'art du poète, comme les arts plastiques, est un choix guidé par un idéal, un choix prenant dans la nature tout ce qui s'approche de cet idéal de splendeur et d'harmonie quasi divine, l'organisant d'après ses normes, l'illuminant, le sublimisant d'un reflet de l'Esprit immortel. La seule réalité vivante est ce qui, même dans les sphères les plus humbles, tend vers cette perfection de l'Être dont nous portons en nous-mêmes l'idée innée. C'est là vraiment *tout ce qui vit*, tout ce qui mérite d'être chanté. Le laid, le morbide, l'horrible n'expriment qu'une vie incomplète, diminuée ou flétrie.

Un critique allemand a consacré une étude à Aubanel sous le titre: *Un chancre provençal de la Beauté*. Il conviendrait aussi bien, mieux encore peut-être, à une étude sur Mistral. Mistral et Aubanel, fils de la même mère helléno-latine, ont tous deux aimé passionnément et chanté la beauté terrestre, reflet de la Beauté divine. Mistral aurait pu faire siens les deux vers splendides d'Aubanel:

*O sènso la bèuta, de que sarié lou mounde?
Luse tout ço qu'es bèu, tout co qu'es laid s'escounde!*

(Li Fiho d'Avignoun. La Venus d'Arle.)

Mais Aubanel, génie essentiellement dionysiaque, tourmenté par les élans de la passion fiévreuse, se débat dans un conflit tragique entre la fougue du désir et les exigences d'un christianisme rigoriste, ascétique.

De là une lutte douloureuse dont il s'évade dans des sanglots presque sauvages, dans des cris brûlants et désespérés.

Mistral est essentiellement apollinien. Il discipline, il harmonise les ardeurs, les enthousiasmes de Dionysos, par la mesure, le rythme du dieu de l'harmonie. La sérénité royale avec laquelle il contemple et organise son idéal n'entrevoit pas de conflit entre ce culte de la beauté hellénique dans sa conception la plus noble, celle de Phidias, celle du sculpteur inconnu de la Vénus de Milo, celle de Sophocle et de Platon, et le spiritualisme chrétien.

La beauté telle qu'il l'a conçoit n'est-elle pas essentiellement *la Splendeur du vrai*, selon le thème aristotélicien, le resplendissement de la forme idéale créée, animée par l'Esprit, organisée selon le rythme de l'Esprit? Il ne pourrait y avoir d'opposition entre la beauté périssable de la création et la beauté éternelle dont elle est le reflet. L'expression de la beauté dans l'œuvre du Maillanais concilie la splendeur de la forme et le rayonnement de la spiritualité. Elle transfigure l'une par l'autre. L'idéal si haut, si serein, si pacificateur du spiritualisme mistralien élimine donc complètement le ténébreux conflit où se débattent ceux qui n'ont pas su s'affranchir des conceptions d'origine manichéenne, cathare, ou janséniste, filles de l'Orient, sémite ou persan.

Nous sommes avec Mistral dans l'empire de la Lumière divine, dans le temple de la Vénus céleste.

Humaniste en même temps qu'homme du terroir, profondément imprégné du culte de la beauté classique, il eut la rare fortune d'être né sur une terre qui, par la splendeur lumineuse de ses horizons et la présence des ruines antiques qui s'y dressent de toute part, réalise une image de la Grèce et de l'Italie, une image qui rivalise avec ses modèles. Les déesses de Phidias et de Praxitèle, il les eut devant ses yeux, incarnées dans les dignes héritières des races qui passèrent, dans celles qui semblent descendre des frises d'un Parthénon, les filles d'Arles au profil pâle et fin de statues sous le ruban de velours et le diadème des lourds cheveux noirs. Une des raisons de son culte passionné de la Provence, c'est qu'elle réalise l'Archétype (*lou Parangoun*) de la beauté:

*Mai de l'azur tant clar que m'encapello,
Aut que noun sai, à mis iue resplendis
Lou parangoun de ma Prouvènço bello
Emé soun piés qu'au soulèu reboumbello
E dins sa man la coupo de Giptis.
Quouro retrais li dono de Foucido
Se courounant de nerto e d'oulivié...*

(Lis Oulivado. Lou Parangoun.)

Dans un de ses plus admirables sonnets où, comme tant d'autres fois, le Maître fait jaillir d'une pièce de circonstance un magnifique symbole, une belle Arlésienne, fille d'un artiste du pays, d'un prêtre de la beauté provençale, personnifie toute la splendeur séculaire d'Arles, héritière et veuve des héros de l'Hellade et des Césars de Rome:

A LA FIHO DE RÉATTU

*O tu que subre-bello emai d'un sang illustre,
En fâci dóu barbare as counserva toujours,
Sènso cregne que res ni que rèn t'escalustre,
Lou vièsti, lou parla, lou gaùbi dóu Miejour,*

*O tu que li baroun e li gardian palustre
Venien vèire sourti fièro de la Majour,
E qu'as douna ta vido à metre dins soun lustre
Lou pintre majourau que te dounè lou jour.*

*Autant coume autre tèms nostro rèino Ermengardo
As persounifica toun Arle grand et mut,
Toun Arle, aquelo véuso Artemiso que gardo*

*La glòri de si rèire enclaus dins l'atahut,
Que porto lis Areno en courouno, e regardo
Sus lou Rose eilalin s'en ana li lahut.*

(Lis Isclo d'Or. Li Sounet. — A la Fiho de Réattu.)

Son culte de la Provence, terre et archétype de la Beauté, il l'étend à toutes les terres lumineuses où règne la race latine, patries de l'Art divin où la splendeur des choses et des êtres inspire le ciseau, le pinceau ou la lyre des héritiers de l'Hellade éternelle:

*A la belugo dis estello
Abrant lou mou de toun flambèu,
Dintre lou marbre e sur la telo
As encarna lou subre bèu.
De l'art divin siés la patriò
E touto gràci vèn de tu:
Siés lou sourgent de l'alegrìo
E siés l'eterno jouventu.*

*Di formo puro de ti femo,
Li Partenoun se soun popla...*

(Lis Isclo d'Or. Li Serventés. — A la Raço Latino.)

Cette beauté, fille de lumière et de l'ordre éternel, cette beauté qui n'a rien à voir avec le charme morbide et trouble de la beauté romantique, Mistral la fait ruisseler comme un fleuve d'or vivant pailleté de surnaturelles clartés à travers toute son œuvre immense. Elle sonne dans la musique, dans le rythme si prenant et varié à l'infini de ses vers et de ses strophes, dans les harmonies de son verbe inimitable. Elle s'épanouit dans la floraison de ses images toujours intégrées avec l'idée. Elle flambe dans son lyrisme comme un rayon de soleil illuminant un fronton de sa lumière dorée, la dorure de Mistral, comme l'a dit si joliment Joseph Delteil.

En dégagant de l'œuvre mistralienne, *Le Message de la Nature*, nous avons déjà fait voir dans l'Altissime poète de Maillane, le chantre inspiré de toutes les beautés de la création résumées en un raccourci splendide sur sa terre de Provence dans leurs aspects les plus lumineux, dans leurs plus parfaites harmonies.

Il est aussi le chantre de la beauté humaine dont le pays d'Arles lui offrait des types si achevés. Les héros, les héroïnes de ses poèmes sont tous beaux, incarnant chacun une des formes de la beauté, d'une race aimée des dieux et fille du soleil. Parmi les fervents de la poésie mistralienne, qui ne connaît les vers aussi évocateurs que délicieusement émus où le poète décrit dans sa fraîcheur, dans sa pureté adolescente, la frémissante, l'éclatante beauté brune de Mireille:

*Dins si quinge ans èro Mirèio;
Coustiero bruno de Fount-Vièio
E vous colo Baussenco, e vous plano de Crau
N'avès plus vist de tant poulido!
Lou gai soulèu l'avié spelido;
E nouveleto afrescoulido,
Sa caro à flou de gauto, avié dous pichot trau.*

*E soun regard èro uno eigagno
Qu'esvalisié touto magagno;
Dis estello mens dous es lou rai e mens pur;
Ié negrejava de trenello
Que tout de long fasié d'anello;
E sa peitrino redounello
Ero un pessègue double en panca bèn madur.*

(Mirèio. Cant I.)

La beauté d'Estérelle, comme il sied, est plus hautaine, plus majestueuse. C'est une princesse des royaumes du soleil et du rêve...

*.. Avien lou regard dre, feroun e barounen,
Sis iue verdau coume esmerauda*

*E de l'ardiero garrigaudò
Sa carnaduro pessegaudò
Pourtavo lou ressort, coume un fru sant janen.*

*A si geinoun d'elo, anguielado,
Fièro, divinamen moulado
Pèr li ple blanquinèu de sa raubo de lin
A si geinoun que la belavo
Coume s'un ange ié parlavo
Entremitan de niéule blavo,
L'amourous pèr lou sòu sur lou coude èro aclin.*

(Calendau. Cant I.)

*Ma segnouresso trelusènto
Sur lou roucas èro jasènto
Eme soun bras divin blanquinèu e redoun...*

(Calendau. Cant IX.)

Nerte est belle aussi, d'une beauté idéale et blonde, une beauté d'inspiratrice des troubadours mais une beauté chaste, illuminée de mysticisme devant laquelle s'évanouissent les embûches du Mauvais et qui transfigure la passion trouble d'un Rodrigue de Luna en amour pur et rédempteur.

L'Anglore, la petite fée énigmatique et un peu sauvage du vieux Rhône, souple, claire et fugitive comme l'onde, nous apparaît vêtue seulement de la beauté ingénue d'une nymphe lorsqu'elle se joue dans la nuit d'été sous la caresse d'un rayon de lune à travers le cristal irisé du grand fleuve provençal:

*Pèi zóu, dins lou courrènt de l'aigo molo,
Descendié 'ncaro un pau, alusentido
Pèr le rai de la luno que beisavon
Soun fin coutet, sa jouino car ambrenco...*

(Lou Poèmo dóu Rose. Cant VI-LII.)

Aubanel a exalté son idéal de la beauté féminine dans sa Vénus d'Arles, idéal païen certes, mais d'un paganisme ardent, fougueux, romantique, très éloigné de la sérénité du marbre grec qui l'inspira, d'un paganisme où l'on sent le déchirement et le scrupule, d'un paganisme troublé par l'idée chrétienne du péché:

*E vaqui perqué t'ame, e ta bèuta m'engano,
E perqué, iéu crestian, te cante, o grand pacano!*

(Li Fiho d'Avignoun. La Venus d'Arle.)

Mistral a chanté aussi son hymne à la femme éternelle. Mais s'il prononce encore en passant le nom de la Déesse de Cythère, ce n'est pas l'Aphrodite païenne qu'il prend pour symbole, mais l'Eve biblique. La sérénité apollinienne avec laquelle il évoque ce poème vivant contraste avec la fièvre dionysiaque d'Aubanel. L'hymne à la créature s'achève par un hymne au Créateur dont elle est le chef-d'œuvre. Au lieu du dualisme angoissé qui torture le chantre des *Filles d'Avignon*, nous retrouvons ici la conciliation mistralienne dans l'unité, dans l'idéalisme platonicien.

*Oumenage
Au reinage,
Tout ço que i'a d'esclatant,
Qu'à tu rigue
E s'oufrigue...
Mai siés bello jamai tant.*

*Coume en glòri
Quand fas flòri,
Senso faudo ni faudiéu,
Lindo! talo
Que fatalo,
Te pastè la man de Diéu!*

(Lis Oulivado. A Evo.)

En célébrant la *Reine Jeanne* dans un magnifique drame (œuvre épique et lyrique, d'ailleurs, plutôt que théâtrale), le poète semble avoir voulu construire un vivant symbole de toute sa conception de la Beauté et d'un apostolat pour la Beauté.

La Reine Jeanne, souveraine dont la légende reste toujours chère aux provençaux malgré tous les bruits calomnieux dont on a voulu la ternir, est elle-même un parangon de beauté, un type merveilleux de beauté méditerranéenne devant lequel tous s'inclinent:

*O Vènus! de toun pèu trempe de salabrun,
Se dauro e trelusis tout lou gourg d'amarun,
Blanquinello, i poutoun dóu soulèu te desvèles,
E rèn que d'un regard lou mounde renouvelles!*

*Jano! digne de tu, lou sabe, i'a qu'un diéu,
Mai s 'un rèi flamejant te sufis, siéu lou tiéu.*

(La Reino Jano. Ate IV, scèno V.)

s'écrie sur la galère le roi de Majorque, terrassé d'admiration et d'amour en sa présence. Jeanne, souveraine des terres lumineuses, reine de Naples et comtesse de Provence, est la digne héritière de la civilisation des troubadours, du *Parage*. Elle veut faire resplendir dans ses domaines cet idéal brisé en Occitanie par les chevaliers du Nord. Elle s'entoure de poètes, de musiciens, d'artistes. Elle veut régner par la bonté, par l'amour, par l'art, être la première messagère d'une civilisation nouvelle, d'une civilisation radieuse fille de la Grèce, de Rome, et des Troubadours.

*La glòri la proumiero
Que dèu ambiciouna lou mounde, es la lumiero,
Car la joio e l'amour soun li fiéu dóu soulèu,
E lis art e li letro, acò's lou grand calèu!
Tambèn i a'n noble mot que tène à moun usage,
Es de moun segne-grand, lou rèi Roubert lou Sage:
Amariéu mai, disié, perdre la reiauta
Que lou Gai Sabé...*

(La Rèino Jano. Ate I, scèno I.)

*E lou det d'uno rèino afablo, abourgalido.
Fai clina mai de front qu'uno espaso enmalido.*

Quand semenas la joio, es la joio que sort.

(La Rèino Jano. Ate I, scèno II.)

*Dins un lagas enfin de sang e de lagremo
Se ma planeto fèro un jour dèu cabussa,
Au traçan de belu qu'en terro vau leissa,
Au mens recouneiran qu'ère proun generouso
Pèr èstre la grand rèino, o Prouvènço courouso!*

(La Reino Jano. Ate IV, scèno VI.)

Etre dans ce monde livré aux tempêtes, ce monde *achavani*, l'ambassadrice, la messagère de l'éternelle beauté, ce fut tout son crime, comme ce fut celui de l'Occitanie des troubadours aux yeux des *omes de l'escur*.

La beauté n'est-elle pas toujours bafouée, persécutée, foulée aux pieds ici bas, livrée en pâture aux forces de l'inconscient, de la Bêtise et de la Laideur? Patience! Elle aura un jour sa revanche. Elle triomphera dans le soleil comme la Reine Jeanne, justifiée par la sentence du Pontife qui règne en terre d'Avignon!

Cet idéal de Beauté, nous ne pourrons le réaliser qu'en le poursuivant d'après les traditions de notre terre, de notre race. Comme l'a écrit un Occitan, fervent disciple de Mistral:

Que seul le patrial canon te satisfasse;
Tu paieras du désordre et des vaines laideurs,
La Folie de chercher d'autres règles ailleurs
Hors de celles que fit le passé de ta race...

(Charles-Brun: Le sang des Vignes.)

Aussi Mistral lutta pour défendre contre la barbarie niveleuse de notre époque la coiffe et le vêtement traditionnels des filles d'Arles, élaborés sur le sol patrial par une évolution séculaire et si bien harmonisés avec le rythme de la beauté arlésienne. Vers la fin de sa vie, en 1906, il organisa en cité d'Arles, dans le cadre prestigieux du théâtre antique, aux pieds des deux colonnes de marbre, *Li Bessouno*, qui semblent tendre éternellement vers l'azur les bras suppliants d'une Niobé, cette fête de la beauté arlésienne et du costume arlésien, cette *Fiesto vierginenco* qui est à l'origine du mouvement actuel de renaissance des costumes régionaux, de ces fêtes du costume qui s'épanouissent aujourd'hui un peu partout.

Le chant qu'il composa pour cette occasion exalte magnifiquement dans la ligne si simple, si grande, si classique de ses strophes, le los des filles d'Arles et de leur vêtue, des filles d'Arles sœurs de Mireille qui portaient leur coiffe étroite:

*Canten la glòri
E l'ounour dóu païs
E sa belòri
Que tóutis réjouis:
Li chato de quinge ans
Es lou fiò de Sent Jan
Que briho sus l'autour
E fai lume à l'entour.*

*Li Rouquetiero
Tènon la flour en man;
Soun eiretiero
De l'Empèri Rouman.*

*Lis Auturenco
Soun fiho de Pallas
E proumiérenco
Ournèron Arelas.*

*Tarascounenco
Soun damo de castèu;
Barbentanenco
Porton lou canestèu...*

*La couifo estrecho
Mirèio la pourtè;
Sa man adrecho
N'en couneissié l'estè.*

*Se voulès triounfla,
Chato counservas la;
E vostre pur velout,
O rèino, gardas lou.*

(Lis Oulivado. La Festo Vierginenco.)

Cet hymne à la beauté arlésienne retentit aussi chaleureux, aussi vibrant dans le discours qu'il prononça en plein théâtre antique d'Arles pour ces mêmes fêtes:

Mai la bèuta di chato, de nòsti chato, o Arlaten! se capito inmourtalo. E vuei après d'an e de revoulunado lou sang de la prouvenço toujours regisclè pur e revoi e alègre. E de meme que vesèn, sus li vièi bàrri en rueino, espeli au printèms touto meno de flour de garanié, de roumarin e de roso feroujo, de meme, chasco annado, dins nostre terradou, vesen uno espelido de fresco e bèlli chato que dóu païs soun l'ournamen e soun l'ounour e soun la joio!

Car es vous àutri, o chato! que sias l'ourguei de nostre raço; es vous àutri, o Prouvençalo! que sias se pou bèn dire, nosto Prouvènço en flour.

Gràci au diadémo que vous cencho lou frount, e gràci au coustume que pourtas fieramen, patrioticamen, coustume qu'au jour d'uei es lou plus elegant de touti, sias la glòri d'un pople, sias lou signe vivènt de la Prouvenço lumenouso. E quand passas en quauco part, tout acò dis: — Que soun poulido!

(MISTRAL: Discours e dicho, p. 37. — Discours i chatouno.)

C'est dans la même pensée de maintien de tout ce qui fit la beauté d'une province illustre entre toutes, de conservation du décor d'un passé qui doit rester non un objet d'imitation servile, mais une source d'inspiration et d'esthétique traditionnelles, que Mistral réunit patiemment, pieusement, en y mettant toute son âme, ce *Museon* qui a servi, depuis, de modèle à tous nos musées régionaux.

A notre époque où le sentiment de l'utile étouffe celui du beau, où tant de laideurs nous entourent, nous pressent, nous menacent, où, même dans les milieux restés fidèles à l'art et à la poésie, tant de mixtures étrangères et frelatées viennent troubler le pur cristal d'une tradition séculaire, Mistral propose un apostolat, un évangile de beauté harmonieuse et saine, de beauté latine et méditerranéenne, de beauté vraiment classique, d'un classicisme non desséchant et livresque, mais toujours vivant comme un olivier centenaire aux rameaux chargés de fruits; parce que ses racines plongent aux veines profondes d'un sol fécondé par le rêve celtique, par la splendeur hellénique, par la raison latine, par les radieuses espérances du Christianisme.

A nous Français qui sommes tous à des degrés divers, aussi bien ceux du Nord que ceux du Midi, fils spirituels de l'aïeule grecque et de la mère latine, mieux que Ruskin, trop souvent perdu dans les brumes nordiques, mieux que d'Annunzio dont le paganisme claironnant accorde trop souvent sa lyre aux orchestres de Bayreuth, il saura nous réapprendre à instaurer en face du barbare menaçant une conception hautement esthétique de la vie, une formule de l'art à la fois traditionnelle et lourde d'avenir, accordée avec notre sol, notre atavisme, notre véritable tradition. A cette fontaine de Vaucluse, qui est aussi une fontaine de Jouvence, notre littérature, notre poésie, notre art, trop anémiés dans une atmosphère factice, intoxiqués de poisons étrangers, retrouveront la vigueur, la jeunesse, l'éclat d'un renouveau.



TROISIÈME PARTIE

Le Message de l'Esprit et de l'Âme

L'Ordre - L'Optimisme

La Volonté

*Aro pamens se vèi, aro pemens sabèn
Que dins l'ordre divin tout se fa pèr un bèn...*

(Lis Isclo d'Or. Li Serventés. —I troubaire catalan.)

Siegues lou chivalié; l'aposto!

(Calendau. Cant. IX.)

La conception mistralienne de la beauté est donc toute méditerranéenne et classique. Elle repose sur l'ordre, la hiérarchie, le choix. Elle s'oppose nettement au désordre, à la démence, à la violence romantiques. Mistral, génie olympien, génie apollinien comme Gœthe, ordonne et dirige l'enthousiasme dionysiaque, source première de tout le lyrisme, selon le rythme d'Apollon.

L'ordre la mesure, tout Mistral est là. Trop souvent notre littérature française contemporaine est la littérature du désordre et de la mort. Devant ces pessimistes, ces révoltés, Mistral se dresse comme la statue de l'ordre et de la vie.

— Mistral est le plus grand réaliste du monde et le plus beau. Son miracle, c'est sa pondération, son niveau, son équilibre entre la masse et l'esprit. (Joseph DELTEIL).

L'idée d'ordre, de discipline, d'équilibre domine, nous l'avons vu plus haut, la conception de l'idée de patrie et celle de la cité dans l'œuvre mistralienne.

Elle domine aussi sa conception de la vie et son éthique. *Ne quid nimis* (Rien de trop). Ordonner sa vie harmonieusement comme les lignes d'un Parthénon, remplir toute sa destinée dans la condition où le ciel nous a placés, savoir reconnaître ses limites et, sans les franchir, réaliser toute la perfection qu'il nous est humainement donné d'atteindre, telle est la suprême sagesse. Le Maillanais conquiert tout de suite le repos dans cette discipline morale où Barrès n'est parvenu à sa suite qu'après de douloureuses expériences.

Le vieil Ambroi, effrayé de l'amour de Vincent pour la riche héritière du *Mas di Falabrego*, entrevoit un malheur et adjure son fils de ne pas lever les yeux au-dessus de leur humble condition. Ne devons-nous pas nous contenter de la part de bonheur que nous y trouvons comme le lézard de son rayon de soleil?

*Lou Mèstre t'a fa lagramuso?
Tèn te siau dins toun asclo nuso,
Bèu toun rai de soulèu e fai toun gramaci...*

(Mirèio. Cant VII.)

Le père de Calendal tire autant d'orgueil de sa prud'homie des pêcheurs que d'un siège au parlement d'Aix. Après des exploits prodigieux dignes de ceux d'Hercule, son fils est élu, comme suprême récompense, consul perpétuel de Cassis. La si curieuse pièce des *Olivades*, *Brèu de sagesso*, qui atteint parfois le ton de l'Ecclésiaste, résume toute cette philosophie pratique née de la conscience de notre rang et de l'acceptation de nos destinées:

*La vido es qu'un passage:
Vau mai, tau que lou sage,
La prene coume vèn
Que de charpa lou vènt.*

*Lou Vènt Terrau que gisclo
Dins li bartas dis isclo
Vau mai que lou Levant
Que rènd favan e van.*

*Levant qu'adus la plueio
E l'aigo dins li sueio
Vau mai qu'un Vènt Terrau
Que desbano li brau...*

(Lis Oulivado. Brèu de Sagesso.)

Mistral, fils d'une grande famille de ruraux, grandi parmi les pâtres et les gens des mas, connaît tout le prix et la vertu de cette patience paysanne qui étonne, fait cabrer peut-être parfois ceux que brûle l'existence impatiente des villes et de nos sociétés modernes où l'on vit trop vite. Le temps n'existe pas pour elle. Habitée à s'imposer de longs efforts, souvent stériles en apparence, à laisser passer les intempéries des saisons, la tempête, la grêle, la gelée, les maladies des récoltes et des animaux, elle ne se laisse décourager par aucun déboire. Elle sait que, guidée par une expérience séculaire, servie par un labeur prolongé, lent peut-être, mais sans répit, elle aura le dernier mot. *S'acò 's pas vuei sera deman*. C'est le grand mot des paysans méridionaux, et c'est aussi celui du poète, celui dont il calmait parfois dans un énigmatique et fin sourire les impatiences de ses disciples du Félibrige qui, croyant le triomphe de la Cause au bout de leur bras, risquaient de tout compromettre par des outrances intempestives.

Allons plus loin et nous verrons Berre.

Sachons attendre après de longs et patients efforts... et, la grâce de Sainte Estelle aidant, la victoire tombera dans nos mains comme un beau fruit mûr.

S'aco 's pas vuei sara deman:

Lis amélié de la calanco

Se van garni de si flour blanco

Per lou plasé dóu galimand

Que sur la routo vai trimant.

S'acò 's pas vuei sara deman:

Belo flourido porto em'elo

Lis amélié e lis amelo.

Nòsti pitchot que soun gourmand

Tóuti ié van manda la man.

S'acò 's pas vuei sara deman:

Rapelen nous que la paciènci

Es lou cepoun de la sapiènci

E mau-grat tout, sian flourimand,

Quand de paciènci nous arman.

S'acò 's pas vuei sara deman:

Dou Félibrige e de si mèmbe

Se gardara poulit remèmbe

E noste gènt parla rouman

Para lingueto au franchimand.

S'acò 's pas vuei sara deman:

Lou gaudre foui cour a la baisso...

Basto qu'après la boui-abaisso
Noun regreten pàuris uman
Dóu vièi passat lou tèms charmant!

(Lis Oulivado. Veguen veni.)

Toutes les infractions à l'ordre éternel, aux lois posées par le Créateur, les gestes des grands ambitieux et des grands bandits de l'histoire, les élans fous de ceux qui ont voulu violenter la destinée, outrepasser leurs limites, s'évader hors des frontières de la raison et, comme le torrent, courir tout droits vers le gouffre, trouvent leur châtiment dans des catastrophes sans nom. Les peuples, les nations qui prétendent briser les normes séculaires et traditionnelles de leur développement, rompre le cours normal de leur destinée au nom des doctrines décevantes d'un prétendu progrès n'échappent, pas plus que les individus, à l'implacable Némésis. (*Voir le Rocher de Sisyphe* ou *le Psaume de la Pénitence* .)

La centralisation qui fait refluer tout le sang d'un pays vers une capitale démesurée, tentaculaire, dévoratrice, qui brise toutes les libres énergies des provinces et des cités sous le joug d'une bureaucratie aveugle, est contraire à l'ordre naturel qui doit laisser leur vie propre à tous les groupes qui composent la communauté nationale.

L'ordre, l'équilibre, ont dominé non seulement toute l'œuvre et toute la philosophie de Mistral, mais aussi toute sa vie. Ce n'est pas lui, pas plus qu'aucun de ses héros, qui aurait dit:

— Je suis une force qui va! Nous sommes en présence d'une énergie constructrice au service de la plus haute intelligence, d'une force suprêmement consciente de son but et de ses moyens. Rien ne fut laissé à l'inconscient, à l'impulsion, à l'instinct dans son existence pas plus que dans ses poèmes. Tout est médité, raisonné, volontaire, ordonné en vue d'un but supérieur obstinément poursuivi: la

résurrection de la Provence, du Midi tout entier et de leur antique langue. Par un privilège des plus rares, toute sa prodigieuse carrière semble dirigée selon un plan harmonieux et fortement conçu, depuis ses premiers vers de jeunesse jusqu'aux derniers vers des *Oulivado* , depuis sa participation aux *Roumeviage di troubaire* jusqu'au dernier clou planté au *Museon Arlaten* . Léon Daudet a pu donner pour titre à une étude sur le Maître: *Mistral ou le Génie équilibré* .

Doué de cet admirable bon sens, de ce sentiment supérieur de l'ordre qui semble accordé au rythme de l'Univers, Mistral a *mesure pour tout* . Il possédait à un degré éminent toutes les qualités d'un politique et d'un chef. On a dit qu'il était né pour devenir un président des Républiques du Midi.

Gouvernail, gouverner, il était né pour cela. Faute d'avoir pu l'exercer sur un plus vaste théâtre, il a montré à un degré supérieur ce sens inné du gouvernement dans l'organisation et la direction du Félibrige, de ce mouvement de la Renaissance méridionale dont il fut le metteur en œuvre en même temps que le prophète, planant avec son bon sens supérieur, son calme suprême, au-dessus de toutes les petites rivalités, les susceptibilités chatouilleuses de ses disciples.

Il savait d'un mot apaiser les orages, remettre chacun et chaque chose à sa place.

Il sut faire franchir à la barque du jeune Félibrige maint passage dangereux, maint écueil où d'autres se seraient brisés. Grâce à ce splendide équilibre, à cette harmonie qui se reflétait sur toute sa personne, il a su, dans sa magnifique vieillesse, supporter sans ridicule, sans outrances, sans faiblesses, le lourd fardeau d'une gloire sans égale, y compris la cérémonie, écrasante pour tout autre, où il présida lui-même en cité d'Arles à l'inauguration de sa propre statue. Peut-on en dire autant d'autres poètes qui furent, eux aussi, des demi-dieux terrestres?

Souverainement maître de lui-même et maître de son univers, il fut, comme Goethe, un olympien. Il contempla les hommes et les choses du haut de son génie dominateur, à la lumière de son intelligence si merveilleusement ordonnée. Tandis que les romantiques et leurs successeurs se répandent en plaintes et en cris frénétiques, s'en vont accusant à tout propos la nature, les hommes et la Divinité de souffrances et d'infortunes attirées le plus souvent par leur déséquilibre, leurs infractions aux lois éternelles, il pense que, même sur cette terre, dans l'ordre voulu par la Providence, tout se fait pour un bien, même si ce bien ne nous apparaît pas tout d'abord:

*Aro pamens se vèi, aro pamens sabèn
Que dins l'ordre divin tout se fai pèr un bèn...*

{Lis Isclo d'Or. Li Serventés. — I troubaire catalan.}

A ces pessimistes, à ces désespérés, il oppose un optimisme vraiment royal. Le malheur n'est qu'une épreuve passagère voulue par la Providence en vue de la réalisation d'un bien ultérieur qui fera resplendir d'un plus vif éclat l'action divine: La douleur appelle l'effort, et celui-ci gagne *les joio*, le prix du combat. (Charles MAURRAS.)

Mireille va mourir martyre d'amour, mais la perte d'un bonheur terrestre la conduit vers l'Eternité bienheureuse. Elle meurt sereine et consolée au pied des Saintes tutélaires. Les tribulations d'Estérelle, la belle princesse des Baux, victime du bandit Sévéran, réduite à errer dans les solitudes du mont Gibal, lui mériteront l'amour héroïque de Calendal et s'achèveront dans le plus beau des triomphes.

Le mal peut triompher un moment; mais tôt ou tard, il sera vaincu. *Sacò 's pas vuei sara deman*. Inconsciemment, le diable lui-même porte sa pierre à l'édifice divin: *Lou diable porto peiro*. Le Maître aimait à redire ce vieux dicton provençal. Il l'a mis en épigraphe en tête du poème de *Nerte* qui en est le commentaire poétique:

*E l'Esperit que s'encoulobro
Per lou Segnour a fa manobro.
Raio soulèu! Sian emé Diéu!
Dono, aparas vòsti faudiéu.*

(Nerto. Proulogue.)

M. Charles Maurras a donné une magistrale analyse de l'optimisme de Mistral dans une étude écrite à propos du cinquantenaire de *Mireille* : — C'est une poésie qui avance et qui monte tout droit et très haut. La sagesse qui l'animait avait fait le scandale de ma jeunesse. Il ne me semblait pas possible de se résigner aux tristesses perçues et exprimées avec un pathétique si doux. J'ai vu plus tard de quelle force et de quelle lumière émanaient ces résignations. Elles sont faites d'intelligence et d'activité. Mistral n'isole aucun des principes du monde. Ce que Sophocle appelle quelque part les grandes lois, amour, joie, infortune, crainte, ces mouvements de l'âme, ces vicissitudes du sort sont honorés ensemble dans l'ordre simultané et successif qui les distribue: Mistral dit bien chaque élément, mais fait entendre leur suite qui les accorde, délivre de tous les maux et pacifie la pensée. La Reine Jeanne peut payer pour les crimes de ses aïeux; comme elle a reçu pour eux l'héritage de l'empire, de l'honneur et de la beauté, elle trouve équitable d'avoir à répondre également de leurs dettes. Une bonté plus forte que l'idée de justice remue d'ailleurs aux entrailles de l'Univers, Mistral estime que le mal n'est que l'enveloppe et la coquille d'un mieux ultérieur.

Lorsque le diable intrigue, il apporte une pierre au bâtiment de Dieu.

Les plus mélancoliques retours sur le passé finissent en cris d'espérance...

Il n'est pas jusqu'à la colère qui, chez Mistral, ne soit sereine...

La mort, la maladie, la décomposition eurent leurs poètes. Voici celui qui ne connaît que la vie dans sa fleur et pour ce qu'elle a d'inflétri.

De cet optimisme procède le ton de délicieuse bonhomie, la bonhomie d'un grand génie! qui circule dans toute l'œuvre mistralienne et qui s'y allie avec la plus haute tenue littéraire, la plus noble élévation de pensée, comme dans son extérieur, sa conversation, elle s'alliait sans effort à je ne sais quelle indéfinissable grandeur.

Cette bonhomie éclate surtout dans ces nombreuses petites pièces dont l'alerte envolée fait oublier la science du rythme et la perfection du métier, ces petites pièces d'allure populaire qui recèlent sous leur familiarité, leur bonne humeur, les plus précieuses vérités, les plus belles leçons de sagesse. Mistral a élevé jusqu'au sublime dans ses poèmes, dans sa correspondance, dans ses conversations, dans sa vie entière, cette charmante et pittoresque bonhomie qui, jadis dans notre France, et surtout dans le Midi, présidait aux relations sociales, bonhomie qui a disparu, hélas! à peu près partout devant l'invasion d'une sorte de savoir-vivre au rabais, de convention mondaine uniforme et à bon marché qui court les rues, comme l'article en toc de la *Belle Jardinière* ou du *Bazar de l'Hôtel-de-Ville*:

*O tems di vièi, d'antico bounoumìo
Que lis oustau avien ges de sarraìo...*

(Lou Pouèmo dóu Rose. Cant I-III.)

Cet optimisme, corollaire de sa doctrine de l'ordre, ne doit pas être envisagé comme une sereine indifférence, un épicurisme d'oisif, d'aimable dilettante heureux de boire son bon soleil au *cagnard* comme un lézard de Provence et limitant ses désirs à une quiétude égoïste, commode refuge contre la souffrance morale et les émotions. Il ne doit pas même être envisagé en prenant le mot épicurisme dans son sens le plus élevé, celui d'une philosophie de *l'ataraxie* qui peut avoir ses austérités. Cet optimisme raisonné, conscient, fondé sur la croyance à un ordre divin, à une Providence qui a tout disposé en vue d'un souverain bien, peut être le principe de sublimes résignations comme celle de Mireille, comme celle d'Estérelle et Calendal, prêts à mourir dans le triomphe de leur amour si pur! Il devient le principe d'une doctrine de l'acceptation comme celle où Barrès s'est réfugié après ses méditations sur la terrasse de Pau au lendemain d'un deuil cruel.

C'est un optimisme *volontaire*. Cette sérénité héroïque, ce bonheur, ce calme dans l'ordre, il nous faut les mériter, les conquérir. La Providence ne nous les accorde que si nous participons à son action de tout l'effort de notre libre volonté, comme elle nous y convie. On ne l'a pas assez remarqué, on

ne l'a pas assez dit: Mistral, aussi bien que Corneille, est un grand poète de la volonté et de la liberté morale, un professeur d'héroïsme, sa conception de la vie héroïque va tout au rebours de celle du héros romantique emporté par la fatalité des passions comme une feuille morte par le vent d'automne. Elle s'insurge aussi contre la philosophie moderne du déterminisme soi-disant scientifique, d'après laquelle les actions de l'homme et l'évolution des sociétés obéissent au fatalisme de lois inexorables comme celles qui régissent le monde de la matière. N'a-t-il pas été toute sa vie un grand volontaire, un chef dans toute l'acceptation du terme? Ne s'est-il pas dressé de toute son énergie d'homme d'action contre la prétendue fatalité de cette centralisation qui doit, au dire des déterministes, tout niveler, la langue comme l'administration, les coutumes, les mœurs et les âmes, effacer toutes les frontières et broyer toute l'humanité en une sorte de magma inconsistant et incolore?

Dans son *Sirventès de la Comtesse*, il fait appel à tous les hommes de volonté, à tous ceux qui ont le cœur haut et l'âme héroïque: *Li valent, li majourau* pour crever les grilles de fer où *l'Abbesse du Grand Couvent*, la Centralisation maudite tient captive la Comtesse?

Aquéli qu'an la memòri,
Aquéli qu'an lou cor aut,
Aquéli que dins sa bòri
Senten giscla lou mistrau,
Aquéli qu'amon la glòri
Li valènt, li majourau,

Ah! se me sabien entendre!
Ah! se me voulien seguir!

*En cridant: Arrasso! Arrasso!
Zóu, li vièi e li jouvènt,
Partirian toutis en raço
Emé la bandiero au vènt,
Partirian coume uno aurasso
Pèr creba lou grand couvènt...*

(Lis Isclo d'Or. Li Serventés. — La Coumtesso.)

Le chant de la *Coupe* n'est-il pas un appel magnifique, claironnant, ensoleillé d'enthousiasme, à l'action dans tous les domaines, à l'action pour tout ce qui est beau, pour tout ce qui est libre, un véritable chant de confiance dans la volonté victorieuse et dans la vie!

L'effort volontaire est toujours méritoire, toujours efficace, toujours récompensé tôt ou tard, même lorsqu'il est suscité par la poursuite d'une illusion, par l'appel d'un mirage. Christophe Colomb croyant cingler vers les Indes ou le Japon, n'a-t-il pas découvert un nouveau Monde? Comme l'a dit Charles Maurras, fervent disciple de Mistral, il y a des *Mythes organisateurs*.

C'est ce que symbolise l'émouvant, l'admirable chant des galériens dans la Reine Jeanne.

Debout sur la proue, le gabier signale tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend à l'horizon: le coq qui chante sur le tillac, le carillon de Sainte-Réparate, un grand portail qui couvre toute une route, le château de la fée Morgane, le mont Garlaban et la Sainte-Baume; enfin, près du terme du voyage, Rosette toute émue qui, du haut de son belvédère, *fait la bienvenue* avec son mouchoir.

Les galériens résignés, courbés sur leurs rames dans l'effort douloureux qui tend tous leurs muscles, répondent en chœur: Si cela n'est pas, *fasen coume se l'èro... et vogo la galèro!*

Lou GABIÉ.

*Iéu ause lou trignoun
De Santo Reparado;
De Naple a-n'Avignoun,
N'avèn qu'uno estirado.*

LA CHOURMO.

*Trignoun o noun trignoun.
Fasen coume se l'èro,
Lanliro, lanlèro,
E vogo la galèro!*

Lou GABIÉ.

*Iéu vese Garlaban
Emé la Santo Baumo!
Fau metre pèd sus banc
La Madaleno embaumo.*

LA CHOURMO.

*S'acò 's pas Garlaban,
Fasen coume se l'èro,
Lanliro, lanlèro,
E vogo la galèro!*

Lou GABIÉ.

*Iéu vese au miradou
Rousoun touto esmougudo;
Emé soun moucadou
Nous fai la benvengudo.*

LA CHOURMO.

*S'es pas lou miradou,
Fasen coume se l'èro,
Lanliro, lanlèro,
E vogo la galèro!*

(La Reino Jano. Ate IV, scèno III e scèno VII.)

Comme l'a dit Rostand dans un beau vers de ce premier acte de la *Princesse lointaine*?
qui semble présenter de nombreuses réminiscences du IV^e acte de la Reine Jeanne:

On finit par aimer tout ce vers quoi l'on rame!

Et comme le disait Jean Richepin:

Le plus beau n'est pas d'arriver, c'est de partir!

Les grands vieillards de *Mireille*, Mestre Ramon et Mestre Ambroi, le riche propriétaire du *Mas di Falabrego* et l'humble vannier, sont tous deux des caractères fortement trempés. Tous deux ont servi héroïquement dans les armées de la France. Tous deux avec des succès différents ont travaillé, peiné de toutes leurs énergies, lutté contre les forces adverses et les éléments hostiles.

Tous deux règnent sur leur famille en maîtres respectés.

Le pape Benoît XIII, dans *Nerte*, apparaît, comme dans l'histoire, dressé avec une ténacité farouche, héroïque, contre la plus grande partie de la Chrétienté liguée contre lui et les armées du roi de France.

Calendal, l'Héraklès provençal, plus noble et plus pur que celui de la Mythologie, Calendal qui symbolise le Félibrige luttant pour les libertés de sa patrie, est, par excellence, le héros de la Volonté. Sous l'action d'un amour idéal et exigeant, son héroïsme s'épure sans cesse à travers des exploits de plus en plus difficiles, d'un ordre de plus en plus élevé, jusqu'au moment où il atteint les hauteurs du sacrifice dans l'amour pur, sacrifice consenti qui lui assure, au moment suprême, la plus miraculeuse victoire.

Rodrigue de Luna lui-même, ce Don Juan médiéval, ce vaurien de Rodrigue, qui n'hésite pas à recourir aux pires moyens pour assouvir sa passion, se montre un digne frère de Calendal en terrassant dans l'arène le lion qui menace Nerte et la reine Yolande. Au moment suprême, il brise le maléfice infernal, se rachète et sauve la chaste et malheureuse Nerte par un acte de foi sublime. N'est-il pas un fils de bonne et noble race?

*Roudrigo ansin pamens fau dire
Maugrat l'eicés de soun delire.
Maugrat si vice tourmentau,
Ero lou fiéu d'un boun oustau
E generous de sa naturo...*

(Nerto. Cant VII.)

Maître Apian, le patron du *Caburle*, et ses mariniers, sont de loyaux et rudes compagnons, durs et francs à la besogne, passionnément épris de leur pénible métier; admirables types de travailleurs de la vieille France, de la France éternelle. La catastrophe où sombre avec le *Caburle* toute la vieille batellerie du Rhône, n'abat pas la volonté de ces hommes de fer.

Ils remontent, déjà prêts à de nouvelles luttes, à de nouveaux combats contre la matière rebelle! La volonté des héros de Mistral n'est-elle pas toujours tendue contre toutes les fatalités? Les héroïnes, malgré leur grâce, leur charme, leur douceur, les égalent, si elles ne les surpassent en énergie volontaire et réfléchie.

La fuite de Mireille à travers la Crau n'est certes pas une vulgaire fugue de jeune fille. C'est un pèlerinage dangereux, héroïque. Elle va braver l'immensité de la Crau et de la Camargue, la fatigue, la soif, la brûlure du soleil meurtrier, pour prier les Saintes de trancher en faveur de son amour l'horrible conflit, de fléchir l'implacable volonté paternelle dont elle est respectueuse malgré son déchirement. Terrassée par la flamme caniculaire, mourante au pied du sanctuaire, elle accepte le sacrifice de tous ses espoirs, le sacrifice de ses quinze ans avec la sérénité, la résignation d'une sainte, ne songeant plus qu'au bonheur éternel dans l'Au-delà!

La fière Estérelle est l'héroïne de légende digne du temps chevaleresque des troubadours. Elle a choisi la pauvreté, la solitude du désert, la vie errante pour fuir l'hymen du comte Séveran. Elle n'accepte l'amour de Calendal qu'après avoir exigé de lui, lui avoir inspiré les exploits qui lui feront gravir les plus hautes cimes de l'héroïsme et du dévouement. C'est elle que Mistral a choisie comme interprète du plus noble message de la volonté héroïque, de celle qui se croise pour les plus grandes causes, pour un idéal supérieur même aux plus belles amours terrestres:

*Mounto, car, aro, dis, counèisse
Que toun levame es fa pèr crèisse...
Agigues longo mai, coume vènes d'agir!...
Zou! ni quant vau e ni quant costo,
De toun prouchan toumba de costo
Siegues lou chivalié, l'aposto!
Que dins sis estrambord, toun amour alargi*

*Embrasse la patriò augusto,
Li causo bello, grando, e justo,
L'umanità doulènto, aquèu pountificat
De la naturo e la naturo,
Mirau de Diéu e creaturo...
Basto que iéu, de moun auturo,
Posque vèire eilalin toun gounfaloun vouga....*

(Calendau. Cant IX.)

Au moment suprême où leur sort va se décider, où le couple surhumain touche au triomphe ou à la mort, elle accepte généreusement, joyeusement de suivre, s'il le faut, son amant sublime dans l'Au-delà!

*O Diéu! o Diéu! supreme asile!
D'abord qu'as fa tant deficile,
En aquest mounde bas, l'acès dóu grand amour,
Perdouno is amo trop bouiènto
Que l'entrevadis impaciènto,
E que lou sauton... e vaiènto,
Duerbo-ié lou clarun que n'as gens de brumour!...*

(Calendau. Cant XII.)

Nerte a la grâce et l'inflexible douceur d'une héroïne racinienne. Frêle, douce et mystique jeune fille, elle se débat entre le pacte infernal où le crime enchaîna son innocence et la passion ardente, la passion déchaînée de Rodrigue.

Sa pudeur intrépide, sa finesse, sa souple énergie, se jouent des pires obstacles, des dangers les plus terribles, transforment enfin cette passion du jeune homme en pur amour capable de tous les sacrifices jusqu'au moment où son geste héroïque, qui dresse la croix de son épée à la face du Maudit, brise l'embûche infernale.

La Reine Jeanne elle-même, la grande calomniée, la reine de beauté, de bonté et de grâce, prise entre l'incompréhension d'un mari étranger, d'un barbare, et le zèle meurtrier de partisans aveugles dont le crime laissera planer sur elle le plus horrible des soupçons, se grandit par le courage tranquille avec lequel elle saura porter le poids de l'adversité si lourd pour ses jeunes épaules, plus soucieuse de sa justification devant son peuple aimé, son peuple de Provence que de sa propre délivrance!

A un siècle qui érigea le désordre, la passion débridée, le déséquilibre, non seulement à la dignité d'idéal esthétique mais à celle d'une conception de la vie, Mistral propose la magnifique, la lumineuse leçon de l'ordre, de l'harmonie, de la discipline dans l'existence et dans l'art. Devant une époque qui exalta toutes les formes du désespoir, le suicide y compris, qui se complaît dans les visions du monde et de l'humanité les plus pessimistes, les plus noires, son optimisme souriant proclama la beauté de l'existence vaillamment affrontée, l'acceptation joyeuse de l'effort, la sereine et robuste confiance dans la vie.

A tous ceux qui ont fait, qui font toujours un dogme du déterminisme tyrannique, à tous ceux qui s'en autorisent pour justifier toutes les tares, toutes les défaillances, toutes les bassesses morales, pour traîner leur littérature à la suite de ses tristes héros, dans toutes les turpitudes, dans toutes les monstruosité, dans toutes les fanges, à ceux qui nient l'existence et même la possibilité de l'héroïsme désintéressé, le Maître de Maillane oppose la plus noble affirmation de la liberté humaine, la plus belle exaltation de la volonté héroïque. L'idéal de bonheur dans la paix et dans l'ordre qu'il nous fait entrevoir se refuse aux âmes lâches, aux volontés qui s'abandonnent. Il appartiendra à ceux qui sauront le conquérir comme Calendal. La paix de Mistral n'est pas celle des pacifistes béats. C'est celle des héros et des saints.

Cet héroïsme est exempt de toute tension chagrine. Il n'a rien de spartiate, de stoïcien ou de janséniste. C'est un héroïsme joyeux, lumineux et souriant comme celui de notre Jeanne d'Arc.

Un tel message a plus d'opportunité aujourd'hui que jamais; à cette heure où dans le monde, et plus spécialement dans notre pays, au lendemain de terribles crises internationales, au milieu de l'âpreté des conflits sociaux, une sorte de morne désespérance, d'atonie désabusée s'était emparée des hommes, et surtout, hélas! de la jeunesse. Oui! allons boire largement à la coupe mistralienne, *la fe dins l'an que vèn, lis estrambord e l'enavans di fort!*, *lis esperanço e li raive dóu jouvènt*, et notre Midi, notre pays tout entier, reprendront en chantant leur marche vers la lumière, vers la joie, vers le renouveau!

L'Amour

*L'amour es uno escandihado
Ounte dos amo enebriado
Prenon lour vanc jusqu'au trelus
E s'embessounon a noun plus;*

(Nerto. Cant II.)

*... E la Mort vano
Contro l'amour brèco si bano...
Lou cors de moun amigo es bèu coume lou jour!
Mai uno perlo, ounour dóu Gangé
Pou arriva qu'un porc la mange...
Vuei ço qu'adore iéu es l'Ange
Que dins aquelo perlo encarno soun sejour...*

(Calendau. Cant X.)

Le nom de Mistral ne se présente pas habituellement à l'esprit comme celui d'un poète de l'amour. Bien que la trame de ses grands poèmes soit toujours une histoire d'amour, quand on prononce le nom du Maillanais, on est porté à évoquer exclusivement, ou presque, le poète de la Provence et du Midi tout entier, l'aède génial qui a ressuscité une langue, une littérature, un peuple; l'organisateur du Félibrige, le génie olympien de l'ordre et de la lumière. Et pourtant, si ce n'est là qu'un des aspects de ce génie si complet, Mistral a été aussi un poète de l'amour. Il y a dans son œuvre lyrique une part trop méconnue donnée au lyrisme amoureux. Si les héros et les héroïnes de ses épopées nous apparaissent avec un caractère essentiellement symbolique, si bien qu'il serait un peu vain d'insister sur leur psychologie, il ne faudrait pas exagérer à l'inverse et y voir de pures abstractions, de sèches et vagues icônes ou des fantômes sans consistance. Ils expriment des sentiments humains, ils souffrent, ils aiment, ils vivent d'une vie intense. Nous avons donc le droit de les interroger sur les conceptions mistraliennes de la vie et de l'amour.

Ce génie dominateur, ce génie ordonné et ordonnateur qui a mesure pour tout ne pouvait se laisser emporter par la fougue de la passion amoureuse comme un romantique, l'exhaler en cris brûlants et farouches, se laisser asservir par sa tyrannie exigeante et exclusive. Il l'a dominée comme toutes choses, il lui a fait sa place qui reste belle dans son œuvre. Il l'a utilisée en vue de fins supérieures; il l'a appelée à participer à l'élaboration de ses grands symboles évocateurs d'idées rédemptrices.

Il s'ensuit que dans son œuvre, l'expression du sentiment de l'amour est le plus souvent et résolument objective. Il n'était pas de ceux qui, selon l'énergique expression de Lecomte de l'Isle, traînent leur cœur sanglant sur les tréteaux de la plèbe carnassière. Sans doute, une belle Arlésienne qu'il aima dans ses années de jeunesse et qu'il devait épouser lorsque de douloureuses incompréhensions de sa part brisèrent le cœur du poète lui inspira un délicieux poème mystique: *La Coumunioun di Sant*. Sans doute, quelques très délicates pièces des Iles d'Or, sur lesquelles nous reviendrons, lui ont été inspirées par une autre idylle malheureuse vécue plus tard aux eaux d'Uriage; mais on se tromperait gravement si l'on voulait voir dans *Mireille* l'écho de souvenirs personnels. Il a dit lui-même: — Si j'avais aimé Mireille, je ne l'aurais pas chantée.

Il ne faudrait pas cependant chercher la cause de cet objectivisme dans une dure et orgueilleuse insensibilité. Deux fois, à la Sainte-Estelle de Cannes en 1887, et à Arles dans le cloître Saint-Trophime où avait lieu un autre banquet, on lui demanda de lire la *Coumunioun di Sant*. Les deux fois, les larmes étouffèrent sa voix, l'empêchèrent de continuer après les premières strophes! Mais il savait discipliner et intégrer dans son paysage intérieur ses souvenirs et ses sentiments. Il en voilait l'expression sous une pudeur exquise!

Ce gréco-latin épris de la lumière, de la splendeur des formes et des lignes, aima la beauté, sous les multiples aspects que lui révélaient les belles filles de Provence, aspects dans lesquels il chercha avant tout l'idée platonicienne, l'Archétype, la pièce d'or dont tant de visages au dehors, et tant de soifs en nous, font la monnaie. (Albert THIBAUDET.)

Les physionomies radieuses de ses héroïnes furent le reflet de cet idéal amoureux contemplé.

Mistral a organisé, fixé, la conception littéraire de l'amour qui sera celle de la plupart des grands félibres en dehors de l'exception, magnifique, il est vrai, d'Aubanel et de quelques autres.

Ici encore, le réalisme conciliateur du Maître, son sens profond de la vie qui n'isole pas l'âme de son enveloppe corporelle, qui accorde la matière et l'esprit, le conduit sans effort à la solution la plus harmonieusement humaine, la plus vraie, la plus conforme au plan divin.

L'amour tel qu'il le conçoit, tel qu'il l'exalte, est un amour essentiellement équilibré, et sain. Il ne se traîne pas dans les énervantes et mortelles voluptés. Il n'étale pas avec un orgueil impudique les pires désordres de la chair. Certes, il répond avec des accents d'un enthousiasme parfois brûlant à l'attirance de la jeunesse et de la beauté. Il ne va pas se perdre dans les nuées d'un platonisme aussi vain, aussi faux que déclamatoire, mais son expression reste chaste dans ses ardeurs, chaste comme les œuvres de Dieu. Toutes les jeunes énergies de l'être humain y flambent comme les roches de l'Estérel au grand soleil d'été; mais leurs élans respectent les lois de la nature, les limites de la pudeur et celles de l'ordre. Ils ne tendent que vers leurs fins légitimes et providentielles.

Mistral ne place pas l'Amour, avec un grand A, au-dessus de toutes les lois qui régissent la famille et la société, au-dessus de toutes les lois divines et humaines. Mireille ne s'insurge pas contre la volonté paternelle. Dans un pèlerinage héroïque, elle court aux pieds des Saintes pour les prier de la fléchir.

Cette conception de l'amour, ardente et chaste, robuste, saine, équilibrée, exempte de tourments, de mélancolies et de complications romantiques, contraste profondément avec celle du grand contemporain et ami du Maillanais, Théodore Aubanel, *Le félibre de la Grenade*, au cœur sanglant et déchiré comme celui de ce beau fruit, Aubanel, le grand romantique du Félibrige, pareil à Tannhäuser frémissant aux appels du Vénusberg, bourrelé, tourmenté, écartelé entre de païennes et charnelles ardeurs et les exigences d'un sévère spiritualisme chrétien. Grâce au grand exemple de Mistral, la poésie félibréenne de l'amour a pu réaliser une élévation de sentiments et d'une hauteur d'accents bien rares dans la poésie française de même époque; elle a pu donner d'exquis chefs-d'œuvre comme les admirables poèmes d'amour de Philadelphe de Gerde, *Les Cantos d'azur* !

On ne peut s'empêcher de penser à ces strophes si délicates et si intenses de la grande Bigourdane en lisant les quelques poèmes d'amour des *Iles d'or* inspirés par la mélancolique idylle d'Uriage, quelques-unes des rares œuvres où le poète nous livre, mais avec quelles pudiques réticences! les secrets de son cœur: *Rescontre, Aubencho, Maucor, Languitudo, Desfeci, Grevanço*. C'est toute l'histoire d'un court et douloureux roman avec les exaltations joyeuses de l'amour naissant, l'irradiation splendide de la victoire toute proche, puis les premières inquiétudes, les déceptions, les mélancolies, les tristesses de la séparation définitive.

Et comme partout dans l'œuvre mistralienne, la nature toujours présente, se mêle intimement au drame sentimental, l'enveloppe de ses enchantements ou souffre avec le cœur du poète. Il y a certainement une influence de Lamartine dans ces petits poèmes, mais avec quelque chose de plus jaillissant, de plus spontané, de plus vrai, un rythme plus précis et plus vibrant:

*Tout en batènt la duno
E lis estèu,
Ai rencountra 'no bruno
En un castèu,
La porto èro barrado
Mai quauco fes
La bello enfenestrado
Prenié lou fres.*

*Elo èro l'espelido
De mi pantai;
En la vesen, coumplido,
Cridère — t'ai!*

*E me diguè, proumiero:
— Vaqui ma man:
Moun ten vers la lumiero
En nous amant!*

*O coumbo d'Uriage
Bos fresqueirous,
Ounte avèn fa lou viage
Dis amourous,
O vau qu'avèn noumado
Noste univers,
Se perdes ta ramado,
Gardo mi vers...*

(Lis Isclo d'Or. Li Plang. — Rescontre.)

Et puis, c'est l'*Aubencho*, l'incandescence, la flambée de l'amour triomphant, le midi radieux de la joie et de l'espoir: une seule strophe ensoleillée, ardente, parfumée comme un buisson de roses au grand soleil d'été:

AUBENCHO

*Lou dous e tèn dre pensamen
Que deliciousamen te brulo
Me brulo deliciousamen
Coume sus l'ounde un bastimen,
Au vènt d'amour lou cor barrulo;
Mai dins la vido i'a 'n moumen
Ounte, mut, deliciousamen,
Davan la flour d'un sentimen
Coume l'encèn s lou cor se brulo.*

(Lis Isclo d'Or. Li Plang. — Aubencho.)

Ce sont ensuite les premières craintes, les premiers tourments de l'amour inquiet:

*Siés la Sereno
Qui m'enlabreno
E que m'enfreno
E me rènd tras;
Quand te revires,
Ve, me trevires
E quauque jour me tuaras.*

*Car me pivelles,
E me crevelles,
E me clavelles,
Desalena:
Ah! sèns remèdi
S'es de coumèdi,
Vau rebouli coume un dana.*

*Qu'es la vidasso
Que se radasso,
Tristo e leissado.
Sèns l'amour?
E qu'es la glòri?
Es un pilòri
Palafica dins la brumour.*

(Lis Isclo d'Or. Li Plang. — Maucor.)

Cette dernière strophe n'évoque-t-elle pas le refrain de la délicieuse chanson d'Aubanel,
Lis Estello ?

*Sens l'amour la vido es crudèlo,
L'amour es une longo niue...*

(Lis Fihos d'Avignoun. Lis Estello.)

Sans l'amour, la vie est cruelle,—la vie est une longue nuit... (Les Filles d'Avignon. Les Etoiles.)

Plus tard, c'est l'incurable ennui, la nostalgie amoureuse, l'image de l'absente de plus en plus obsédante!

*S'es anado alin ma douço amigo,
E ièu, desespera,
Fau que ploura.*

*Quau me dira mounte es, ma douço amigo,
Ièu lou regalarai,
L'estrenarai.*

(Lis Isclo d'Or. Li Plang. — Languitudo.)

La nostalgie se change bientôt en langueur mortelle:

*Vese uno estello, d'ounte part
A jour fali milo belugo;
Briho uno bello en quauco part,
Talamen bello qu'esbarlugo,
Iéu, siéu aqui
A me languï;
E fauto d'alo
Ma languissoun sara mourtalo*

(Lis Isclo d'Or. Li Plang. — Desfèci.)

Enfin, après les tourments de l'absence, les angoisses, les tristes pressentiments, c'est la déception finale, l'amie perdue à tout jamais.

Le poète va confier sa tristesse à la nature fraternelle, la grande consolatrice, bercer sa douleur à son rythme éternel:

*Oh! pèr li vau e sus li mourre
Leissas me perdre pensatiéu,
E dins l'oumbrun di viéu tourre
Ounte amourous, iéu me perdiéu!
Dins lou dous flairé
Que m'adus l'aire
A qui, de-fes retrouve un bais;
En soulitudo,
Au vent batudo,
Aqui moun amo se coumplais:
De remembranço,
Noun d'esperanço,
Moun esperit ansin se plais.*

(Lis Isclo d'Or. Li Plang. — Grevanço.)

Dans cette série de pièces dont la forme et le fond appelleraient de longs commentaires, Mistral rivalise avec Aubanel dans l'expression de l'ardeur nostalgique et de la douleur amoureuse. Peut-être leur expression organisée, disciplinée, cadencée par son art volontaire et dominateur nous émeut-elle plus profondément que les cris brûlants et passionnés du *Félibre de la Mióugrano*.

Chacun des grands poèmes mistraliens développe sous un aspect différent cette haute conception de l'amour que nous avons essayé de caractériser plus haut. *Mireille*, c'est l'amour de deux êtres jeunes et purs.

Un amour ingénu et brûlant, librement éclos ainsi qu'une fleur sauvage au milieu d'une nature éclatante et fraternelle, amour qui entre en un conflit tragique, conflit éternel avec les exigences du rang social et de la famille, amour qui, dans l'épreuve et la souffrance, grandit jusqu'au sacrifice.

Il faudrait pouvoir citer tout ce prodigieux chant II, la plus fraîche, la plus noble des idylles.

*E souto éli vèn que la branco
Tout en un cop peto e s'escranco!...
Au coui dóu panieraire, elo, en quitant d'esfrai,
Se precipito e s'i'embrasso;
E dóu grand aubre que s'estrasso,
En un rapido viro-passo
Toumbon embessouna sus lou souple margai...*

*Mai elo au bout d'uno passado,
Se daverè de la brassado...
Mens palinello soun li flour dóu coudouniè.
Pièi sur la ribo s'assestèron,
Un contre l'autro se boutèron,
Un moumenet se regardèron,
Em' acò parlè 'nsin lou drole di panié:*

Vous sias rèn facho mau, Mirèio?...

*Me siéu pas, dis, facho mau, nàni!
Mai coume un enfant dins si làni
Que de fes plourenejo e nou saup pèr dequé;
Ai quaucaren, dis, que me grèvo;
L'ausi, lou vèire acò me lèvo;
Moun cor n'en boui, moun frount n'en rèvo,
E lou sang de moun cors n'en pòu damoura quet!*

*Belèu, diguè lou panieraire,
Es de la pòu que voste maire
Vous charpe qu'a la fueio avès mes trop de tèm?*

*O belèu uno soulèiado,
Fague Vincent, vous n'a a 'mbriado...*

*Noun, noun! respoude la Cravenco;
Lis escandihado maienco*

*N'es pa' i chato de Crau que podon faire pòu!
Mai en que sèr de te deçaupre!
Dins moun sen acò pòu plus caupre!
Vincèn! Vincèn! Vos tu lou saupre?
De tu siéu amourouso...*

*Coume! de iéu vous amourouso?
De ma vidasso encaro urouso
Anès pas vous jouga, Mirèio, au nom de Diéu!*

*Que Diéu jamai m'emparadise,
Se ia messorgo en ço que dise!
Vai, de crèire que t'ame, acò fai pas mourir,
Vincèn! mai se par marridesso,
Noun vos de iéu pèr ta mestresso,
Sara iéu de malo tristesso,
Sara iéu qu'a ti pèd me veiras coumbouri!*

(Mirèio. Cant II.)

Est-il besoin d'évoquer, en parlant de *Mireille*, l'aubade de *Magali*? Cette aubade, d'une fraîcheur sans seconde (Charles MAURRAS), peut être la plus belle chanson d'amour éclosée sous la plume du Maître qui a su si prodigieusement y rajeunir l'antique thème populaire des métamorphoses.

Calendal, c'est l'amour héroïque du jeune pêcheur de Cassis pour la belle Estérelle, dernière héritière des princes de Baux, autrefois souverains de la Provence, pour la belle Estérelle errante à travers les solitudes du Mont Gibal où elle a fui le Comte Séveran, le bandit qui a surpris sa foi. Cet amour qui finit par triompher et par conquérir Estérelle est un magnifique symbole, le symbole de la lutte que doit mener le Félibrige pour la délivrance de la vieille langue d'Oc et de la patrie méridionale captives d'une centralisation excessive; mais cet amour symbolique s'exprime avec les accents d'un magnifique amour humain et même surhumain, amour digne de la beauté de son objet, image de la beauté immortelle de la Provence.

*Aqui, fasènt lou saut sus l'erbo,
E i arrapant sa man superbo,
E d'un flot de pountoun i anelant chasque det
Lou jouvenome: — Enfin trioumfle!
O gràci de Diéu! O regounfle!
De joio, dis, o vido à rounfle!
Toumbo lèu sus moun cor, amigo, e chalo te!*

*Car d'aqueste ouro, ounte es la raro
Que di délici nous separo,
Jouine, amoureux que sian, libre coume d'aucéu!*

*Taiso te! — Noun! la terro e l'oundo
Parlon e de pertout desboundo
La passioun e lou bram e la prèisso d'amour...*

*Mai toun esfrai que s'assegure!
Vène; à l'autar vau te coundurre:
Uno vido, pèr tant que dure
De ma talènt jamai baucara la cremour.*

(Calendau. Cant I.)

Dans *Nerte*, la passion ardente et assez trouble de Rodrigue de Luna s'acharne à conquérir corps et âme par les moyens les plus coupables, la chaste et mystique héroïne. Nerte sent, malgré elle, s'éveiller dans son cœur l'amour pour Rodrigue; un amour plus noble, d'une essence infiniment plus pure. Elle le combat, elle cherche à l'étouffer pour briser le maléfice infernal auquel l'a enchaînée le crime paternel, en allant abriter ses vingt ans dans la pénombre des cloîtres. L'ardente, la sensuelle passion du jeune homme va se heurter à cette infrangible pudeur qui obtiendra pour lui la grâce de la rédemption finale dans le plus héroïque des gestes.

Avec quel lyrisme brûlant et passionné, avec quelle richesse d'images, avec quelle chaleur du verbe Rodrigue déclare-t-il son amour! Quelle plus poétique définition de l'amour pourrait-on rêver!

*L'amour es un bouquet au sen,
Faguè Rodrigo, es un calice,
D'ipoucras pur e de delice!
L'amour es uno fount que nais
E que souspiro dins soun nais
E risouleto, pièi aboundo
E coume un flume pièi desboundo;*

*L'amour es uno escandihado
Ounte dos amo enebriado
Prenon lou vanc jusqu'au trelus
E s'embessounon a noun plus;
L'amour es uno flamo fino
Que dins lis lugre se devino,
Qu'emplis lou cor en l'embaumant
E que se douno emé la man;*

*Es un soupir, uno alenado
Que cuerb de flour li bouissounado:
Enfin es uno bouco en fiò
Que barbelejo e trovo en-liò
De que ié béure en disènt — more!
Senoun sus uno bouco sorre!*

(Nerto. Cant II.)

Et plus loin, au chant III:

*— Nerto, emai nautre sian di fèsto!
E la fleirour de la genèsto,
De l'aubespín, de l'agrenas,
Fai trefouli l'alo dóu nas...
E voudrai, vous, qu'enfrouminèsse
Iéu l'enavans de tout moun èsse?
Nerto, voudrias qu'en un croutoun
Iéu estoufèsse li poutoun
Que boumbounejon sus mi bouco?...*

.....

*Nerto, quitas vòstis esfrais
Lou tèms es sol, la mar es bello...
Emé l'ami que vous apello,
Embarcas vous; sus li risènt
Nous laissaren escourre ensèn
Dins l'esplanado lumineuxo;
E parlarem de ço que nouso,
E culiren ço qu'es poulit,
Avant que l'oumbro emé l'oublid
Tragon sus nautre sa cuberto...*

(Nerto. Cant III.)

A ce flot d'images passionnées, à ce tumulte d'éloquence amoureuse, Nerte répond par une évocation idéalement séraphique dans laquelle, à travers la pureté des images, on sent percer un chaste amour:

*Vès li calandre, faguè Nerto,
Coume s'enausson dins lou cèu!*

*Ah! se poudian èstre d'aucèu!
Roudrigo, vès li dindouletto!
Nous an rasa de soun aletto...
Porton bonur, parai? soun crid
Fai rèn que dire Jésus-Cri...*

(Nerto. Cant III.)

Au moment où le grand devoir auquel elle s'est enchaînée va lui faire franchir la grille du cloître, quelles plaintes, poignantes dans leur retenue? laisse échapper cet amour naissant qui se sacrifie:

*Leissas, que ploure! Acò 's fini...
A l'alauseto prouvençalo,
Aro que van ploumba lis alo,
Dins li trescamp, sus lou coulet
Anas aucèu canta soulet!
Cuiènt la frago e la viouletto
O mi coumpagno, anas souleto
Vous espaça de-long lou Riau
Que ris e cour sus li caiau...*

*Dou Crucifis, tristo amourouso,
Iéu, dins li clastre souloumbrouso,
Van, m'amaga jusqu'à la mort:
Ai! paure iéu! plagnès moun sort!*

(Nerto. Cant V.)

Après le rapt, lorsque Rodrigue croit posséder enfin l'objet de sa passion, quelle troublante romance d'amour, chaude et embaumée comme une nuit d'Orient!

*Que sènton bon li jaussemin!
Ve! li lusetto coume brihon!
Li roussignòu, ve coume drihon!
E que lòu tèms es estela!
Me sènte d'alo pèr voula:
Envoulan nous, Nerto ma bello!
Tu sus moun cor que reboumbello.
Tu, touto mièuno dins mi bras,
Acò 's plus dous que l'ipoucras!*

(Nerto. Cant V.)

Et le duo alterné des deux voix continue à travers le poème jusqu'au dénouement héroïquement miraculeux.

Dans le *Poème du Rhône*, les amours de l'Anglore, la petite orpailleuse qui est aussi une nymphe des eaux, et de l'énigmatique prince d'Orange, descendant d'une vieille famille provençale, revenu des pays du Nord et génie fluvial tout à la fois, empruntent au double caractère de ces deux personnages symboliquement indécis, leur étrangeté et leur mystère.

Mais leur expression revêt un naturisme délicat, parfois troublant, qui s'unit à je ne sais quelle étrange et irréelle poésie.

N'est-elle pas d'un charme singulier, presque mythologique, la scène où la jeune baigneuse entrevoit dans le courant du fleuve, irradié sous la lune d'été, la fugitive apparition du Drac qui laisse attachée à ses flancs la fleur d'*esparganèu* à l'ombelle rose?

*De l'amour qu'espelis O benuranço!
O paradis de l'amo creserello!
A-n'-un moumen que lou balans dóu flume
La soulevavo e masantavo touto,
De revesseto emé soun péu en floto,
Lis iue barra pèr crento de se vèire
Li dous poupèu qu'en subre pounchejavon,
Se vai senti, proumpte coume un eslùci,
Autour dis anco un aflat, un délice,
Que fresqueirous e len ié fusè contro...
Ai! destressounado elo s'adrèisso,
D'un viro-man rejito soun péu mouisse
E vèi fugènt dins lou glavas de l'aigo,
Uno oumbrinello blanco e serpentino.*

*Que desaparèis. Ero lou Dra. Sapiènto
Di mino que tenié, l'Angloro, elo
Lou couneiguè fort bèn, qu'à sa cenchado
S'anè trouva subran uno flour roso
D'esparganèu...*

(Lou Pouèmo dóu Rose. Cant VI, LIV.)

A bord du *Caburle*, la jeune fille croit reconnaître dans le jeune prince du Nord l'être mystérieux entrevu dans les eaux du Rhône par la belle nuit d'été:

*Te recounèisse, o Dra! Souto la lono
T'ai vist en man l'esparganèu que tènes.
A ta barbeto d'or, à ta pèu blanco,*

*A tis iue glas qu'embernon e trafuron,
Vese quau siés, Guihèn la flour ié douno,
E touti dous, liga pèr lou mistèri
An tresana...*

(Lou Pouèmo dóu Rose. Cant VII, LVI.)

*Dóu trassegun d'amour elo embriago
Dins aquéu bèu segnour que l'embelino
Retrovo en plen lou Dra que souto l'erso,
Au tremoulun blanquinèu de la luno,
La tant e tant de fes enfachinado.*

(Lou Pouèmo dóu Rose. Cant VII, LVIII.)

La Reine Jeanne aime surtout aimer et être aimée. Loin d'être la courtisane couronnée que nous représente une légende injurieuse, cette princesse incarne l'idéal de perfection physique et intellectuelle exalté par les troubadours. Pour elle, comme pour nos vieux poètes occitans, amour est synonyme de poésie. Elle inspire cet amour courtois, délicat et ardent à tous ceux qui l'approchent: le prince de Tarente, le prince de Duras, Aufan de Sisteron, Galéas de Mantoue, Bertrand des Baux, le roi de Majorque Jaime, et le page Dragonet dont l'attachement juvénile et le dévouement nous touchent.

LOU PRINCE DE TARANTO.

*O bello, entre li bello! expandisse tis alo!
Ensouvèn te que siés la rèino prouvençalo
E que dins lou grand tèms dóu pople qu'es lou tiéu,
Se l'espous èro rèi, es l'amour qu'èro diéu!*

JANO

Vivo li Prouvençau!

LOU PRINCE DE TARANTO.

*Li dono clarissimo,
Qu'an fait lusi soun noum sus li plus àuti cimo,
En ounour an tengu d'èstre amado. Biatris
De Mount-Ferrat, Alis di Baus, l'emperairis*

*Eudòssio, Blanco-Flour, Na Lauro, Na Garcendo,
La grandò Alienor de Guiano, Melisendo,
Emai d'autro, bravant la malino clamour,
Au frountau de soun siècle an resplandi d'amour.
O Jano resplendisse!*

JANO

*A l'aflat que me brulo,
Au revoulun suau que dins moun cor barrulo,
Te recounèisse, o diéu que tuères Didoun!
O tu que pèr la mort nous fa paga ti doun,
O diéu escouto me! Se ma belour fatalo,
Pèr iéu, a tèms o tard, fau que siegue mourtalo,
Que moun àrsi, dóu mens, siegue lou cremadou
Ounte van prendre fiò li cant dóu troubadou;
E siegue, ma bèuta, la luminouso estello
Que mouto li courage is àuti farfantello!*

(La Reino Jano. Ate II, scèno III.)

Certes, la Reine Jeanne est ici dans la droite ligne des grandes amoureuses chantées par les troubadours. L'amour sera pour elle un amour noble et exaltant entre tous parce que éveilleur de beauté, de poésie et de belles pensées, moteur suprême de grandes et belles actions.

L'amour dans Mistral est tout le contraire de la passion égoïste et basse qui avilit, qui dégrade, qui pousse aux pires abandons. C'est, comme chez les troubadours, un principe de perfection morale, une ascension lumineuse vers l'idéal le plus intransigeant. En cela, le Maillanais se montre leur grand héritier.

Ainsi, la conception de l'amour si complète, si humaine et si haute que ses poèmes expriment sous des formes si variées avec des accents d'une si prenante poésie, s'élève, s'enrichit, s'ennoblit en se parant de toute la beauté du sacrifice.

Cet amour engendre le détachement et l'héroïsme. Il trouve ses récompenses, ses joies dans la conquête du but sublime.

Pour l'amour de Mireille, Vincent affrontera la lutte inégale avec le bouvier Ourrias. Mireille, pour l'amour de Vincent, bravera l'accablant soleil de la Crau. Son pèlerinage amoureux s'achèvera par le plus sublime détachement, par une radieuse ascension vers l'Au-delà.

Calendal est l'épopée de l'amour héroïque. Estérelle est la Dame par excellence, la Dame telle que les troubadours ont pu la concevoir dans leurs plus hautes rêveries. Conception aussi exigeante qu'idéale.

L'héritière de l'illustre maison des Baux ne veut donner son amour à Calendal que lorsqu'il l'aura mérité par des exploits de l'ordre le plus noble, le plus héroïque. Elle repousse avec indignation les présents que lui offre le jeune homme tout fier des pêches fabuleuses où les grands poissons d'or et d'azur ont empli sa madrague!

Mai Esterello despichouso:

— *Ha! La cresenço vai couchouso...*

Lèu, dis, e vanamen, enfant, te rouinaras...

Quand lou prumié de Mai bresiho,

Lando a Touloun, courre a Marsiho:

Cencho de flour, tenènt sesiho,

A la crous de camin, li Maio trouvaras...

Ero bèn pauvre de magagno

Quau te a fa crèire que se gagno

L'amour d'uno amo fièro em'un flo d'auripèu...

Ah! mounte soun li bèu Troubair

Mestre d'amour!...

Au brut de sa bèuta requisto,

Meraviha, sens l'agué visto,

De la jouve Countesso, alin de Tripouli

Jaufret Rudèu prince de Blaio,

Prenié la mar. Eu noun s'esglai

Dou loung traves et di neblaio

En mar toumbo malaut, arrivo anequelli,

Es pourta mort vers la Countesso...

[Calendau. Cant V)

Elle continue en évoquant les sacrifices héroïquement consentis à l'amour de leur dame par d'autres grands troubadours: Gaubert de Puy-Cibaut, Folquet de Marseilles, Guillaume de Balaün et Pèire Vidal le Toulousain, l'amoureux exalté de la dame de Pennautier: *la Loba* .

Calendal répond à son attente. Il se révèle le troubadour idéal. Son amour s'épure à travers les épreuves, dans les travaux surhumains que lui impose de plus en plus exigeante la noble fierté d'Estérelle.

Gravissant les plus hautes cimes de la grandeur morale, il s'élèvera jusqu'à l'amour spiritualisé, affranchi des liens de la matière, jusqu'à l'amour pur, chaste et brûlante union des âmes qui défie la mort elle-même. C'est bien là cette conception de l'amour; épurée, sublimisée et comme désincarnée, où se sont élevés les troubadours de la dernière époque.

D'amor moù castitatz a pu dire l'un d'eux, Guilhem Montanhagol. A la face du comte Séveran et de son hideux entourage, Calendal célèbrera cet amour en des accents dignes de la Vita Nuova :

*... e la Mort vano
Contro l'amour brèso si bano...
Lou cors de moun amigo es bèu coume lou jour!
Mai uno perlo, ounour dóu Gange,
Pòu arriva qu'un porc la mange...
Vuèi ço qu'adore iéu es l'Ange
Que dins aquelo perlo encarno soun sejour.*

*L'amour dóu cors, pasturo basso
Coume un lourdige aro me passo;
De ma celèsto sorre amire vuèi lou bèu
Interiour è d'aquèu dintre
Ounte iéu bade, onute iéu intre
Tant que me plais, ia gens des pintre
Que poscon soulamen m'en rauba lou simbèu...*

*O meraviho e gau de l'amo
Sias bèn lou paradis! O flamo!
Ounte se purifico e s'abrando l'amour!
O penetranto mescladisso
De dous en un! O cantadisso,
Tendro, acourdado, couladisso,
Que dis tout! o bonar, e delicious coumbour!*

*La mort tau que dous blot de marbre
Pòu afregi nòsti cadabre,
Ensèn li dos pensado à l'infini de Diéu,
Déjà, volon inséparablo...
E dins la vido perdurablo,
O, ladouraire e l'adourablo
Se soun coumunica tout ço qu'an d'agradiéu!*

(Calendau. Cant X.)

*O, la princesso diguè palo,
En s'apielant sus soun espalo
De soun bras, nus, tèn-te lèst, car es éu!
O, que l'astrado s'acoumpligue!...*

*Mai contes pas que iéu fugigue!
Car, desenant, à tu me figue
Per l'ur d'aquesto vido, e de l'autre peréu!*

(Calendau. Cant XII.)

L'amour de Nerte pour Rodrigue est, lui aussi, un amour héroïquement pur, un amour qu'elle sacrifie à son devoir sacré, un amour qui détermine dans l'âme du jeune chevalier une ascension vers les sommets du sacrifice rédempteur. Sur le bord de l'abîme, au château diabolique où l'a conduite le sortilège, elle résiste, tout en proclamant son amour au dernier assaut de la passion de Rodrigue et des puissances infernales. Elle sort victorieuse de la lutte en provoquant dans l'âme troublée du jeune homme le sublime sursaut de foi qui brise l'infernal maléfice.

*.. Escoutas dounc lou crid que sort
De ma peitrino e de moun amo:
Malur a iéu! Nerto vous amo...
Mai s 'a l'infèr devian ana,
I-a-t-i d'amour pèr li dana?
Nàni! n'i'a ges! Eh bèn Roudrigo
De la cadeno que vous ligo,
Ah! se voulias roumpre lou nous!
E d'un coup d'alo fourtunous,*

*Poudrias ajougne lis auturo
Ounte l'amour de longo duro,
Ounte li cor estavani
Au sen de Diéu se van uni,
Sariéu me semblo déliéurado
Car dins lou céu o dins l'afous,
Inséparable siéu de vous.*

*Roudrigo un laus de repentènci
Vau uno loungo pénitènci.
Nerto diguè, courage! dau!
Rèn qu'un regard cilamoundaut!*

(Nerto. Cant VII)

Donc, l'amour humain, l'amour terrestre dans tout ce qu'il a de plus complet, de plus radieux, de plus conforme aux lois de la vie, l'amour terrestre, principe non de lâcheté et de dégradation, mais d'héroïsme, de perfection et d'ascension morale, d'ascension vers les sommets de l'amour idéal, de l'amour pur et spiritualisé, dégagé de tous les liens de

la matière, voilà la magnifique idée de l'amour qui se dégage de toute l'œuvre mistralienne. Voilà celle que le génie victorieux, le génie pacificateur du Maître exalte devant une époque qui semble avoir érigé en système l'anarchie du sentiment et le désordre des sens, qui a étrangement dénaturé, avili, le nom même de l'amour. Que ces victimes de l'aberration passionnelle, que ces blasés, ces aveulis, prennent la peine de lire quelques pages de *Mireille*, de *Calendal*, de *Nerte* ...

Peut-être cette pure et chaude lumière dissipera-t-elle les cauchemars sensuels *noctium phantasmata* où ils se débattent. Peut-être leur rendra-t-elle la sincérité, la fraîcheur jaillissante des élans du cœur. Peut-être les conduira-t-elle vers les radieux sommets où Calendal et Estérelle, debout devant la lumière du matin, sur la cime du Gibal, reçurent leur récompense splendide dans l'ivresse de la victoire!

*E Calendau, lou fiéu de l'oundo,
E di cresten la rèino bloundo,
Eu emé si dos narro uberto à l'aire pur,*

*Elo, soun péu que ié penjourlo
Coume un bèu liame de ginjourlo,
Souto aquéu gisclé d'or, de safir, de diamant
Que li recuerb coume un cebòri;
Alor se mostron, fasènt flòri,
Dins lou soulèu e dins la glòri
A la cimo dóu baus, aganta pèr la man.*

(Calendau. Cant XII.)

Le Divin

*Pèr tu se pièi la vido
Parèis trop anouido,
Esbrihaudo tis iue
Is astre de la niue.*

(Lis Oulivado. Brèu de Sagesso.)

*E lou grand mot que l'ome óublido
Veleici: la mort es la vido...*

(Mirèio Cant X.)

Raio soulèu!
Sian emé Diéu!

(Nerto. Proulogue.)

Mistral nous est apparu comme un grand réaliste, comme le poète de l'ordre dans tous les domaines, mais l'ordre visible n'est que le reflet d'un ordre supérieur et invisible sans lequel il n'aurait pas de raison d'être ni d'explication. Autrement dit, il n'est que l'expression sensible du Divin. Ce poète de l'ordre est un grand poète du mystère et, mieux encore, un grand poète religieux. On a refusé aux méridionaux le sens du mystère. Certes, l'esprit méditerranéen épris de lumière, de clarté, de logique, de contours précis, d'horizons limpides, répugne à cette hantise romantique de l'Irréel, du Fantastique, de l'Irrationnel, à cette dictature mentale de la féerie la plus folle, la plus hors-nature, où se complaît l'esprit des races septentrionales enténébrées par les cieux de brume, accablées par les nuits interminables des hivers du Nord, toutes peuplées de fantômes et de cauchemars!

Mais n'est-ce pas là une forme inférieure du sens du mystère? Car le mystère, l'inconnaissable, ce qui est hors de la portée de nos sens n'est pas nécessairement l'absurde. Si le véritable esprit méditerranéen, dans son réalisme si intense, évite de mêler l'irréel au réel, d'enténébrer de nuages la clarté de ses horizons, c'est parce qu'il est le génie de l'ordre, parce qu'il sait discerner l'ordre invisible de l'ordre réel et lui subordonner ce dernier.

Les Grecs, malgré leur clair rationalisme, les Latins eux-mêmes, disciples des prêtres étrusques, malgré leur réalisme plus terre à terre, n'ont-ils pas cru aux réalités invisibles, n'ont-ils pas eu le sens du mystère? M. Homais n'est pas né, que je sache, sur les bords de la Méditerranée. Certain scepticisme gouaillieur et borné qui fait tort à l'esprit français aux yeux de l'étranger, se situe sur les coteaux bourguignons et champenois ou sur les rives de la Seine plutôt qu'au pied des Alpilles. Une réalité, une clarté supérieure n'en sont pas moins réalité et clarté; la Réalité et la Clarté par excellence! Repousser le fantastique, l'absurde, ce n'est pas nier le mystère, mais rejeter sa contrefaçon. Distinguer, discerner, hiérarchiser, tout en conciliant, c'est là justement l'attitude même de Mistral en présence du problème des rapports de la réalité sensible et du Mystère. Elle est admirablement définie dans un poème des *Olivades* déjà cité plus haut: *Brèu de Sagesso*. Après une série de petites strophes de quatre vers de six pieds où s'expriment sous une forme pleine de bonhomie les aphorismes d'une sagesse pratique un peu bourgeoise, un peu terre à terre mais d'un grand prix pour la conduite de la vie, une envolée aussi splendide qu'imprévue nous emporte jusqu'aux étoiles, jusqu'à la pure lumière où nous trouverons dans la contemplation des choses infinies tout ce que nous aurons en vain poursuivi pendant notre vie terrestre:

*Pèr tu se pièi la vido
Parèis trop anouïdo,
Esbrihaudo tu iue
Is astre de la niue.*

Dins lis astre i a l'òrri
De touto li belòri:
E tout ço qu'as rava,
Aqui lou pos trouva!...

(Lis Oulivado. Brèu de Sagesso.)

Les étoiles! symbole lumineux des réalités supérieures, symbole du monde mystique de l'Esprit, symbole cher entre tous à Mistral qui croyait à des harmonies inconnues entre les mouvements des astres et les destinées humaines. N'avait-il pas coutume de dire en parlant des choses qu'il jugeait voulues par la destinée: — *C'était écrit dans les étoiles !*

*Que plogue, que nève,
Que toumbe d'aglan,
Fau que tout relève
Dóu sourne estelan.*

(La Reino Jano. Ate V, scèno VIII.)

Es la planeto
Que l'a voulgu: Quan soun li causo escricho
Dins l'estelan, eh bèn, fau que se fagon!

(Lou Pouèmo dóu Rose. Cant XI, XCV.)

Mistral n'a-t-il pas placé le Félibrige sous le vocable de Sainte Estelle? Sainte Estelle n'est pas seulement la jeune martyre de Saintes dont la fête coïncida avec le jour fatidique où les sept poètes de Font-ségugne fondèrent la nouvelle pléiade. C'est aussi l'étoile mystique, l'étoile des mages elle-même qui doit conduire le Félibrige vers le secret de ses lumineuses destinées. Le Maître a terminé le poème écrit pour sa tombe par cette strophe magnifiquement symbolique:

*Enfin, à bout d'esplicacioun,
Diran: — Es lou toumbèu d'un mage,
Car d'uno estello à sèt raioun
Lou mounumen porto l'image.*

(Lis Oulivado. Moun Toumbèu.)

Un Mage, un Inspiré! *Vates* : poète et prophète, Mistral nous apparaît tout cela à travers ses poèmes. N'y trouvons-nous pas d'extraordinaires intuitions? d'étonnants jets de lumière projetés sur l'avenir? de véritables prophéties? N'est-il pas l'initiateur d'une mystique nouvelle, d'une doctrine morale, d'une éthique de l'harmonie et de la pacification universelle?

— Cette brume, cette lueur étrange que Victor Hugo voyait poindre à la cime du vers virgilien, pourquoi n'envelopperait-elle pas d'un même mystère la claire poésie des *Iles d'Or*? (Maurice BARRÈS, *Le Mystère en pleine lumière: Le printemps à Mirabeau* .)

Le Maître aimait à rappeler qu'à sa naissance sa mère avait voulu lui donner le prénom de Nostradamus en l'honneur de Notre-Dame dont c'était la fête, et aussi en souvenir de l'auteur des *Centuries* , le fameux astrologue natif de Saint-Rémy: Nostradamus: *l'astrolò souloumbrous*. Mais on n'avait voulu accepter ce prénom ni à la mairie ni à l'église. Il fut, du reste, toute sa vie un lecteur passionné de ces prédictions célèbres dont il proposa des explications. Il aimait à parler du merveilleux, des correspondances mystérieuses des choses, des signes et des présages. Ceux qui ont vécu dans son entourage pourraient rapporter des conversations bien curieuses sur ces sujets.

'Toutes les manifestations du suprasensible, toutes celles de l'instinct du Divin et de l'aspiration vers l'Au-delà, même les plus humbles, les plus inférieures, lui paraissaient dignes de l'intéresser et de l'inspirer. Dans l'admirable poème religieux et catholique de *Mireille* , les spectres de la nuit dantesque de Saint-Médard entraînent Ourrias le criminel au foud du gouffre (chant V). Toutes les diableries, tous les fantômes de la caverne du Trou des fées précèdent sur les pas de la sorcière Taven, l'apparition des Saintes. Cet étonnant chant VI de *Mireille* , que d'aucuns ont mal compris ou blâmé, c'est tout le testament des croyances obscures de la plus vieille Provence, croyances qui plongent à travers le plus ancien paganisme jusqu'au fond des ténèbres de la préhistoire, croyances grossières, déviées, étranges, mais qui ont hanté les générations à travers les siècles jusqu'au moment où la pure lumière du Christ a percé ce brouillard ensorcelé. Après ce défilé d'êtres fantastiques, après ce débordement du plus bizarre et du plus sombre merveilleux, avec quelle grandeur étrange et farouche retentit l'exclamation de Taven qui, dans sa saisissante prophétie va se dresser à la hauteur des Sybilles antiques annonciatrices du Messie:

*Crist èi na! Crist èi mort, Crist èi ressuscita!
Crist ressuscitara...*

(Mirèio. Cant VI.)

Que l'on n'aille pas taxer le Maître de superstition grossière, de panthéisme ou de paganisme! Est-ce tomber dans une puérité superstitieuse que de croire à des phénomènes inconnus des sciences expérimentales? que de chercher entre le monde sensible et le monde de l'invisible des rapports qui échappent à nos sens?

La science la plus avertie, la plus positive, la plus laïque s'occupe aujourd'hui des phénomènes *métapsychiques* dont elle enregistre curieusement les manifestations. Le bon sens supérieur de Mistral n'a, du reste, jamais versé dans les sombres folies du spiritisme cette morne religion de ceux qui n'en ont pas (Léon DAUDET) à l'instar du Proscrit de Guernesey, de cet autre grand poète auquel firent complètement défaut son génie de l'ordre, son sens de la mesure.

Faut-il crier au paganisme parce que le Maillanais a cru à la présence du Divin derrière les réalités les plus familières, à cette âme des choses qu'il a chantée dans l'étrange et si émouvante *Founfòni de l'Oustau* (La Chantepleure du Logis), parce que, quelque part dans le chant VI de *Mireille*, il voit dans les fées de la légende des sortes d'anges d'un rang inférieur placés par Dieu à travers le monde primitif pour apaiser la sauvagerie des premiers hommes?

*Espiritoun plen de mistèri
Entre la formo e la matèri
Erravon au mitan d'un linde calabrun,
Dièu les avié fa mié terrèstre
E, femenin, coume pèr èstre
L'amo, visible di campèstre
E pèr di proumiés ome amansi lou ferun.*

(Mirèio. Cant VI)

Faut-il lui reprocher, de ce chef, d'avoir fait graviter tout le Poème du Rhône autour du bas-relief mithriaque sculpté sur la roche de la Fontaine de Tourne, symbole mythique et mystique de la vieille navigation du fleuve que le progrès doit tuer comme le dieu solaire immole le taureau fatidique, *Lou Rouan* ?

Faut-il contester l'authenticité de son christianisme qui est aussi celui de tous les vieux chrétiens de la Provence parce qu'il célèbre avec un lyrisme ému tous les vieux saints de la terre provençale, Saint Jean le moissonneur, le bon Saint Gent, Saint Honorat, Saint Maximin, Saint Trophime, et surtout les trois Saintes Maries et leur servante Sainte Sara, les vieux saints de cette terre provençale hérissée de chapelles, de Montjoies, de lieux sacrés, où la Vierge et les saints ont succédé aux petits dieux topiques, aux *Genii locorum* chers aux vieux Celtes et aux ancêtres ligures? Et aussi parce que son émouvante description de la veillée de Noël dans les vieux mas provençaux, plus tard retranchée du chant VII de *Mireille*, nous montre l'aïeul, tel un prêtre du foyer domestique dans la vieille Rome, versant avec des paroles sacramentelles une libation de vin sur la bûche symbolique? Seul un esprit buté dans des préjuges puritains ou jansénistes pourrait penser ainsi.

D'autre part, si le grand Conciliateur affirme son respect pour tout ce qui, dans les vieilles croyances, n'offense pas la morale du Christ et peut s'intégrer dans sa religion, c'est qu'il pense que le Christ est venu pour achever et non pour détruire.

Lorsque le triomphe de l'Eglise eut fait oublier la tempête des persécutions et le zèle des néophytes briseurs d'idoles, les pontifes, les évêques du Christianisme victorieux prescrivirent aux prédicateurs de la Bonne Nouvelle de consacrer au Christ, à la Vierge et aux saints tous les vieux sanctuaires, tous les anciens lieux sacrés, montagnes, rochers, fontaines, arbres et clairières où les hommes avaient l'habitude de venir communier dans le culte de ce qui représentait pour eux la Divinité.

C'est ce que Barrès appelait la mobilisation du divin. Son attitude devant les rapports de l'Humain et du Divin où l'on a cru voir je ne sais quel paganisme latent, est donc profondément conforme à la plus pure tradition catholique. Hostile à une solution durement sémitique ou puritaine de ce grand problème, elle ne l'est pas moins à la solution manichéenne et cathare surgie de l'Iran mystérieux. Celle-ci n'est-elle pas, quoi qu'on en ait dit, plus profondément étrangère encore que la première, à l'âme de nos populations méridionales qui l'adoptèrent dans un moment de mortelle aberration? Ne met-elle pas Dieu en lutte avec sa propre création? Ne s'est-elle pas sournoisement infiltrée dans un certain catholicisme médiéval avec toutes les outrances d'un dur ascétisme?

Tout en condamnant de toute son âme indignée de grand patriote méridional l'injustice et les excès de la Croisade de Simon de Montfort, la dure conquête septentrionale, entreprise de spoliation dont la question albigeoise ne fut que le prétexte, Mistral ne vit jamais comme certains Occitans, dans cette doctrine inhumaine venue de la haute Asie par l'intermédiaire d'une Bulgarie à demi sauvage, la forme nécessaire de la spiritualité chez nos populations si humanisées, si affinées par des siècles de civilisation méditerranéenne. Il n'a pas accepté davantage le manichéisme déguisé en ascétisme durement exclusif.

L'obéissance à la loi de Dieu n'implique pas à ses yeux l'anathème jeté à la nature et au monde sensible, le renoncement farouche à tout ce qui fait la beauté et les joies de l'existence, mais seulement leur restriction à de justes limites, leur subordination à des réalités, à des fins supérieures. Toujours la hiérarchie, la discipline, l'ordre pacificateur et non le déchirement, l'écartèlement de l'être moral dans les angoisses d'un dualisme contre nature.

Sian emé Diéu ! (Nous sommes avec Dieu!) s'écrie le poète à plusieurs passages de son œuvre. Belle et noble exclamation! cri de confiance filiale dans l'union de la volonté humaine avec la volonté divine!

Ce Dieu auquel dans tant de vers de ses poèmes il affirme sa foi pleine et entière n'est pas le Dieu philosophique et abstrait de Voltaire, ni le Dieu de bonnes gens de Béranger, ni le Dieu vague et romantique de Lamartine et de Victor Hugo, pas plus que le Dieu des sémites ou celui des Cathares. C'est le Dieu personnel, le Dieu fait homme du Christianisme et du Christianisme catholique. Mistral accepte filialement et complètement, nous l'avons déjà pressenti, tous ses dogmes, tous ses enseignements comme son père François Mistral, comme tous ses aïeux les avaient acceptés.

A quoi bon multiplier les expériences hasardeuses, se lancer à travers la brume des systèmes, à la conquête de l'inconnaissable, poursuivre anxieusement aux bords des gouffres une vérité qui fuit toujours lorsqu'on a trouvé, dès le berceau, pour discipliner ses élans vers le mystère et pour étancher sa soif du Divin une doctrine merveilleusement cohérente et harmonieuse, une doctrine qui, vers ses sommets, dépasse la raison mais ne la contredit nulle part, qui met la majesté de Dieu à portée de la faiblesse des hommes et donne à celle-ci l'appui tutélaire de ses sacrements, une doctrine forte d'une tradition de vingt siècles, du témoignage de millions de martyrs et de confesseurs, de l'autorité des plus grands docteurs et aussi des plus belles réussites dans le domaine de la civilisation des lettres et des arts!

Mistral s'est montré toute sa vie un fils obéissant et respectueux de l'Eglise catholique. Il aimait à faire remarquer qu'il était né le 8 septembre 1830, le jour même où l'Eglise célèbre la Nativité de la Vierge, à Maillane, village de tradition chrétienne qui porte dans ses armes le monogramme du Christ et les clous de la Passion. A mi-chemin d'Avignon où les papes régnèrent pendant soixante-dix ans, et d'Arles qui domine avec le souvenir de Constantin, celui des Saintes Maries de la mer. (Emile RIPERT.)

Dans ses dernières années, il reçut la bénédiction du pape Pie X avec les paroles les plus affectueuses du souverain Pontife auquel il avait fait parvenir son poème de *Nerte*.

Chrétien traditionnel, chrétien catholique, grandi dans le vieux pays catholique de Saint-Rémy et de Maillane, il ne mit aucune cloison étanche entre ses croyances et son œuvre. Si ses convictions religieuses s'affirment plus particulièrement dans la conception de certains de ses poèmes, elles ne sont complètement absentes d'aucun.

Dans sa vieillesse, il a traduit en provençal la *Genèse*.

C'est un lieu commun depuis l'apparition du *Génie du Christianisme* que de déplorer l'inspiration le plus souvent païenne, au moins quant aux sujets, de notre littérature classique. Mais quels écueils, quels dangers attendent le poète assez hardi pour aborder l'inspiration chrétienne! Banalité, rhétorique et fadeurs bénisseuses, fantaisies hétérodoxes inacceptables pour les véritables croyants, contraires aussi bien à l'esprit qu'à la lettre de la Foi chrétienne comme celles où ont versé les grands romantiques, outrances, préciosités ou puérités voulues, dans lesquelles ont donné tête baissée les néo-chrétiens de notre époque.

Pour traiter de pareils sujets, il faut être d'abord profondément croyant et ne pas traiter le Christianisme comme un décor, un magasin d'accessoires, une machine poétique ainsi que disait la vieille rhétorique. Il faut unir à cette foi une simplicité, une sincérité vraiment évangéliques, et aussi un sens très sûr de la Beauté, une forme littéraire d'autant plus impeccable qu'il s'agit de chanter la Splendeur absolue, la liturgie tolère-t-elle d'autre métal que l'or pour les custodes des ostensoirs? un goût impitoyable pour proscrire toutes les fausses notes, tout ce qui pourrait évoquer un soupçon de ridicule ou de vulgarité, presque sacrilège en l'occurrence! Certains écrivains néo-mystiques d'aujourd'hui, par ailleurs alexandrins raffinés et gens de lettres pétris d'orgueil, ne sont-ils crus tenus de bêtifier ou de délirer pour parler des choses divines et de Dieu lui-même, l'Intelligence et la Sagesse suprêmes?

Ces dons si rarement unis, ces dons dont certains paraissent trop souvent s'exclure, se sont providentiellement trouvés réunis chez Mistral. C'est pourquoi il se révéla un de nos très rares et peut-être notre plus grand poète chrétien par l'éclatant chef-d'œuvre de *Mireille*. Le seul grand poème catholique? je dis même chrétien que possède la France depuis le Moyen Age, et même depuis toujours. (Emile RIPERT.)

Ce merveilleux poème n'est-il pas né dans une atmosphère mystique, une atmosphère de miracle? 1859! Quelques treize ans après les apparitions de la Salette, un an après celles de Lourdes! Au moment même où la Vierge semblait avoir apporté la consécration du Ciel à l'œuvre félibréenne naissante en parlant à de jeunes bergers des Alpes, à une jeune pastoure des Pyrénées dans la *lengo mairalo* !

Le nom même de Mireille n'était-il pas dans la vieille Provence une forme de celui de Marie? En écrivant la dernière ligne du poème, Mistral a tenu à la dater du beau jour de la Chandeleur, *lou bèu Jour de la Candelouso*, du 2 février 1859, fête de la Purification de la Vierge! Il voulait ainsi affirmer hautement le caractère essentiellement religieux, essentiellement chrétien de cette épopée terrienne et nationale.

Ce grand esprit, cet autre grand Provençal que fut Camille Jullian, dans une de ces hypothèses lumineuses, dont son génie savait éclairer les problèmes de l'histoire, conjecturait que le poète avait pris le sujet de *Mireille* à quelque vie de saint comme on en lisait beaucoup en Provence au temps de sa jeunesse. Que cette hypothèse puisse se vérifier un jour, ou non, tout le poème baigne dans une atmosphère chrétienne, chrétienne par les croyances de ses héros, chrétienne par l'exquise pudeur qui se mêle à la fraîcheur ingénue des sentiments chez Mireille et Vincent, chrétienne par les allusions continuelles aux sanctuaires, aux dévotions, aux vieux saints de la Provence que dominent les figures radieuses des Saintes Maries et des premiers apôtres des Gaules débarqués avec elles. Qu'importent au poète, au croyant, les discussions érudites sur l'authenticité historique de leur merveilleuse épopée évangélique? Après tout, si cela n'était pas, *fasen coume se l'èro*! Il y a des légendes plus belles, plus fécondes que des vérités. Les Saintes Maries vivent et vivront sur le rivage désert de la Camargue d'une vie immortelle, indissolublement unies à l'histoire, à l'âme de la Provence. Le Maître ne les a-t-il pas invoquées à son dernier soupir? La Provence n'est-elle pas prédestinée à recevoir la première le Message du Christ comme elle avait reçu la première celui de Pallas Athénée?

La sombre féerie du chant VI de *Mireille* où défilent toutes les Diableries engendrées par l'imagination ténébreuse des générations pré-chrétiennes, fera mieux resplendir l'éclatante lumière où se manifesteront les Saintes. Mais à la fin de ce prodigieux chant VI, le merveilleux chrétien, que l'on me pardonne cette expression surannée! fera une fulgurante apparition avec l'extraordinaire prophétie de la sorcière Taven.

Après le lointain passé, lourd de sortilèges et prestiges démoniaques, c'est une formidable anticipation sur l'avenir du monde et du Christianisme.

Qui oserait, après ces strophes ésotériques, prophétiques, contester au grand inspiré le sens du Mystère?

Crist ressuscitara...

*O! ressuscitara! Lou crese!
De la colo entre li roumese
E li frejau, alin lou vese
Que mounto emé soun frount que saune à gros degout!*

*E dins li roumio e dins li clapo
Mounto soulet; sa crous l'aclapo...
Mounte èi pèr l'eissuga, Verouni o?... Mounte es
Aquéu brave ome de Cireno,
Per l'auboura se'n cop s'arreno?
Emé soun péu que se destreno
Li Marìo plagnento ounte soun?... I'a pas res!*

*E dins l'oumbrun e la terriho,
Avau, richesso emai pauriho
Lou regardon que mounto, e disen: Mounte vai,
Emé sa fusto sus l'espalo,
Aquéu amount que sèmpre escalo?
Sang de Caiïn, amo carnalo,
Dóu pourtaire de crous n'an de pieta, pas mai
Que se vesien ains lou campèstre
Un chin aqueira pèr soun mèstre!...*

*E ço qu'es pèiro vendra pòusso...
E de l'espigo e de la dòusso
Vai esfraia ta fam lou mascarun amar...
Oh! que de lanco! oh! que de sabre!
Sus quénti molo de cadabre
Vese boumbi l'aigo di vabre!...
Pacífico tis erso, a tempestouso mar!...*

*Ai! de Pèire la barco antico
Is àspri roco mounte pico
S'es esclapado!... Oi ve! lou mèstre pescadou
A doumina l'oundo rebello;
Dins uno barco novo e bello
Gagno lou Rose, e reboumbello
Emé la crous de Diéu plantodo au trepadou!
O divin arc de sedo!...*

(Mirèio. Cant VI.)

De flamboyantes lueurs d'apocalypse traversent ces vers sibyllins. Une nouvelle passion du Christ entourée d'une terrible apostasie... De formidables guerres mondiales... La barque de saint Pierre brisée sur les écueils, mais le Prince des apôtres dominant la tempête et trouvant un refuge dans les flots du vieux Rhône, c'est-à-dire, dans le langage du symbole, la papauté revenant après la grande tribulation s'abriter en terre provençale, en terre rhodanienne, au pied de la roche d'Avignon...

Pour nos générations qui ont vu les horreurs de deux grandes guerres et d'immenses désastres, qui sentent planer sur elles la menace de nouveaux cataclysmes, cet apocalypse mistralien prend un sens terriblement actuel, terriblement précis!

L'abbé H. Brémond a montré l'intime harmonie, l'identité de la poésie et de la prière. Ernest Zyromski, dans les ultimes pages de son œuvre, où il retrace en termes si émouvants les dernières étapes de sa marche angoissée vers la Vérité, a exalté en termes magnifiques les beautés, les vertus et la puissance de la prière, Mistral, dans un de ses plus purs poèmes des *Iles d'Or*, *Lou Prego-Diéu*, nous fait voir l'humble bestiole dans son geste de prière muette, rappelant au poète tourmenté par l'inquiétude et par le doute, le chemin des espérances célestes, le bonheur de celui qui sait prier.

Quelle plume saura jamais écrire une prière plus humaine et plus divine à la fois, une prière plus belle que la prière de Mireille aux Saintes Maries, dans sa foi ingénue, dans son ardeur si naïvement mystique!

Quelle admirable convenance du verbe avec la pensée! Quelle richesse jaillissante, quelle fraîcheur de sentiment et quelles hauteurs d'âme, quelle pureté exquise du fond et de la forme! Que nous voilà loin des effusions belles et touchantes certes, mais trop oratoires et parfois un peu vides d'un Lamartine, et surtout des fausses naïvetés, des fleurettes de carton ou des lamentables cacographies de quelques néochrétiens actuels.

Ai-je besoin d'évoquer la réponse des Saintes? Si la prophétie du chant VI était une page d'Apocalypse, ceci est une page d'Évangile, un commentaire des Béatitudes par un des disciples du Christ; l'Évangile du détachement suprême et de l'entrée dans le Royaume du bonheur éternel; le message de la Cité de Dieu à l'heure où la Cité du Monde s'efface et disparaît!

Et quand les Saintes, après s'être tues un instant, saluées par la nature entière, font le récit de leur navigation miraculeuse et de leur épopée évangélique en terre de Provence, nous croyons lire un feuillet détaché des Actes des Apôtres.

Toute analyse serait impuissante à faire pressentir le mouvement, la couleur, la véhémence de ce tableau des premières prédications chrétiennes sur cette terre où le paganisme gréco-romain étalait tous les prestiges d'une civilisation et d'un art raffinés.

Bientôt la Provence, à la voix des Saintes et des disciples:

...en offrant ses bijoux de païenne
Chanta le Christ ressuscité!

Maintenant leur mission est accomplie.

Les Saintes peuvent s'endormir dans la paix du Seigneur et gagner les célestes demeures où elles convient Mireille à les rejoindre dans la Gloire éternelle et vers l'Amour qui n'aura pas de fin.

J'ai déjà eu l'occasion d'évoquer plus haut, à propos de la nature que le poète associe, comme un témoin muet mais frémissant à cette ascension vers l'éternelle Lumière, les scènes magnifiques et poignantes du chant XII.

L'arrivée du père et de la mère de Mireille, leur désespoir, leurs déchirantes supplications, les saintins assemblés dans l'église comme le chœur d'une tragédie antique, le désespoir de Vincent accouru auprès de l'aimée. Et quand le prêtre lui donne le pain angélique et les dernières onctions suivant l'usage catholique, *segound l'us catouli* ; l'agonie de Mireille devant l'azur immense de la mer où ses derniers regards voient, toute auréolée de lumière, pointer la barque des Saintes.

L'Eternité bienheureuse, le Paradis où Mireille est entrée à la suite des Saintes, le poète l'évoquera dans une admirable petite pièce des *Iles d'Or* : *pèr la felibresso Antounieto de Béucaire* . La touchante et pure Antoinette de Beaucaire, morte à vingt-cinq ans, dévorée par son amour douloureux pour *celui qui n'aimait que Dieu seul* .

Mistral est un des très rares qui aient su, après le Dante, évoquer poétiquement le Paradis des Chrétiens son bonheur supra-terrestre, purement spirituel, infini, dont rien dans ce monde ne peut donner une idée. Ce tour de force, il l'a accompli en s'inspirant strictement des idées de la théologie catholique sur la vision béatifique.

*Vuei dins la Vido aluminado,
Coume lou pèis que nado
Au found di gourg marin,
Te proufoundes urouso e duerbes il lusetò,
E libro t'emplanant, siès coume l'alausetò
Que s'enauro en cantant dins lou cèu azurin...*

*Espiritalo e clarinello,
T'unisses, vièrginello,
A mount dins lou clarun,
Au sublime Esperit que boufo sus li mounde,
Sènso que dins l'amour ta pureta se founde,
E sènso que ta joio adugue de plourun.*

*De la bèuta la fount proumiero
Enébriò de lumiero
Toun iue countemplatiéu;
E'm'acò, t'apoudènt à l'obro soubeirano,
De la sciènci divino espousques quauco grano
Dins lou cor di mourtau que souspiron à Diéu.*

*De la pensado crearello
Per tu se desfouirilo
La santo escurita:
E veses la founsour dis àuti meravìho,
E dins toun raive d'or, plus digun te revìho,
Car tènes plenamen l'eterno verita.*

(Lis Isclo d'Or. Li Plang. -
Pèr la Felibresso Antounieto de Béucaire.)

pleinement l'éternelle vérité.

Cette pièce, d'une conception et d'une expression si hautes, aurait pu servir d'épilogue au poème de Mireille!

De la même source d'inspiration procède un autre petit chef-d'œuvre des *Iles d'Or*, le plus pur chef-d'œuvre peut-être de ce volume: *La Coumunioun di Sant*. Cette pièce, une des plus populaires de Mistral, et à juste titre, fut composée en Arles en l'an 1858, au moment même où le poète achevait *Mireille*. Ce n'est pas ici l'évocation du Paradis, mais la vision, le rêve mystique annonciateur du Paradis dans une âme virginale.

Nous sommes baignés dans une sorte de clair de lune supraterrrestre d'une divine blancheur, dans une atmosphère imprégnée d'un encens subtil et d'un parfum de lys immaculés. Aucun mystique des pays du Nord n'eût pu écrire ces vers. Il fallait avoir rêvé dans les arceaux du cloître de Saint-Trophime ou sous les peupliers des Alyscamps par quelque scintillante nuit de Provence. Ici rien qui ne soit nécessaire. Ce n'est pas l'allure tourmentée de l'Art gothique. C'est toute la pureté, toute la sérénité grecques au service de la plus chrétienne des pensées!

La même atmosphère lumineusement mystique, la même clarté divine baignent cet admirable chant VI de *Nerte* où la jeune fille, fuyant le ravisseur et le maléfice infernal, va chercher refuge dans ce vallon béni de saint Gabriel où, parmi les enchantements d'une nature séraphique, un saint ermite converse familièrement avec l'Archange! Tout Commentaire est inutile. Le peintre angélique de Fiesole aurait pu seul rivaliser avec Mistral dans l'évocation de ces scènes supra-terrestres.

*Lou tèms es sol, lou jour es cande.
Li farfantello fan lou brande.
Li ferigoulo e roumanin
Verson i parpaioun menin
Lou dous trespìr de la floureto.
Lou fin lesert sus li peireto,
Embriaga, bèu la calour.
Vers lou soulèu mounto uno odour
Paradisenco, uno encensado.*

*En miramen soun enaussado
Tóuti li ligno d'alentour,
Li plano liuencho e lis autour:*

*Pereilavau tout banquinejo,
Pereilamount tout luminejo,
E de la colo au bèu pouchoun,
La tèsto dins soun capouchoun,
Lou sant ermito es en estàsi
En éu la vido es morto quàsi
E l'amo soulo es en esvèi.
L'ange ié parlo e res lou vèi.
Mai de l'ermito li prunello
Vesen sis alo blanquinello
Que dins l'espàci founs e pur,
En se foundènt emé l'azur,
An trefouli coume dos velo.*

(Nerto. Cant VI.)

Au chant III de ce même poème, le pape Benoît XIII chevauche vers la cité d'Arles à travers la campagne provençale dans toute la royale splendeur de mai avec le roi Louis II de Naples et sa fiancée dame Yolande, suivis d'une brillante escorte de dames et de jeunes seigneurs. De toutes parts, les laboureurs, les pâtres, tous les gens des mas, tous les humbles, accourent s'agenouiller sur le passage du vieux pontife qui les bénit. Scène grandiose et touchante où la Papauté du Moyen Age se dresse dans toute son auguste, son évangélique simplicité!

*Ansin en abracant la routo,..
La charradisso èro derrauto
De tèms en tèms pèr li masié
Que lou sant paire benissié.
Tout lou bon pople plen de fé
Eron pèr sòu davans lou Papo.
— dóu matrassun que vous aclapo
Diéu vous aléuge, pauri gènt!
Fasié lou Papo en diregènt
Sa maigro man vers la pauriho.
Sus li pacan, sus la pastriho,
Sus vòsti mas tóuti badièu,
Largue se gràci lou bon Diéu!*

Sus vòsti fiéu, felen, feleno!
Sus le meissoun e sus la gleno!
Sus lou pan negre que manjas!
Sus lou troupèu e sus lou jas!
Agués la pas interiouro,
Qu'acò 's la joio la meiouro!
E vòsti gouto de susour
Devèngon perlo de lusour!

(Nerto. Cant III.)

Parmi les croyances et les dévotions catholiques, là plus populaire dans notre pays de France et notre terre méridionale *dis Aup i Pirenéu* est sans contredit le culte de Notre-Dame, la dévotion à la Vierge. Les troubadours, même ceux qui, comme Pèire Cardéna, ont attaqué le plus violemment le clergé, lui consacrèrent d'admirables poèmes.

Au déclin de la poésie d'Oc, la *Dame de toute clémence* fut la grande inspiratrice des lauréats de la Compagnie toulousaine du Gai Savoir. Pour elle, la poésie occitane a tressé sa dernière gerbe de roses et de lauriers.

Mistral qui avait accueilli le *Fait de Lourdes* avec tant de ferveur, comme une consécration divine apportée par l'Immaculée à la Renaissance de la langue d'Oc, renoua le fil de cette tradition mariale dans la poésie occitane par de véritables chefs-d'œuvre.

Chefs-d'œuvre uniques à notre époque où tant de poésies à prétentions religieuses le sont si peu, et où l'abondante littérature des cantiques populaires est si dépourvue de beauté poétique! Les admirables cantiques qui terminent la première édition des *Iles d'Or*, malheureusement retranchés dans l'édition Lemerre! sont presque tous, des cantiques à la Vierge, des cantiques à des madones de Provence! Et des terres-sœurs que baigne la Mer latine! Le poète y atteint vraiment la perfection du genre. Il rivalise avec les plus belles poésies religieuses des Troubadours et les surpasse. Il se montre l'égal des humbles moines inconnus qui ont écrit dans la solitude de leurs cellules ces délicieuses proses médiévales dont le latin est presque du roman.

Dans le premier de ces cantiques: *L'Anounciado* (L'Annonciation), le poète paraphrase le premier chapitre de Saint Luc. Il retrouve les accents de la *Coumunioun di Sant* pour évoquer non plus un simple rêve mystique, mais le plus auguste mystère du Christianisme. Devant tant de simplicité sublime, tant de sincérité et de franchise dans l'inspiration religieuse, tant de noblesse souriante unie au sens le plus élevé de la beauté mystique et du surnaturel, il n'y a plus qu'à admirer en silence.

Quand il s'agit de pareils poèmes, c'est toujours les noms des grands primitifs, d'un Fra Angelico, d'un Fra Filippo Lippi, d'un Sandro Botticelli qui surgissent invinciblement dans notre mémoire. Le Maillanais y égale son expression poétique à l'expression picturale de ces Maîtres:

*La Santo Vierge Marìo
Prègo Diéu dins soun chambroun...
Tant braveto e galantouno
Lou Bon Diéu quand la veguè
Entre tóuti li chatouno,
Touto en flour la chausiguè;
E'n matin qu'èro souleto
Mandè 'n Ange d'amoundaut;
Estirant si dos aleto,
L'Ange volo à soun lindau.*

*L'Angeloun clinè la fàci
E diguè: — Bèn lou bon-jour,
Marìo pleno de gràci!
Emé tu i a lou Segnour.
Entre tóuti es tu memo,
O Marìo que chausis;
E subre tóuti li femo
Lou Segnour te benesis...*

*O Marìo! aguès pas crento,
L'Angeloun tourna ié fai,
Car en gràci Diéu l'aumento
Mai qu'en res faguè jamai.
Dins toun sen, o benurado,
Pourtaras un enfantoun;
Au Segnour acò i agrado,
E Jèsu sara soun noum.*

(Lis Isclo d'Or, édition Roumanille, Avignon, 1876.
Li Cantico. — L'Anunciado.)

Le cantique pèr *Nosto-Damo de Lumiero* , est pleinement digne de la Vision radieuse que ce nom seul évoque:

*Nosto damo de Lumiero,
Tiras nous de la sourniero
Que rènd nòsti jour amar,
Bello Estello matiniero,
Bello Estello de la mar!*

(Lis Isclo d'Or, édition Roumanille, Avignon, 1876
Pèr Nosto Damo de Lumiero.)

Le cantique, ou plutôt la prière à Notre-Dame de Montserrat, écrit pour commémorer le jour où les poètes catalans et provençaux montèrent en pèlerinage au célèbre sanctuaire, prière plus personnelle où la foi du Maître jaillit dans le plus sincère, le plus spontané des élans d'amour mystique et des actes d'humilité, nous émeut aujourd'hui plus particulièrement au lendemain de la désolation des sanctuaires espagnols et catalans. Les trois dernières strophes nous rappellent les accents de Sagesse:

Siéu vengu dins ta capello — m'agenouia sus lou bard, — e dins moun paure cor d'ome
— un segren s'es acampa, — e 'no raisso de lagremo — me gounflavo d'enterin.
Car en fâci de ta glòri, — e davans ta pureta, — recounèisse que ma vido — noun es rèn
que treboulun, — e pecaire! que moun obro — n'es que fum escasamen.
Adounc, Rèino catalano — que trepejes d'eilamount — nòsti nèblo dins l'espàci — que
me rèsto a passeja, — meno me coume la maire — meno soun pichot enfant!

(Lis Isclo d Or, édition Roumanille, Avignon, 1876.
Pèr Nosto Damo de Mountserrrat.)

Lorsqu'en 1880 on songea à traduire dans tous les idiomes de France la Bulle de l'Immaculée Conception et qu'on demanda à Mistral d'en écrire la préface, il composa une ode magnifique qu'il a fait figurer dans son dernier recueil *Les Olivades* comme une prière suprême à la fin de son livre, avant le petit poème bref mais si émouvant dans lequel il salue son tombeau. Jamais sa foi, qu'il avait proclamée sans nul respect humain dans bien des circonstances, ne s'est affirmée plus forte et plus large que dans ce poème! Peut-on rêver plus bel acte de foi, plus émouvante prière que ce salut de la terre méridionale, de la terre de France tout entière, à la Reine de la Nation christianissime, que ce suprême hommage à l'Immaculée de toutes les vieilles langues qui vont mourir:

*O bello Vierge Inmaculado
Que dins lis astre enmantelado
Tènes d'à ment lou mounde e nòsti van trafè,
O douco Rèino de la Franço
Qu'em'un regard de benuranço
Pos abouca l'infèr e si rire trufet.
De man indigno dóu felibre,
Recebe en gràci aqueste libre
Ounte li gènt de Franço an estampa sa fe!*

*Sus chasque piùe sus chaco cime
Nosto nacioun crestianissimo
T'a dreissa de capello à ras di nivoulun:*

*I'a gens de bourg que noun, en aio,
Chasque an te vogue pèr sa Maio,
O femo vencèiris qu'as escracha la serp!*

*Mai s'a Toulouso, o benurado,
Siés Nosto Damo la Daurado,
Car pèr tu dóu soulèu l'or pur es escafa;
S'entre Avignoun Marsiho e Vènço
Siés Nosto Damo de Prouvènço,
Car santo Ano e soun cros i'apelon li benfa,
Subre la roco Courounello
Dou Piue, tu siés, o vierginello,
Nosto Damo de Franço, un noun que t'avèn fa!*

*E vuei tambèn li lengo antico
De nosto Franço, o flour mistico,
Pèr embauma, sa fin, te volon saluda;*

*Li purladuro poupulàri
De Sant Auzias, de Sant Alàri,
De Sant Vincens de Pau et dóu roumiéu Sant Ro,
Li pauri vieio anaquelido
Que, desdegnous, lou mounde oublido,
Vènon te remercia de quand sus nòsti ro;
A l'innoucènci aparèiguères,
E qu'au trelus la raviguères,
Douçamen ié parlant dins nosto lengo d'O.*

*Oh! laus à tu, Maire dóu Verbe!
Ansin abaisses li superbe,
Enaussant li pichoun à ti pèd blanquinèu...
E sus li roco benesido
Que pèr autar te siés chausido
A la pouncho des Aup, au front di Pirenèu,
Tant lèu prounounces tis ouracle,
Tant lèu se mostron li miracle
E' ta font rènd la vido i malaut mourtinéu!*

*Santo Mariò, fai nous lume!
Que nosto raço nou s'embrume
Dins l'embriagamen, dins lou fume e l'ourguei
De la matéri! Zou! estrasso
De ti lusour la niue negrasso,*

*Que sus lou mounde entié lou mau escampo vuei:
Emé toun fiéu qu'as sus fa faudo
Enca saunous, Maire, esbrihaudo
Touti le maufatan que semenoun lou juei!*

(Lis Oulivado. A l'Inmaculado Councepcioun)

De la si émouvante *Fin dóu Meissounié* , fragment de son poème de jeunesse sur les Moissons, inséré plus tard dans les *Iles d'Or* , à l'ultime ligne des *Olivades* , de cette récolte des dernières olives dont le poète, à l'approche de l'hiver, veut offrir l'huile vierge à l'autel du bon Dieu, combien d'autres témoignages de l'inspiration profondément chrétienne de Mistral pourrait-on glaner dans son œuvre!

L'idée chrétienne n'est certes pas absente non plus de ces deux grands poèmes que l'on pourrait juger à première vue, je ne dirai pas les plus païens, mais les plus séculiers: *Calendal* et le *Poème du Rhône* .

Sans parler d'allusions nombreuses à des croyances, à des vieux sanctuaires de la Provence, de soudaines élévations vers le Divin, la grande ombre des saintes plane aussi, quoique de plus loin, sur *Calendal* .

Son héros se rend en pieux pèlerinage, à la Sainte-Baume, au tombeau de Sainte Madeleine pour expier la sacrilège destruction des mélèzes du Mont Ventoux.

Dans l'envolée de trois strophes splendides, il célèbre la forêt de Sainte-Madeleine, l'amante du Christ, l'idéale patronne des Provençaux et de la Provence...

Du reste, le spiritualisme chrétien n'inspire-t-il pas la noblesse des sentiments d'Estérelle, l'héroïsme de Calendal, son ascension vers les sommets de l'abnégation et de l'amour pur, malgré les embûches de Séveran et l'appel enjôleur des Sirènes?

Dans le *Poème du Rhone* , le patron du *Caburle* , Mestre Apian et ses mariniers sont de rudes et fiers croyants. Saint Nicolas, patron des mariniers du Rhône s'oppose au dieu Mithra du bas-relief de la Fontaine de Tourne. Son sanctuaire est vénéré à Condrieu. Les mariniers y célèbrent chaque année sa fête en grande solennité. Son image est sculptée à la proue du *Caburle* , et à la poupe, plantée au gouvernail, *plantado au gouvèr de la grand barco* , se dresse la croix que Maître Apian a taillée lui-même à la hache, accompagnée des instruments de la Passion, des images de la Bonne Mère et de Saint Jean. Au départ, le vieux patron s'écrie selon le rite:

*Au noun de Diéu et de la Santo Vierge,
A Rose!*

(Lou Pouèmo dóu Rose. Cant I, VII.)

Et les bateliers se signent dévotement en trempant les doigts dans l'eau du grand bénitier que chaque année on va bénir sous le Pont Saint-Esprit.

En passant l'arcade géante de ce pont, l'arcade marinière, porte solennelle de la Provence, les bateliers saluent par la pensée la chapelle détruite d'où Saint Nicolas veillait au temps jadis sur le dangereux passage. Hélas! Saint Nicolas n'empêcha pas à la remontée le naufrage du *Caburle*, victime des maléfices du Progrès. Mais, c'était écrit dans les étoiles! Toutefois, l'Anglore effrayée par les paroles de son mystérieux amant le jeune prince d'Orange, et par les noces symboliquement païennes qu'il lui promet au pied du roc de Tourne dans le cristal du fleuve, a invoqué sur cet étrange hymen la bénédiction du Grand Saint Nicolas de l'arcade du Pont Saint-Esprit.

*dóu signe de la crous que l'escounjuro
Se pòu ti que lou Dra subigue dounde
L'outrajouso vertu? Mai iéu, menimo,
D'abord que me veirai souto lis arco
Dou Pont Sant Esperit, ounte figuro
Lou grand sant Micoulau dins sa capello,
Iéu ié demandarai que fague plòuro
Éu sa benedicioun pèr li que nadon,
Que nadon à la bèu enfre lis oundo!*

(Lou Poème dóu Rose. Cant XII, CV.)

Ainsi le grand fleuve de la Provence emporte à la fois dans ses ondes fatidiques la bénédiction des Saints tutélaires et l'obscur souvenir des anciens dieux!

C'est que dans le domaine du Divin comme dans tous les autres, le génie pacificateur de Mistral concilie tout, harmonise tous sous les rayons d'une lumière supérieure! Le Christ est venu pour achever, non pour détruire.

D'autre part, si, poète chrétien, Mistral ne renie cependant pas la beauté antique, la joie devant la jeunesse et devant la femme, ne chante-t-il pas, selon la tradition même des papes qui ont recueilli au Vatican les trésors de l'art gréco-latin, qui ont vu dans le paganisme épuré, le premier rayon de l'aube chrétienne.

<< Ainsi Mistral a-t-il évité le divorce dont souffre la pensée française de son temps, celle d'un Renan, d'un Taine, d'un Louis Ménard, d'un Leconte de L'Isle qui ont opposé de façon factice et scolaire le paganisme et le christianisme, la cathédrale gothique et le temple grec, l'art hellénique et l'Évangile.

Lui, fidèle à la tradition de Pétrarque, humaniste chrétien, de Dante prenant Virgile pour guide, des troubadours chantant leur dame et la Madone, des paysans latins devenus chrétiens, il a accepté, de façon toute spontanée d'ailleurs et sans nulle réflexion philosophique, le double legs de la tradition antique et chrétienne fondues harmonieusement dans l'esprit de sa race catholique. (Emile RIPERT.)

Le catholicisme de Mistral essentiellement conciliateur et harmonique, également éloigné des duretés sémitiques du puritanisme et des déchirements angoissés du manichéisme, est essentiellement pacifique et tolérant.

Sa tolérance n'est pas une tolérance vulgaire, simple abdication de la volonté et de l'intelligence dans un lâche scepticisme, mais cette tolérance supérieure que seuls peuvent atteindre ceux qui savent contempler les choses d'ici-bas du haut des sommets de la pensée et déjà comme d'un autre monde. Il a su s'élever au-dessus des passions ardentes qui ont tant de fois soulevé, déchiré, au nom de mystiques contraires ces populations méridionales au sang brûlé par le soleil, aux nerfs surexcités par les chaudes effluves du sirocco, même sur cette terre de Provence dont la douceur hellène semble s'opposer à la sombre ardeur ibérique, à la dureté romaine du Languedoc tout proche.

Ce « blanc » du Midi a su flétrir aussi bien les dragonnades et les persécutions monarchiques contre les Huguenots que la croisade de Montfort et l'Inquisition. Visitant un jour la tour de Constance à Aigues-Mortes où agonisèrent tant de victimes des durs intendants de Louis XIV, il fut saisi d'une profonde émotion.

Il n'hésitait pas à saluer dans les Camisards des Cévennes de fiers défenseurs des libertés méridionales et, dans les pasteurs du Désert, de sublimes âmes de martyrs. Bien au-dessus de l'arène tumultueuse où s'agitent nos querelles et nos luttes civiques, n'est-il pas une région supérieure où les grandes âmes qu'ont séparées un instant de cruels malentendus, finissent par communier dans la paix promise aux hommes de bonne volonté?

A tous ceux que n'ont pas satisfaits les négations d'un faux scientisme sans Dieu, à ceux-là aussi qui ont cru étancher leur soif du Divin à des sources empoisonnées, qui ont demandé les secrets de l'Au-delà aux jongleries du spiritisme, aux brouillards des théosophies ou aux doctrines insidieuses de la lointaine Asie; ce Mage, cet inspiré qui ne fut certes ni un béat, ni un bigot, propose le repos, le calme, l'apaisement définitif et la clarté complète, dans l'acceptation des croyances traditionnelles du christianisme catholique, de ces croyances qui ont pu seules organiser les aspirations de notre âme vers des réalités supérieures et inconnues, vers un absolu que nos faibles intelligences ne peuvent contempler face à face. Ces croyances ne nous offrent-elles pas la synthèse des plus hautes doctrines de l'humanité, de ce que la sagesse antique sut découvrir de plus noble, et des plus hautes inspirations des prophètes juifs, sublimées par une lumière qui n'est pas de ce monde, fécondées par le sang du Christ?

Les uns ont cru interpréter le christianisme comme une libération du sentiment individuel, comme un jaillissement indiscipliné de toutes nos énergies spirituelles vers la conquête du Divin. D'autres n'ont voulu en retenir que l'autorité, la discipline du catholicisme romain, l'idée de tradition et de hiérarchie. Ils ont encouru le danger de tarir en nous la source de vie, de réduire le catholicisme à un pur système de discipline sociale.

Mistral, génie de la mesure, reste ici, comme partout, dans la norme juste, à égale distance de tous les excès et dans la pure tradition catholique. L'autorité et la tradition auxquelles il est si passionnément attaché, n'étouffent pas chez lui les élans du mysticisme individuel, les ardeurs de l'âme assoiffée de bonheur supra-terrestre. Elles ne font que les canaliser, les diriger par des chemins plus sûrs vers la possession de l'éternelle Paix, de cette Paix que Mireille entrevoyait à l'horizon de la mer calme où s'avancait, irradiée de lumière, la barque des Saintes.

LA PAIX

Dernier message de Mistral

La Paix ! Ce sera le dernier mot du message de Mistral, celui qui le contiendra tout entier. Au cours de cette excursion à travers les magnificences de son œuvre et de son Univers, aussi bien dans la Cité mystérieuse de l'âme que dans la Cité et la Patrie terrestre, le Maître nous est apparu partout comme le génie de l'Ordre, le génie de la civilisation, le génie pacificateur.

Cette paix n'est certes pas celle des pacifistes bêlants, la paix des âmes veules et tremblantes. La non-résistance au mal ne peut que laisser le champ libre au désordre triomphant. Elle installe, de ce fait, la guerre en permanence dans le monde et dans l'humanité !

La Paix n'est-elle pas, selon la définition magnifique de Saint Augustin, la tranquillité dans l'Ordre? Seules les âmes énergiques, les âmes vaillantes et fières peuvent la conquérir. C'est la paix éternelle que Mireille saura mériter par son sacrifice. C'est la paix triomphale qui couronne Calendal et Estérelle dans une lumière d'apothéose sur la cime du Mont Gibal. Calendal, héros de l'énergie victorieuse est aussi le héros de la Paix, le pacificateur par excellence.

A trois reprises, au cours de sa longue et lumineuse carrière, le Maître a proclamé plus solennellement son message de paix.

Au temps où s'allumait l'aurore splendide de Mireille, il termina l'admirable poème par cette invocation qui appelle une lueur pacificatrice d'espérance céleste et de consolation sur tous ceux que les adieux de la jeune vierge au monde terrestre ont laissés déchirés par la plus poignante des douleurs, cette invocation qui contient la philosophie suprême de la grande épopée terrienne, sentimentale et religieuse:

*O bèlli Santo, segnouresso
De la planuro d'amaresso,
Clafissès quand vous plais, de pèis nòsti fielat!
Mai à la foulo pecadouiro
Qu'à vosto porto se doulouiro,
O blànqui flour de la sansouiro.
S'es de pas que ie fau, de pas emplissès la!*

(Mirèio. Cant XII.)

Au midi flamboyant de sa vie et de sa lumineuse carrière, Mistral organise et multiplie l'action du Félibrige. Il veut l'étendre au delà même des frontières de l'Occitanie, en scellant l'amitié éternelle, l'alliance de tous les Latins sous les rayons de la Sainte Etoile. Dans la strophe finale d'une ode splendide, il invite la race latine à assurer la paix du monde par l'union éternelle de ses peuples à l'ombre de la Croix :

*Sus ti coustiero souleiouso
Crèis l'oulivié, l'aubre de pas ;
E de la vigno vertuiouso
S'enorguisson ti campas ;
Raço latino, en remembranço
De toun destin sèmpre courous,
Aubouro te ves l'esperanço,
Afraïro te souto la crous !*

(Lis Isclo d'Or. Li Serventés. — A la raço latino.)

L'existence terrestre du Maître s'achève triomphale comme un glorieux coucher de soleil sur la mer de Provence. Il a vu le Félibrige rayonner sur tout le Midi, son œuvre admirée et commentée jusque dans les Universités les plus lointaines, sa maison de Maillane devenue un lieu de pèlerinage où princes et chefs d'Etat viennent saluer l'Empereur du Soleil.

Mais les hommes, hélas! n'ont pas écouté sa parole pacificatrice.

En France, l'affreuse politique obnubile les esprits et détraque les volontés. Des élections se préparent parmi le tumulte et les cris de haine. Des rumeurs sinistres grondent déjà dans toute l'Europe.... Le vent glacé de l'Est apporte sans cesse le bruit sourd d'innombrables légions en marche, tandis que là-bas le reflet des forges d'enfer allume une sanglante aurore au ciel des nuits sans étoiles !

Un vieil ami de Mistral, un de ses contemporains et compatriote, M. Dailhan, a fait don à son église de Maillane d'une belle cloche. Le Maître sera son parrain. Il a composé pour être moulée sur l'airain une inscription en vers provençaux. Dans ces vers, les derniers échappés à la plume qui rima *Mireille* et *Calendal*, il adresse à ses concitoyens, à l'Occitanie, au monde, un suprême appel à la concorde et à la paix. La voix des cloches, la grande voix qui appelle les hommes à la prière et détourne les orages, n'est-elle pas la voix même de Dieu ?

Par une aigre journée de mars, il se rend à l'église pour voir la cloche déjà en place pour la cérémonie de son baptême. Le grand vieillard sent le froid le saisir. A peine rentré, il devra s'aliter. Quelques jours après, le 25 mars 1914, il expire en invoquant les Saintes. Sonne, ô Daillane! sonne à toutes volées! Que ta voix solennelle franchisse les cyprès de Saint-Rémy et les crêtes des Alpilles ! Qu'elle passe le Rhône, qu'elle aille par delà les plaines et les montagnes de France, par delà les océans, retentir sur les steppes les plus lointaines jusqu'aux derniers confins de l'Univers!

Qu'elle vibre sur les campagnes désertées, sur les villes tentaculaires toutes bruissantes de cris de révolte et de rumeurs d'enfer! Qu'elle gronde sur les grands pays où retentit le cliquetis des armes et qu'elle chante sur toute cette humanité déchirée, affolée, décervelée par les doctrines de mort, le dernier appel à la concorde, à l'harmonie, à la vie; le dernier message de paix que lui adressa le patriarche de Maillane avant d'aller rejoindre Mireille et Calendal aux Alyscamps de Dieu!

Campano, vouès de Diéu, à nòstis alegresi

Apounde ti trignoun ;

E, pietadousamen, sus nòstis amaresso

Escampo ti plagnoun.

E longo mai, Daiano,

Campanejo à Maiano,

Pèr rejoui lou cor

E nous teni d'acord !

Toulouse, 2 février 1939,

80e anniversaire de Mireille.



Tèste integrau

C.I.E.L. d'Oc

Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc

Sèti souciau:
3, plaço Joffre - 13130 Berro.

Tóuti dre reserva - Tous droits réservés - All right reserved.

© **Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc -2000**

© Adoubamen dóu tèste, de la meso en pajo
e de la maqueto pèr Tricìo Dupuy,
en sa qualita de Direitriço
dóu Counsèu d'Amenistracioun
dóu CIEL d'Oc.

